



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>

KE 5596



W. E. COUSINS

de la Société des Missions de Londres, Maître ès arts de l'Université d'Oxford.



INTRODUCTION SOMMAIRE

A L'ÉTUDE

DE

LA LANGUE MALGACHE.



OUVRAGE TRADUIT DE L'ANGLAIS AVEC L'AUTORISATION DE L'AUTEUR

PAR

E. DAURAND-FORGUES

Avocat-Général à la Cour d'Appel de Saigon.



TANANARIVE

IMPRIMERIE DE LA SOCIÉTÉ DES MISSIONS DE LONDRES.

1897.

KE 5596

✓

HARVARD COLLEGE LIBRARY
COUNT OF SANTA EULALIA COLLECTION
GIFT OF

JOHN B. STETSON, Jr.

June 13, 1925

À MONSIEUR

LE GÉNÉRAL GALLIENI,

COMMANDANT EN CHEF LE CORPS D'OCCUPATION,
GOUVERNEUR GÉNÉRAL DE MADAGASCAR ET DÉPENDANCES,

CE LIVRE EST RESPECTUEUSEMENT DÉDIÉ.

AVANT-PROPOS.



L'OUVRAGE que j'ai l'honneur immérité de présenter au public français n'est point uniquement destiné aux commençants ou à ceux dont l'ambition se borne à exprimer en Malgache leurs nécessités courantes. C'est l'analyse la plus complète et la plus consciencieuse de la langue qu'auront à connaître désormais non seulement nos colons, mais nos administrateurs et nos fonctionnaires des divers ordres. C'est là que le lecteur attentif trouvera l'exacte signification des particularités de cette langue, et de la plupart des idiotismes que les vocabulaires en usage sont impuissants à rendre ou à expliquer. On y trouvera enfin les éléments d'une philologie malgache que l'avenir ira en développant sûrement de jour en jour.

La traduction ci-jointe a été faite sous les yeux et avec le concours bienveillant de l'auteur, sur la troisième et dernière édition (1894). Elle a été revue par lui, et sur quelques points améliorée et augmentée. Je dois lui en adresser ici mes sincères remerciements, ainsi qu'à M. Julien, Interprète de 1^{re} classe du gouvernement Français, qui a bien voulu se charger de la correction d'une partie des épreuves.*

E. D. F.

Tananarive, 15 Avril 1897.

* M. Julien est le petit-neveu de Mgr. Dalmond, évêque de Pella, dont les travaux sur les dialectes provinciaux de Madagascar sont mentionnés à la p. 5 du présent volume, et dont le nom vient d'être donné à l'une des rues de la capitale.

INTRODUCTION SOMMAIRE A L'ETUDE DE LA LANGUE MALGACHE.

CHAPITRE I^{er} PRELIMINAIRES.

LA langue Malgache, telle qu'elle est parlée dans l'Imérina, à laquelle ce livre doit servir d'introduction, est riche en syllabes ouvertes, et évite toutes les combinaisons rudes de consonnes. Elle est d'une sonorité douce et musicale ; son vocabulaire est abondant et bien pourvu de formes grammaticales qui en font un instrument convenable, non seulement pour la conversation ordinaire mais même pour les fins plus élevées de l'enseignement et de l'éloquence publique. Quiconque a écouté les meilleurs orateurs indigènes, et a pu constater leur influence sur l'esprit de leurs auditeurs, l'enthousiasme et le ravissement de leur public, ainsi que l'art avec lequel ils choisissent les termes les plus harmonieux, reconnaitra toujours à ce langage la force et la valeur qui lui appartiennent.

Cette valeur de la langue malgache s'affirme surtout dans la narration et dans la description des choses qui tombent sous les sens ; elle possède également de très grands avantages au point de vue de la persuasion, de l'enseignement, de la parole publique, et de la prédication. Le goût du peuple pour les proverbes, qu'il emploie quotidiennement par milliers, a développé un style oratoire antithétique et concis, dont ceux qui parlent en public apprennent à faire usage avec une grande habileté. Comme exemples de la puissance du langage malgache, même lorsqu'il s'agit de traduction, on peut citer plusieurs des récits de l'Ancien Testament et du Livre des Proverbes, dans la Bible malgache. Ces récits passent en général pour posséder à la fois la force et la beauté de l'original.

Les indigènes sont justement orgueilleux de leur langue ; et ceux des étrangers qui parviennent à se rendre maîtres de ses finesses, et à en apprécier la puissance, ne lui refusent pas une admiration méritée. Mais tout en faisant l'éloge des nombreuses qualités de ce langage, et en s'étonnant qu'une telle abondance de formes grammaticales variées ait pu se conserver et se développer à travers tant de générations sans le secours de l'écriture, il est impossible, d'autre part, de fermer les yeux sur ses défauts et ses faiblesses. Ces défauts consistent principalement dans l'absence de termes généraux et de mots convenables pour exprimer quoi que ce soit avec la précision scientifique. En traitant d'une science, on est obligé d'introduire presque tous les mots techniques. Mais ce n'est pas là de quoi nous surprendre, si l'on réfléchit que notre propre langage a pendant de longues générations, vécu d'emprunts analogues, ainsi que le démontrerait sans peine l'analyse d'un ou plusieurs paragraphes d'un ouvrage scientifique quelconque.

Mon but, en écrivant la présente Introduction est d'aider les missionnaires et tous autres à obtenir une connaissance suffisamment complète des principales lignes du langage, et de les mettre à même de s'approprier ses formes grammaticales et ses principes dominants de telle manière qu'ils puissent analyser

facilement les mots qu'ils rencontreront dans la lecture ou la conversation, et se servir du langage avec aisance et exactitude. Quiconque aborde pour la première fois l'étude de cette langue ne saurait mieux faire que d'avoir recours au livre de M. Richardson, "*Le Malgache pour les commençants*," en suivant soigneusement la marche qui y est indiquée. Mais une fois les premiers pas accomplis, j'espère que ce livre sera pour beaucoup un utile assistant pour la suite de leurs études.

Tous ceux qui veulent acquérir une maîtrise réelle de la langue malgache, et s'en servir avec facilité, doivent avant tout se pénétrer de cette idée, qu'il ne faut pas compter uniquement sur ce qui s'apprend dans les livres, car on n'y peut acquérir qu'une manière de parler roide et prétentieuse. D'autre part, il est non moins certain que s'ils se contentent d'apprendre par l'oreille, ils auront peut-être plus d'aisance à parler, mais ils manqueront de précision et d'exactitude. Une étude soignée de la grammaire doit être accompagnée d'entretiens constants avec les indigènes.

Le commençant devrait pendant la première et la seconde année appliquer son principal effort à l'étude approfondie de la grammaire. Il devrait dès le début essayer autant que possible d'éviter les phrases construites sur le modèle français, et il devrait spécialement diriger toute son attention sur les points où la langue malgache diffère le plus de la nôtre, c'est à dire, sur l'absence de copule logique, et sur les divergences qui en résultent dans la construction des phrases ; sur l'usage fréquent du verbe passif, sur les particularités du verbe relatif, sur la manière dont s'exprime le sujet d'un verbe adjectif, sur l'emploi de la particule *no*, sur les distinctions souvent délicates dans l'usage ou l'omission de l'article, etc. Si ces différents points, — et quelques autres analogues, — sont solidement établis dès le début, on aura un excellent appui pour bâtir. D'autre part, en négligeant quelqu'un de ces principaux traits du langage, on peut être amené à adopter des locutions inexactes ou vicieuses, dont il devient plus tard très difficile de se défaire.

Pour arriver à une prononciation correcte, l'étudiant devrait exclusivement compter sur les indigènes, et ne jamais se contenter d'apprendre auprès d'un étranger. Il semble qu'un séjour dans l'île, si prolongé soit-il, ne parvient jamais à nous donner la même façon de parler que les indigènes, de sorte que la prononciation acquise d'un Européen n'est en somme que la copie d'une copie. Il faut cependant ne pas perdre de vue qu'il y a aussi bien parmi les Malgaches que parmi les Européens des différences d'élocution. Au début de l'étude de la langue, il est important de prendre pour guide quelqu'un dont la prononciation soit bonne et la phraséologie correcte. Beaucoup de gens de la campagne, de porteurs et d'autres du même genre sont à cet égard de mauvais maîtres ; ceux qui font usage du tabac à chiquer ont aussi souvent une prononciation confuse et désagréable. Les indigènes de bonne éducation se plaignent souvent que les étrangers mettent trop d'empressement à recueillir les locutions de leurs domestiques ou de leurs porteurs. Il y a là en effet une pratique fâcheuse, qui a pour résultat parfois de conduire des gens d'éducation apparemment soignée à employer des phrases analogues à celles qu'on apprendrait en Europe si l'on cultivait spécialement la langue des camionneurs ou des cochers de fiacre.

Les tournures idiomatiques n'ont pas moins d'importance que la prononciation, et on ne doit jamais perdre de vue la différence qui existe entre la composition grammaticale et la composition idiomatique. On peut écrire ou prononcer des phrases rigoureusement correctes, au point de vue de l'analogie grammaticale, et faire cependant usage de formes ou de phrases qu'aucun indigène ne songerait à employer. J'ai souvent, au cours de la révision du texte malgache de la Bible, écrit telle phrase qui paraissait être correcte, et conforme aux lois de la grammaire, mais que mes assistants indigènes refusaient de laisser passer. On reconnaîtra vite que s'il est relativement facile d'écrire ou de parler grammaticalement, il faut une longue et constante fréquentation

avec les indigènes, et une attention incessante aux discours des meilleurs orateurs, pour acquérir une manière de parler où se retrouve l'aisance de l'idiome.

Ce chapitre préliminaire doit contenir nécessairement quelques renseignements généraux sur le langage. Mais comme les principaux points à traiter l'ont été déjà dans l'*Annuaire de Tananarive*, je me contenterai d'en donner seulement un résumé, en y ajoutant les références nécessaires aux travaux parus dans l'*Annuaire*, où les lecteurs pourront trouver plus de détails.

Ce résumé porte sur cinq points :

I. — Efforts des Européens pour développer l'étude et l'usage de la langue Malgache.

Peu de temps après la découverte de Madagascar au commencement du seizième siècle (1506) par Don Francisco de Almeida, le vice-roi des Indes Portugaises, (*Annuaire* i. p. 401) les voyageurs commencèrent la description de l'île, et plusieurs d'entre eux réunirent des vocabulaires du langage.

Les premiers de ces vocabulaires dont j'ai trouvé la trace sont ceux de Frédéric de Houtman (*Ann.* ii. 16-17) et Corneille van Heemskerck. Tous deux furent publiés à Amsterdam en 1603. Le premier servit à Marsden pour écrire son "*Essai sur les langues des Iles Orientales et Polynésiennes*" (*Ann.* ii. 105) et les mots qui s'y trouvent y sont donnés à la fois en Hollandais, en Malais et en Malgache (*v. Ann.* ii. 17).

Six ans plus tard (1609) parut un petit livre, en Hollandais, par Hieronymus Megiserus, donnant un aperçu de Madagascar, avec un dictionnaire et des dialogues, en 105 pages.

Un autre vocabulaire, également utilisé par Marsden, porte le nom de Cauche, et est daté de 1688. Il contient un "*Colloque entre le Madagascarois et le François sur les choses plus nécessaires pour se faire entendre et être entendu d'eux,*" en 18 pages.

En 1658 un dictionnaire fut publié par Flacourt, qui fut pendant quelques années gouverneur de l'établissement Français de Fort Dauphin, et dont le grand ouvrage sur Madagascar est une véritable mine où les auteurs plus récents ont librement puisé. Un aperçu du dictionnaire de Flacourt, et d'un petit catéchisme qui porte également son nom, se trouve au vol. ii. de l'*Annuaire* p. 18.

Vient ensuite la très importante liste de plus de 500 mots malgaches donnée en appendice au "*Journal de Robert Drury*" cette liste doit être étudiée dans l'édition annotée par le Rév. J. Richardson, qui grâce à sa connaissance du parler Betsiléo, a pu identifier à peu près tous les termes (*Ann.* i. 102-111).

En 1773 un vocabulaire Français-Malgache et Malgache-Français fut publié à Maurice par un auteur du nom de Challan (*Ann.* iv. 17).

Vers les années 1815 et 1816, plusieurs volumineux ouvrages sur le langage et les coutumes des populations de Madagascar furent compilés par Huet de Froberville. Je n'ai pu trouver la preuve que ces travaux aient jamais été imprimés. Mais les manuscrits, comprenant vingt-cinq volumes in-f^o sont soigneusement conservés au département des Manuscrits, au British Museum de Londres. Un court aperçu de ces écrits se trouve dans l'*Annuaire* de Tananarive (iv. 65-72).

Le "*Voyage de l'Astrolabe*," publié par Dumont d'Urville (Paris, 1833) contient un vocabulaire très complet, emprunté pour la plus grande part au travail de Froberville. Quiconque désirerait avoir sous une forme concise et accessible un résumé des connaissances européennes en ce qui concerne la langue malgache, antérieurement à l'arrivée des missionnaires anglais à Tananarive, ne saurait mieux faire que de consulter l'extrait si clairement typographié de Dumont d'Urville, en le comparant, si possible, avec les vocabulaires de Challan et de Flacourt, sur lesquels il est en grande partie fondé. Les différences qu'on y remarque pourraient être considérées comme représentant les emprunts faits à l'œuvre de Froberville.

Une mission catholique romaine, d'origine française, fut établie dans le district de Fort Dauphin au milieu du XVII^e siècle et y fut maintenue pendant environ 18 ans (1648-1666). C'est à l'occasion de cette mission que fut publié le petit catéchisme ci-dessus mentionné et portant le nom de Flacourt. De courts exemples puisés dans ce livre ont été insérés dans l'article de l'*Annuaire* cité plus haut.

Quand le premier membre de la Société des Missions de Londres, — le Rév. D. Jones, — parvint à Tananarive en 1820, il ne trouva aucune connaissance des lettres dans la population. Un très petit nombre de gens, "six au plus," étaient capables d'écrire le Malgache en lettres arabes. Pendant quelque temps après l'arrivée des missionnaires, il y eut de l'incertitude sur le point de savoir si le roi Radama I se déciderait en faveur de l'alphabet Arabe ou de l'alphabet Romain. Heureusement, ce fut ce dernier qui triompha.

La manière d'écrire le langage aujourd'hui est, à quelques légères modifications près, celle qui fut adoptée par les premiers missionnaires de la Société de Londres. On peut voir sur cette question ce qui en a été dit dans l'*Annuaire* (iv. 65 et 72).

L'éducation et le développement des Malgaches ont marché à grands pas, et aujourd'hui sept imprimeries répandent dans le pays un flot constant de littérature indigène. Il n'a pas fallu à M. Sibree moins de trente pages in-8° de sa "*Bibliographie de Madagascar*" (Tananarive, 1885) pour enregistrer simplement les titres des livres parus au jour de sa publication. On peut se faire à l'aide de cet ouvrage une idée assez juste de ce qui a été fait, tant par les missionnaires que par d'autres, pour jeter les fondements d'une littérature Malgache. Ce qui a été fait au regard de la philologie peut également se déduire du même ouvrage (pp. 56-58). Les plus importantes contributions à l'étude de la grammaire sont les suivantes :

a. — Un article sur la langue Malgache, par le Rev. J. J. Freeman, donné en Appendice au premier volume de l'*Histoire de Madagascar* d'Ellis. C'est la première esquisse d'une grammaire, publiée par un auteur anglais. Elle a conservé quelque valeur.

b. — Une Grammaire publiée à Maurice en 1845 (mais écrite dès 1831) par M. Edward Baker, ancien imprimeur missionnaire à Tananarive.

c. — Une Grammaire publiée par les missionnaires catholiques romains, imprimée à Bourbon en 1855. Le véritable auteur de cet ouvrage est le P. Joseph Webber, qui dans cette grammaire et dans ses dictionnaires a fait œuvre de conscience et d'habileté, et qui a ouvert les voies que d'autres ont suivies depuis.

d. — Un pamphlet de Van der Tuuk, intéressant pour les recherches systématiques auxquelles se livre l'auteur pour démontrer que le Malgache appartient indubitablement à la famille des langues dénommées "malayo-polynésiennes."

e. — Une grammaire de Marre de Marin, en Français, fondée sur les principes de la grammaire Javanaise, présente un intérêt analogue par les exemples qu'elle donne à l'appui de la théorie de Van der Tuuk.

f. — Une série d'*Études* très importantes par le Rev. L. Dahle, dans l'*Annuaire de Tananarive*, dont il a été fait usage très fréquemment dans le présent volume.

Je donnerai, en appendice, une liste de toutes les grammaires qui me sont connues.

II. — Unité essentielle du langage.

Dans "*l'Histoire*" de Flacourt (1661) nous trouvons l'affirmation précise qu'un langage unique était dès lors en usage dans toute l'île. "C'est une langue très copieuse," dit-il, "laquelle se parle esgalment par toute l'isle, où il n'y a qu'une seule langue : mais elle est différente en ses accens selon la diversité des provinces."

Le vocabulaire de Robert Drury, déjà mentionné, en est aussi une preuve importante ; car bien qu'il n'ait fréquenté que les tribus du Sud de Madagascar, plus de cinquante pour cent des mots qu'il a notés il y a cent soixante ans sont encore en usage aujourd'hui en Imerina.

La carte de Madagascar apporte une nouvelle démonstration de l'unité fondamentale du langage, et l'on trouve dans toutes les parties de l'île des noms familiers aux personnes qui ne connaissent que le dialecte hova.

Nonobstant l'harmonie primordiale qui existe entre les dialectes divers qui se parlent dans des régions distinctes de l'île, et bien que les racines en général, les formes de mots, et les constructions soient identiques, il n'en existe pas moins des différences considérables, et quiconque ne connaîtrait qu'un seul de ces dialectes se trouverait, en se rendant dans une autre contrée de l'île, fort embarrassé au début pour essayer de communiquer avec les indigènes. Voyez à ce sujet les remarques de M. Dahle. (*Ann.* 1883 p. 18.)

Indépendamment toutefois des causes d'ordre général qui vont en accentuant les divergences entre dialectes d'une langue commune parlée par des tribus isolées, il en est une spéciale à Madagascar, et qui mérite d'être notée. Je veux parler de la coutume qui consiste à déclarer certains mots *fady*, à les mettre en interdit, en quelque sorte. Par exemple, lors du décès d'un souverain, si son nom se trouve renfermer un mot couramment usité, ce mot dorénavant doit être considéré *fady*, et un mot nouveau est créé pour prendre sa place. C'est ainsi qu'à la mort de la reine Rasohérina en 1868, le mot *soherina*, qui signifie chrysalide, fut désormais interdit, et dut être remplacé par *zanadandy* (enfant du ver à soie). Dans d'autres et semblables occasions une grande quantité de mots tombent en désuétude dans différents districts. Des renseignements intéressants à ce sujet, ainsi que sur l'emploi réservé aux nobles et aux grands chefs de certaines expressions se trouvent dans un article de M. Sibree. (*Ann.* iii. 301-310.)

Aucun des dialectes secondaires n'a été étudié ou cultivé avec autant de soin que le Hova, et il reste encore beaucoup à faire avant qu'il soit possible de déterminer avec quelque certitude leurs particularités et leurs rapports mutuels. On peut cependant en déduire quelque connaissance des sources suivantes :

(1).—Le Sakalave. Vocabulaire par l'abbé Dalmond (1842. v. la Bibliographie de Madagascar p. 12). Il y a aussi un opuscule de M. Joseph S. Sewell sur le Sakalave.

(2).—Le Betsimisaraka. — Vocabulaire par l'abbé Dalmond, déjà mentionné ci-dessus.

(3).—Le Bezanozano (*Ann.* i. p. 545).

(4).—Le Betsileo (*Ann.* iii. p. 235).

(5).—L'Ibara (*Ann.* 1881 p. 108).

(6).—Le Sihanaka (*Ann.* i. 318-319, iv. 219).

(7).—Le Tanala

(8).—Le Taimoro } *Le Sud-Est de Madagascar* (Appendice) par le Rev. J.

(9).—Le Taisaka } Sibree, F. R. G. S., etc.

(10).—Les tribus du Nord (*Ann.* iii. 279-282).

Le dictionnaire Malgache-Français du P. Webber (1853) indique pour la plupart des mots la région dans laquelle ils sont le plus usités.

Il y a de fortes raisons de croire que le Hova deviendra le langage définitif de l'île tout entière. Depuis le règne de Radama 1^{er} (1810-1828) les Hovas ont graduellement étendu leur domination et gouvernement aujourd'hui la presque totalité de Madagascar ; et partout où s'établit la domination des Hovas, leur langage s'impose naturellement. Mais une influence encore plus puissante tend à l'unification du langage : la religion chrétienne qui va se répandant dans toute l'île. La même Bible, les mêmes hymnes, les mêmes livres scolaires sont en usage depuis la baie de St-Augustin au Sud-Ouest, jusqu'à Diego-

Suarez au Nord-Est ; et il ne paraît pas qu'une adaptation spéciale des Ecritures à l'un des dialectes secondaires puisse être jamais nécessaire.

III.—Littérature orale de Madagascar.

Les traditions écrites en caractères arabes, et conservées parmi les descendants des colons arabes dans la province de Matitanana, constituent l'unique monument de littérature ancienne dont les Malgaches puissent se vanter. Mais bien que l'écriture fût inconnue chez eux, la tradition orale y suppléait dans une certaine mesure, et il existait ce qu'on peut appeler une littérature purement verbale. Le fonds principal en est formé par des fragments de l'histoire des Hovas, où se retrouvent des listes d'anciens souverains, remontant peut-être à 400 ans environ. Ces traditions ont été publiées, avec diverses autres matières, par les missionnaires français (*Tantaran' ny Andriana*, 3 vols.). Les Malgaches ne possèdent rien qui ressemble tant soit peu aux mythes des Polynésiens. Ce qui s'en rapproche le plus a été trouvé dans leur folk-lore. Plusieurs contes de ce genre ont été réunis en volume par le Rev. L. Dahle et par la Société du Folk-Lore (v. aussi *Ann.* i. 242, 363-378, 396, 529 ; *Ann.* iii. 241, 264, iv. 28-38).

Il existe un très grand nombre de proverbes malgaches. Il en a été réuni 3790 en un petit volume publié à Tananarive par M. J. Parrett et le Rev. W. E. Cousins, en 1885. Différents travaux élucidant ces proverbes se trouvent dans l'*Annuaire* (i. 6, 9, 427 ; iii. 78, 79, 456). Le Rev. J. A. Houlder a également commencé, dans l'*Annuaire* (1894), une série d'articles où sont traduits et annotés un grand nombre de ces proverbes.

IV.—Relations du Malgache avec les autres familles de langues.

Depuis l'époque où le vocabulaire d'Houtman fut publié, (1603) jusqu'à l'époque actuelle la ressemblance du Malgache et du Malais a été signalée à maintes reprises. Un travail paru dans l'*Annuaire* (i. 412-422) reproduit en substance tout ce qu'il y a à dire sur ce sujet. Les recherches plus récentes du Dr. Codrington (v. *Ann.* 1882, 23-29 ; iii. 343-353) ont ajouté de nombreux matériaux aux précédentes trouvailles, et ont jeté une nouvelle lumière sur les conclusions des précédents érudits. Elles ont trait surtout à une catégorie de langues qui ne sont pas en rapports étroits avec le Malais, et par suite présentent un intérêt spécial pour la démonstration de ce fait, que le Malgache n'est point uniquement dérivé du Malais, mais "représente une période plus ancienne du langage commun qui s'est répandu si généralement depuis sur l'ensemble des Océans Indien et Pacifique" (*Ann.* i. 419).

Mais outre l'immense superficie où nous pouvons retrouver des mots et des formes grammaticales étroitement unies au Malgache, il y a lieu de considérer certaines autres circonstances qui nous permettent de deviner l'époque à laquelle la langue malgache s'est séparée du tronc commun. Telles sont notamment :

a.—L'absence de traditions musulmanes à Madagascar. Si le Malgache était un dérivé relativement récent du Malais, on y retrouverait à coup sûr des traces de littérature coranique et des idées religieuses qui dominent chez les Malais depuis leur conversion au mahométisme. La seule influence de l'islamisme à Madagascar,—sur laquelle nous aurons à revenir plus loin,—s'est exercée par l'intermédiaire des commerçants Arabes et Souahelis, et par les colons du Sud-Est.

b.—La rareté des mots sanscrits qui peuvent être retrouvés dans le Malgache. Dans ses dernières époques, le Malais montre une assez forte proportion de mots sanscrits (v. *Manuel de la langue malaise*, de Maxwell). En Malgache, six mots sanscrits seulement ont été identifiés par Crawford, savoir : *feno*, plein (s. *panuh*) ; *sisa*, reliquat (s. *sasha*) ; *tsara*, juger (s. *achara*) ; *avara-tara*, Nord, (s. *atara*) ; *aina*, dix mille (s. *laksa* ?) ; *hetsy* (s. *kati*) ; auxquels il faut ajouter *andriana*, noble (s. *satriya*, l's étant souvent omis) et *amana*

(s. *saman*, égalité, avec); *tavo*, dans *voatavo* serait d'origine sanscrite, d'après Van der Tuuk; et *fenomanana*, la pleine lune, était également, au début, un mot sanscrit (*purnama*).

c. — La richesse de la langue malgache en formes dérivées. — "De toutes les "langues à préfixes prénominaux qui font partie de la famille océanique dont "nous avons connaissance," dit le Dr. Bleek, "le Malgache est celle qui possède "le plus grand nombre d'intonations consonantes, et il paraît avoir, d'une "façon générale, des constructions très riches et très originales." Ceci semblerait indiquer que le Malgache a pendant des siècles suivi une orientation indépendante dans son développement, ou qu'il a été seul à maintenir des formes aujourd'hui disparues dans les langages du même groupe.

Pour se renseigner pleinement sur les affinités existant entre le Malgache et le Malais, l'ouvrage de Van der Tuuk reste encore la source la plus complète et la plus importante. On peut également en trouver de nombreuses preuves dans les notes de la *Grammaire de Marre* de Marin et dans les différents articles écrits par M. Dahle. Voir, pour l'opinion de Marsden, l'*Annuaire* de 1881 (p. p. 101-106) et pour celle des premiers missionnaires, l'*Histoire de Madagascar* d'Ellis (Vol. i. p. p. 491-496). Dans le nouveau *Dictionnaire Malgache-Anglais* du Rev. J. Richardson, plus de trois cents mots malgaches montrent leurs affinités malayo-polynésiennes. La liste pourrait, à mon avis, en être considérablement augmentée, et la meilleure source à cet égard serait le très complet *Dictionnaire Malais* de l'abbé Favre publié à Vienne. J'y ai, en une heure ou deux, remarqué plus d'une dizaine de mots qui ne sont pas signalés dans le Dictionnaire.

V. — L'élément étranger dans la langue Malgache.

Comme presque toutes les autres langues, le Malgache porte la trace de différents contacts avec les influences étrangères. Les principaux langages auxquels il a fait des emprunts sont les suivants.

1° — *Africain*. Pour étudier l'apport des mots africains, le meilleur guide est l'article de M. Dahle sur l'*Element Souahéli dans le Nouveau Dictionnaire Malgache-Anglais* (*Ann.* iii. 99-115). Les remarques de M. Dahle sur les plus anciens éléments africains du langage ont une importance spéciale. Il y voit la preuve d'une colonisation africaine à Madagascar, comme les mots Celtiques conservés en Anglais démontrent que les Celtes vivaient en Angleterre avant les Anglo-Saxons. (*Ann.* iii. 114; v. également *Ann.* 1883, 23-24).

2° — *Arabe*. Parmi les très intéressantes contributions du Rev. L. Dahle à l'étude de la langue malgache il n'en est peut être pas qui soit d'un intérêt plus général et plus durable que son article intitulé "L'influence des Arabes sur la langue Malgache," etc. (*Ann.* i. 203-218 et 524). Le lecteur devra s'y reporter. M. G. Ferrand, agent résidentiel Français à Mananjary, est en voie de publier un ouvrage qui jettera beaucoup de lumière sur l'histoire et l'influence de la colonie Arabe dans le S. E. de Madagascar.

3° — *Langues Européens*. — Il s'agit surtout du Français et de l'Anglais. Le commerce et les entreprises des missionnaires ont eu pour résultat d'introduire beaucoup de mots pris à l'un ou à l'autre de ces deux idiomes. Les premiers explorateurs de Madagascar, les Portugais, ne paraissent avoir laissé aucune trace bien visible de leur influence sur le langage. Le seul mot portugais qui ait été révélé jusqu'ici serait le mot *ampingaratra* (Port. *espingarda*) vieux terme employé pour désigner un fusil. Il se trouve dans les "*Kibarys*" (p. 14) et est employé par les Sakalaves et autres tribus.

Les mots d'origine française sont très communs; et au fur et à mesure du développement de l'influence française, ils seront adoptés en plus grand nombre encore. Ordinairement, l'article français est joint au mot comme s'il en était partie intégrante; c'est ainsi que nous avons *divay* (du vin) et *latabatra*, la table). Les mots français les plus usités sont les suivants :

lodivy	eau de vie	batera	tabatière
laposety	l'absinthe	lapoely	la poêle
kafe	café	lamody	la mode
labiera	la bière	mezirina	mesure
lafarina	la farine	santinina	échantillon
lalikera	la liqueur	sonia	signe
salady	salade	dantelina	dentelle
vinaingitra	vinaigre	kase	cachet
dipaina	du pain	zariday	jardin
saosisy	saucisse	mangazay	magasin
darazay	dragée	lasoa	la soie
disely	du sel	laisoa ou lesoa	le chou
lapomady	la pommade	salana	chaland
kiraro verinia	soulier verni	kiraro merinosy	soulier de mérinos

Les noms de plusieurs outils de charpentier sont Français, p. ex : *raboa*, rabot ; *laikera*, l'équerre ; *kompà*, compas, *marotò*, marteau. On trouvera dans l'*Annuaire*, (iv. 501) un amusant exemple de la facilité d'adaptation des mots français.

Les mots Anglais ne se prêtent pas aussi facilement que les mots français à la prononciation malgache. Ceux qui ont été appropriés viennent surtout de l'intervention des missionnaires, ex : *solaitra*, ardoise (*slate*) ; *penisily*, crayon (*pen-cil*) ; *sekoly*, école (*school*) ; *Baiboly*, Bible, *Testamenta*, Testament. Le mot anglais *mark* a été cependant si complètement naturalisé qu'il est maintenant traité comme une véritable racine malgache, et que l'on trouve *marihina*, *mariho*, *manamarika*, *anamarihana*, etc.

L'absorption des mots étrangers en malgache se produit souvent par l'action des mêmes influences que dans les autres langages, et pour l'observateur superficiel, toute trace d'origine étrangère finit par disparaître. De même qu'en Anglais "Rotten Row" (*route du Roi*) et "beefeater" (*buffetier*) ont réussi à déguiser leur naissance française, de même les mots malgaches suivants se sont dévêtus de leur aspect étranger et s'offrent à une oreille inattentive comme de purs mots malgaches :

Ambongabendanitra (lit. le grand tambour du ciel), grenade, en Anglais *pomegranate*.

Zahamborozano, en français jambrosade ; ce mot n'a aucun rapport réel avec le malgache zahana.

Lamboridimbasy, tambour de Basque.

Alijinery, ingénieur.

Alezapo, Lavez la tête (heads up) !

Samily, assemblée.

Goana, continuez (go on).

Plusieurs mots malgaches présentent un intérêt particulier en ce qu'ils établissent l'universalité de certains mots qui après avoir voyagé de tous côtés ont fini par prendre racine dans tous les pays du monde. Par exemple le mot *savony* est essentiellement le même que le Grec *sapon*, le Latin *sapo*, l'Anglais *soap*, le Français *savon*, le Malais *sabun*, et le Souaheli *sabouni*. De même le mot *zebady* est en réalité une autre forme de notre "civette" qui se retrouve en différents pays sous les formes *zabad*, *zebed*, *civetto*, etc. Le mot Malgache, *rojo*, — rarement employé, du reste, (ex : *tsy mahafoy ny rojo aho* ; je ne peux pas abandonner mon riz) — n'est en somme qu'une autre forme de notre "riz" familier ; en Grec nous le retrouvons dans le mot *oruz*, et en Arabe dans le mot *aruzz*.

Il est intéressant, et irritant à la fois, de constater de quelle façon les Malgaches, en adoptant un mot étranger, le détournent souvent de son sens véritable, le modifient ou le restreignent. Ainsi *lakiraonina*, en français la couronne, signifie un ordre ou une décoration. Pour exprimer le mot couronne, les Malgaches diront *sàtrok'andriana*, ou, *sàtroka fito rantsana*. *Kase*, en français cachet, veut dire en réalité certificat ; et pour exprimer l'empreinte, il faut dire

tombo-kase. *Sekoly* veut dire étudiant ; et *sosaiety* est l'argent réuni par une société. *Mosika* n'est pas un terme général exprimant l'idée d'une musique quelconque. Il s'applique spécialement aux instruments de cuivre. *Giloby* sert à désigner les verres de lampe. *Harir*, en arabe, désigne la soie, mais en Malgache *hariry* s'applique au linon ou à la batiste. *Lojika*, (logique), est une manière de discourir dont on fait usage pour duper les auditeurs, et *politika* est le synonyme courant de l'astuce et de la duplicité. *Manao komity* est en passe d'exprimer chez les indigènes l'intrigue et les basses manœuvres. *Lasantsy*, (térébenthine), a une curieuse origine. Il représente le premier mot de la désignation complète : l'essence de térébenthine, et indique insuffisamment l'objet dont s'agit, de même que *menaka telo zoro*, l'huile à trois coins, ne suggère que d'une façon imparfaite l'huile de foie de morue, qui porte ce nom à Tananarive. Il est dû, sans doute, à ce que les premières bouteilles qui en furent importées avaient la forme triangulaire. *Dozena*, douzaine, a aussi une signification secondaire assez bizarre ; et de ce que certains objets de même espèce sont vendus à la douzaine, on en est venu à désigner sous le nom de *miakanjo dozena* un vêtement complet de la même étoffe.



APPENDICE.

LISTE D'OUVRAGES SUR LA GRAMMAIRE MALGACHE.

EN ANGLAIS :

Grammaire malgache par le Rev. J. Jeffreys, de la Société des Missions de Londres. Vers 1825 ; n'a jamais été imprimée ; on n'en connaît aucun manuscrit.

Esquisse de la grammaire du langage de Madagascar, tel qu'il est parlé par les Hovas, par E. Baker, ancien missionnaire imprimeur de la L. M. S. à Tananarive. Ecrit en 1831. Première édition, Maurice, 1845 ; seconde édition, Londres, 1864, 48 pages.

Observations générales sur la langue malgache. Esquisse de la grammaire, et exemples à l'appui. Par le Rev. J. J. Freeman, de la Société des Missions de Londres. Publié dans l'*Histoire de Madagascar* d'Ellis (vol. i. p.p. 491-517,) parue en 1838.

Grammaire du langage Malgache, dialecte Ankova, par le Rev. D. Griffiths de la Société des Missions de Londres. Woodbridge, 1854, p. p. 244.

Esquisse d'une grammaire de la langue Malgache, par le Dr. H. N. Van der Tuuk. Lue devant la Société Royale Asiatique en 1865. Publiée par Trübner.

Introduction à la langue et à la littérature de Madagascar, par le Rev. Julius Kessler, vicaire de St. John's Deptford, ancien missionnaire (L. M. S.) à Madagascar. Londres, 1870. Très insuffisant ; le chapitre consacré à la grammaire ne compte que 14 pages.

Un travail incomplet sur la Grammaire malgache, par M. Louis Street, de l'Association des Amis pour les Missions Etrangères. Deux feuilles seulement ont été imprimées. Le travail complet devait remplir trois ou quatre cents pages, et contenir de nombreux exemples.

Introduction sommaire à l'étude de la langue Malgache, telle qu'elle est parlée en Imerina, par W. E. Cousins, membre de la Société des Missions de Londres. Tananarive, 1873, 80 pages. Une seconde édition de cet ouvrage a été donnée dans le Nouveau Dictionnaire Malgache-Anglais, 1885.

Le Langage Malgache, par le Rev. W. E. Cousins, dans les *Compte-rendus de la Société Philologique*, 1878, 34 pages.

Grammaire abrégée de la langue malgache, dans la *Série des grammaires simplifiées* de Trübner, Londres, 1883, 60 pages. Ouvrage emprunté presque entièrement à la première édition du présent.

Le Malgache pour les débutants, suite de leçons graduées et de thèmes en langue Malgache telle qu'elle est parlée par les Hovas. Par le Rev. J. Richardson, principal de l'Ecole Normale de la Société des Missions de Londres, Tananarive, 1884, 120 pages.

Etudes sur la langue Malgache, par le Rev. L. Dahle de la Mission Norvégienne, dans l'*Annuaire* de Tananarive, de 1870 à 1887; plus d'un renvoi à ces intéressants travaux figure dans le présent ouvrage.

Enfin, il a paru dans l'*Annuaire* (V. pp. 155—175 et 345—354) une importante étude traduite de l'allemand du Dr. Remvard Brandstetter par le Rev. R. Baron F. G. L. etc, sur les relations entre le Malgache et les langues Malaises.

EN FRANÇAIS :

Dans les manuscrits de Froberville (1815-1816), on trouve des notes d'ensemble sur les formes grammaticales de la langue malgache. (*Ann.* iv. p. p 68-70).

Dans le "*Voyage de l'Astrolabe*," par Dumont d'Urville, (Paris, 1833), figure un "Essai de grammaire Madécasse" avec thèmes, (p. p. 5-48) écrit par Chapelier.

Grammaire Malgache, par le P. J. Webber; (v. Introduction à la grammaire du P. Ailloud, p. ii.) Bourbon 1855, 1 vol. de 118 pages.

Grammaire Malgache-Hova, par le P. L. Ailloud, de la Cie de Jésus. Tananarive, 1872, 1 vol. de 383 pages.

Grammaire Malgache, fondée sur les principes de la grammaire Javanaise, par Marre de Marin, Professeur de langues orientales, de la Société Asiatique Paris 1876, 1 vol. de 126 pages. Le même auteur a donné, dans les "Actes du sixième Congrès International des Orientalistes" tenu à Leyde, en 1883, (Leyde, E. T. Brill, 1885 1 vol. in 8°), un Vocabulaire systématique et comparatif des principales racines des langues Malgache et Malayo-Polynésiennes, lequel présente un vif intérêt pour l'histoire de l'origine du langage.

Grammaire Malgache, par le R. P. Pierre Causseque, S. J. Missionnaire de Madagascar. Tananarive, 1886, 1 vol. de 198 pages, avec un Appendice de 47 pages.

EN MALGACHE :

Gramara Malagasy, par M. J. S. Sewell, de l'Association des Amis pour les Missions Etrangères, 4^{me} édition, Tananarive, 1873, 28 pages.

Gramara Malagasy, par le Rev. G. Cousins, de la Société des Missions de Londres. Première partie, Tananarive, 1872, 70 pages.

L'Analyse des phrases, par le Rev. W. E. Cousins, de la Société des Missions de Londres. Première partie, Tananarive, 1871, 41 pages.

Dans les dernières éditions, ces deux derniers ouvrages ont été fondus en un seul volume, avec diverses additions et améliorations.

Gramatik Malagasy hianaran' ny ankizy madinika. Den Norske Mission, 1881.



PREMIERE PARTIE.

CHAPITRE I.—LES LETTRES.

1.—L' alphabet Malgache, (appelé par les indigènes *ny abidy*), contient vingt et une lettres, soit toutes celles qui sont contenues dans l' alphabet français, moins le c, le q, l' u, le w, et l' x.

LES VOYELLES.

2.—Les voyelles ont le son ouvert qu' elles ont en Europe continentale.

Ainsi :

a	se prononce comme a dans patrie :	<i>maso</i>	—œil
e	„ „ e „ brouet :	<i>efa</i>	—fait
i	„ „ i „ fuite :	<i>mahita</i>	—voir
o	„ „ ou „ pouvoir :	<i>ody</i>	—amulette.

3.—Y a le même son que l' i, mais il s' emploie à la fin des mots et n' est presque pas appuyé.

Dans les éditions de la Bible, depuis la publication du Nouveau Testament de 1870, la lettre Y a été employée dans le corps des mots empruntés au grec pour représenter la lettre *upsilon* ; ainsi :

Egypta—Egypte. Synagôga—synagogue.

4.—O se prononce quelquefois comme en français ; mais dans le dialecte Hova, cette prononciation est réservée pour le signe du vocatif comme dans *Andriamanitra ô ! ô Seigneur !* ou dans certains mots d' importation étrangère : *Rajôna, kapôty*.

Il y aurait, dans certains dialectes provinciaux, un véritable o ; et même, en Imerina le mot *izao* s' entend quelquefois prononcer comme s' il était écrit *izo*.

5.—Dans la conversation courante et ordinaire du peuple, un a final, lorsqu' il n' est pas accentué, s' élide au contact d' une autre voyelle quelconque ; ainsi :

- | | | | | |
|-----|-----------------|------------------------|-------------|----------------|
| (a) | Milàza azy, | décrire | se prononce | milaz' azy |
| (e) | Mpandràva efa, | détruire, abîmer | „ | mpandràv' efa |
| (i) | Manàla ireo, | écarter ceci ou cela | „ | manàl' ireo |
| (o) | Mandàtsa ôlona, | ridiculiser quelqu' un | „ | mandàts' olona |

Dans les combinaisons de ce genre, l' a final doit toujours s' écrire, excepté dans les circonstances dont il sera fait mention à propos du cas possessif.

6.—De la même manière, un o final peut s' élider lorsqu' il est immédiatement suivi d' un autre o. Ainsi *mamono olona* se prononce *mamôn' olona*.

7.—L' e final est toujours accentué. Ainsi *manome*, donner, *mamonje*, sauve ! *kafé*, café. C' est une règle si bien établie qu' aucun signe d' accent n' est employé en ce cas, soit en écrivant, soit à l' impression.

8.—Il faut apporter un grand soin à prononcer clairement toutes les voyelles, car il arrive souvent qu' une voyelle sert, à elle seule, à distinguer deux mots dont le sens est très différent ; ex : *ôlona*, personne et *ôlana* tortillant ; *manenina*, regretter et *manenona*, tisser ; *mànana*, avoir et *mànina* désirer ; *vola*, argent monnayé et *voly* plantation, ou *volo* chevelure ; *onina*, habiter et *onona* apaisé ; *hanina*, nourriture et *hanana*, aura ; *matànjaka*, vigoureux et *mitànjaka*, nu ; *takônina*, porté et *takônana*, caché.

9.—Il n' y a pas lieu de chercher d' autres distinctions entre les voyelles ; il est évident toutefois qu' elles auront toute leur intensité dans les syllabes accentuées, ex : *manitra*, parfumé, *mangataka* demander. Quiconque est désireux d' apprendre, devra soigneusement et constamment observer la prononciation des indigènes. On s' apercevra bientôt, toutefois, que même parmi eux on ne

trouve pas une absolue uniformité. En règle générale, les gens de Tananarive ont une prononciation plus souple et plus légère que ceux des provinces.

10.—Il y a certaines assonances qu'aucune description ne peut rendre ; telle est, notamment, la légère indication des syllabes finales dans *aho*, *ahy*, et autres mots semblables, et l'y presque muet que l'on trouve dans les mots tels que *fôtsy*, blanc ; *fantany*, il sait ; *izany*, cela ; *hiany*, même ; ou la prononciation presque imperceptible des voyelles médianes dans les mots tels que *hanina*, nourriture, *nenina*, *mionona*, *Rajaonina*. Ces voyelles pourraient presque être représentées par une apostrophe,—ainsi qu'on écrit, du reste, *an' ny olona*, pour indiquer une assonance semblable, et les mots s'écriraient *hàn'na nen'na*, *mion' nà* etc. ; mais il y aurait peut-être là une cause d'erreur, car ces voyelles, bien qu'à peine indiquées dans la prononciation sont certainement présentes. Il serait impossible, autrement, de distinguer, par exemple *hànina* de *hànana*. Le seul guide sûr à cet égard, est de s'attacher à la prononciation des meilleurs orateurs indigènes.

Certains étrangers, après quelques semaines de séjour à Madagascar, affirment avec conviction que les voyelles finales légères ne se prononcent pas ; ils s'aperçoivent plus tard de leur erreur. En réalité, si ces voyelles finales ne se prononçaient pas, comment distinguerait-on des mots tels que *vola*, argent, et *volo*, chevelure ? Et pourtant quel est celui qui s'y tromperait en écoutant parler un indigène ?

11.—Quand *i* ou *y* précède *g*, *ng*, *h*, *k*, ou *nk*, le son se répète après ces lettres comme dans *mikiatsaka*, chercher, *mingiso*, jurer, *miaingia*, partir, *mihiena*, diminuer, *anankiray kiôa*, un autre aussi. Cet usage paraît être exclusif aux Hovas. Sur la côte, la prononciation d'un mot comme *isika*, nous, suffit à faire reconnaître un individu venant de l'Imerina. La prononciation française des mots comme mignonnette, Avignon, est un exemple probant de cette tendance du son *i* à se répéter en quelque sorte par voie d'écho. Van der Tuuk écrivait le mot *solika*, huile, sous la forme *solikya*, qui représenterait peut-être, plus exactement que toute autre, le son dont il s'agit. Toutefois cet *i* euphonique ne s'imprime plus aujourd'hui.

Il y a certains mots où l'*i* suivant un *k* n'a pas le caractère euphonique, mais fait nécessairement partie du mot et doit être conservé soigneusement dans l'écriture comme dans la prononciation. ex : *Ikiangara* et *Ikianjasoa*.*

12.—Dans les mots dérivés, quand deux voyelles viendraient à se rencontrer, l'une desquelles serait la première lettre d'une racine, et l'autre la dernière d'un préfixe, un *h* est quelquefois introduit entre elles pour leur conserver à chacune leur prononciation distincte, et même simplement pour servir à la diérèse. Certains indigènes s'opposent à l'insertion de cet *h*, et au lieu de *mihahosa*, par exemple, voudraient qu'on écrivit *mihavsa*. Dans les mots tels que *fiaviany*, *fahanterana*, et autres semblables, l'*h* est toutefois devenu d'un usage auquel on ne peut se dérober. C'est ainsi que nous avons :

<i>Ihaviany</i> ,	et non	<i>iaviany</i> ,	de <i>avy</i> ,
<i>Mihahosa</i> ,	„	<i>mihahosa</i> ,	„ <i>osa</i> ,
<i>Hahosana</i> ,	„	<i>haosana</i> ,	„ <i>osa</i> ,
<i>Hahanterana</i> ,	„	<i>haanterana</i> ,	„ <i>ântitra</i> ,

13.—Il n'y a que deux véritables diphtongues dans la langue malgache :

(1) *ai* ou *ay*, qui se prononce comme dans maïs.

(2) *ao* qui se prononce comme dans Saorgio.

14.—Anciennement *ei* et *ey* étaient fréquemment employés au lieu de *ai* et *ay* ; mais comme la prononciation était la même, l'usage s'en est perdu.

15.—*Ay* et *ai* ont une grande tendance à se transformer en *e* dans les syllabes qui ne sont pas accentuées. Ainsi, de *manaiky* (*ai*ky) consentir, accepter, nous

* Suivant M. H. F. Standing, il y aurait un *o* euphonique dans plusieurs mots, après *g*, *ng*, *h*, *k*, et *nk*, ex : *ongàhana* se prononcerait *ongoàhana*, *hohànina* deviendrait *hohod-nina*, etc.

avons *fanekèna* consentement, accord ; toutefois, dans les documents officiels on emploie la forme pleine *fanakèna*. Dans certains mots en particulier, la prononciation devient des plus incertaines, 'ex : *manaisotra* écarter, ou *manè-sotra*.

16. — Les doubles voyelles *eo*, *io*, qui se rencontrent très fréquemment, sont quelquefois appelées diphtongues. Mais, sauf les cas de rapidité excessive, on peut toujours distinguer facilement le son de chaque voyelle ; de plus, dans la formation des verbes passifs, etc., l'accent se transporte de la première à la seconde voyelle ; ainsi *dto*, *diôvy* ; *mahalèo*, *mahaleôva*.

17. — On trouve également les combinaisons de voyelles suivantes : —

<i>ae</i>	(aely)	<i>ie</i>	(anie)
<i>aia</i>	(Ralaiairivôny)	<i>ioi</i>	(miôitra)
<i>aoa</i>	(Raváoáry)	<i>oa</i>	(vôa)
<i>aoe</i>	(aoe, interj.)	<i>oai</i>	(voáy)
<i>ea</i>	(bèadàla)	<i>oao</i>	(voaômana)
<i>ia</i>	(dia)	<i>oe</i>	(hoe)
<i>iai</i>	(fiainana)	<i>oi</i>	(mandina)
<i>iao</i>	(miaotra)		

18. — Dans les combinaisons *ai* et *ao*, chaque voyelle conserve sa prononciation distincte, lorsque *a* est un préfixe employé à la formation d'un verbe passif ; *er* : *aïdina* (*idina*), *aôrina* (*orina*), *aïsoitra* (*isotra* ou *esotra*).

LES CONSONNES.

19. — La plupart des consonnes se prononcent comme en Français. — On observe cependant les divergences qui suivent :

Les dentales *d* et *t* ont un son particulièrement distinct qui s'obtient en appuyant franchement la langue contre les dents. Il faut observer, par exemple, la prononciation de mots tels que *mánda*, rempart ; *mièndaka*, peler ; *mihánta*, être gaté ; *entína*, apporté ; — *fangatákana*, demande, etc. Pour les oreilles indigènes, notre prononciation de *da* et de *tu* se rapproche de celle de *dra* et *tra*.

La lettre *g* est toujours dure comme dans *guenon*.

La lettre *h* est toujours aspirée, quoique avec une certaine douceur. Au milieu d'un mot, comme dans *fanàhy*, l'âme, elle paraît avoir un son légèrement guttural qui ne peut s'apprendre que par imitation. Parfois, les indigènes hésitent sur l'emploi de l'*h*, et les illettrés l'oublient souvent en écrivant.

La lettre *j* se prononce *dz* et son emploi rend parfois obscure l'étymologie d'un mot. Ainsi *manjáry* est à proprement parler le mot *zary* avec un préfixe, *man*, et un *d* inséré pour l'euphonie (= *man-d-záry*.)

La lettre *k* vient souvent remplacer l'*h*. En réalité *h* et *k* paraissent n'avoir été qu'une seule et même lettre à l'origine. (v. le chapitre suivant).

La lettre *s* ne doit jamais être confondue avec un *z*. Elle se prononce comme dans *Sophie*, et *z* comme dans *zone*. Devant l'*i*, et parfois, — mais moins souvent, — devant l'*e*, l'*s* devient *sh*. C'est là toutefois un de ces sons qui ne peuvent s'acquérir que par l'oreille. Donner au son *sh* une trop grande importance reviendrait à se proclamer étranger.

La lettre *z* serait, d'après Marre de Marin, l'équivalent, en Malgache moderne, d'un *y* consonne, qu'il croit avoir existé autrefois dans cette langue, comme il existe encore en Javanais et en Malais. Dans les manuscrits arabes-malgaches qui existent à la Bibliothèque Nationale de Paris, cet *y* se trouve dans l'orthographe de certains mots où, plus tard, il a été remplacé par un *z*. Van der Tuuk établit la même chose. Il faut signaler, comme confirmant cette opinion, la prononciation Malgache du mot *Zomà*, venu de l'Arabe *Jomà* ou *Yomà*.

Les Hovas paraissent être plus habitués au son *Z* que les provinciaux. C'est ainsi que *aiza*, où, devient chez les Betsiléos *aia*, et que *iza*, qui, devient *ia* ; *izahay* devient *ahay*, et *zanaka*, enfant, se transforme en *anaka*.

20.—De même, dans les dialectes, il se produit souvent un échange de consonnes. C'est ainsi que *d* devient *l* ; *f* devient *p* ; *tr* devient *ts* ; *ts* devient *t*. Ces changements seront traités avec plus de détails dans le chapitre suivant.

21.—Le Malgache n'autorise pas la libre combinaison des consonnes qu'on trouve dans les langages européens, et beaucoup de nos mots paraissent extrêmement rudes aux indigènes. Les combinaisons de consonnes qui sont légitimes sont en très petit nombre, et le langage a une tendance à employer de courtes syllabes ouvertes. Cette règle ne souffre aucune exception à la fin des mots.

Les combinaisons suivantes de consonnes se rencontrent au commencement des mots : *dr* (*drâdradrâdra*) ; *dz*, c'est-à-dire *j*, (*jary*) ; *tr* (*trano*) ; *ts* (*tsara*) ; *ng*, (*ngidiny*) ; *mb* (*mbôla*) ; *mp* (*mpandrâfitra*) ; *nt* (*ntaolo*=*ontaolo*). Les quatre dernières ont probablement leur origine dans les formes pleines *ang*, *amb*, *amp*, *ont* (cf. Webber p. 243). Il faut aussi remarquer la prononciation fréquente de *tsy* *ambôlana* pour *tsy* *mbôla*, pas encore.

22.—Pour la formation des dérivés et des composés, *n* se combine avec les dentales *d* et *t* ou avec les gutturales *g* et *k*, et *m* avec les labiales *b* et *p*. De la sorte, les seules combinaisons possibles sont *nd* (*y* compris *ndr* *ndz*, c. à d. *nj*), *nt* (*y* compris *ntr*, *nts*), *ng*, *nk*, *mb*, *mp*.

23.—*N* et *M* se trouvant au milieu d'un mot avant une autre consonne, sont généralement considérés comme terminant la syllabe précédente ; ex : *mân-da*, *fan-jaitra*. C'est, en tout cas, ainsi qu'il faut les envisager dans les mots composés ; ex : *an-ila*, et non *a-nila* ; *manam-bola* et non *mana-mbola* ; *isan-enim-bolana*, et non *isa-neri-mbolana*.

Il y a toutefois une certaine divergence d'opinions sur ce point. Ceux qui ont à s'occuper d'enseignement trouveraient un grand avantage à n'admettre que des syllabes ouvertes. Mais l'ancien usage aurait à faire valoir les considérations suivantes, qui ne sont pas sans valeur :

(1) La famille de langues à laquelle appartient le Malgache, quoique employant en grande abondance les syllabes ouvertes, n'exclut point absolument les syllabes fermées. On dit, par exemple, qu'elles sont communes dans les langages mélanésiens.

(2) Nous admettons, à Madagascar, des syllabes fermées en écrivant (la question est surtout importante au point de vue de l'écriture et de l'impression). Telles sont les phrases *am' ny raiko*, à mon père ou chez mon père ; *amin' ny vola*, avec de l'argent ; *roa amin' ny folo*, douze. Pourquoi écrivons-nous *amin' ny vola*, et re-jetterions-nous *amim-bola* ?

(3) Dans les mots composés, l'orthographe ordinaire suggère plus clairement les éléments étymologiques. Ainsi, quand nous voyons *manam-bola*, avoir de l'argent, nous savons que ce mot vient de *manana*, avoir. On peut soutenir que la finale *na* dans *mânana*, est supprimée comme c'est le cas avec les pré-noms suffixes, (v. n° 180) et que l'*m* n'a aucun rapport avec elle. Mais dans ce cas ne devrait-on pas logiquement trouver *manâpan-kazo* au lieu de *manâpa-kazo*, couper du bois, ou *mânanan-jaza* au lieu de *manana-jaza* ? La disparition de *ka* ou de *tra* n'a pas pour conséquence l'insertion d'un *n* ou d'un *m* ; et la conclusion semble être que l'*m* dans *manam-bola* est une réminiscence de l'*n* dans la syllabe finale de *manana*, et doit être considéré comme faisant partie de *mânana* et non de *vola*.

(4) La division ordinaire convient assez bien à la prononciation. En chantant lentement un mot tel que *mpiandry*, berger, les indigènes semblent séparer les syllabes ainsi : *mpi-an-dry* et l'*n* se fait entendre avant d'atteindre la troisième note.

Il ne me paraît pas que cette question puisse être considérée comme réglée définitivement. Peut-être l'*m* ou l'*n* serait-il plus exactement considéré comme une sorte de pont reliant les deux syllabes.

En fait, ceux qui s'occupent d'écrire ou d'imprimer en malgache sont constamment frappés de l'incertitude qui existe dans l'esprit des indigènes en ce qui touche à l'usage de l'*n* et de l'*m* dans ces diverses combinaisons. Ils les appel-

lent *n* ou *m* *tsy miteny*, c. à d. muets ; et nous voyons souvent une orthographe inattendue, telle que *miàtso* pour *miàntso* ; *akabiazana*, pour *ankabiazana*, et réciproquement *bambo*, pour *babo*. En Betsiléo, l'omission de l'*n* ou de l'*m* est commune ; ex : *makàto* pour *mankatò*, accepter ; *maba* pour *mambu*, crocodile (v. *Ann.* iii. p. 235).

24.—Les seules combinaisons de consonnes étant celles qui ont été indiquées ci-dessus, certains changements deviennent nécessaires dans la formation des mots composés. On s'en souviendra facilement, si l'on ne perd pas de vue la classification et les affinités des diverses consonnes, les changements se produisant logiquement entre consonnes de la même classe. En voici la tabulation pratique :

	Labiales	Gutturales	Dentales et Sifflantes
Pures	<i>m, b, p</i>	<i>n, g, k</i>	<i>n, d, j (=dz) t</i>
Impures	<i>v, f</i>	<i>h</i>	<i>l, z r, s</i>

Les consonnes qualifiées d'impures ne se maintiennent pas dans les composés par contraction, et sont changées en quelque une des consonnes pures correspondantes, (*v* en *b*, *f* en *p*, *h* en *g* ou en *k*, *l* en *d*) ou bien encore elles sont fortifiées par l'insertion d'une dentale ; c'est ainsi que *r* devient *dr*, *z* devient *j* (c. à d. *dz*) et *s* devient *ts*.

N est indiqué à la fois parmi les gutturales et les dentales, parce que sa prononciation varie selon qu'il se combine avec une classe ou avec l'autre. On s'en aperçoit aisément en observant la prononciation de certains mots tels que *mànga* et *mànda*.

25.—Les changements indiqués au paragraphe précédent sont exigés :

1°. — Pour la formation de dérivés qui prennent un préfixe finissant en *n* ou *m* (*an*, *in*, et avec certaines classes de racines, *man*, *san*, *tan* ; v. 109, 5-14) ex : *an-jàra*, (*an-zàra*) part ; *impolo* (*in-folo*) dix fois ; *sandavany* (*san-lavany*) longueur ; *mandràva* (*man-rava*) détruire.

2°. — Quand *n* ou *m* est inséré entre deux mots pour indiquer un possessif indéfini, comme dans *volombava* (*volo-n-ava*) moustache ; *tòmpon-karènu* (*tòmpon-harena*) un richard.

3°. — Lorsqu'on contracte les mots finissant en *na* par suppression de l'*a* final, et en raccourcissant ainsi le mot d'une syllabe ; ainsi *manan* (*a*) *vola* devient *manam-bola*, *mampanan* (*a*) *harena* devient *mampanan-karena*.

26.—Les exemples ci-dessous font ressortir ces divers changements :

<i>nb</i> devient	<i>mb</i> :	ainsi <i>man-bóraka</i>	devient	<i>mambóraka</i>
<i>nv</i> „	<i>mb</i> :	„ <i>manan (a) vava</i>	„	<i>mánam-báva</i>
<i>np</i> „	<i>mp</i> :	„ <i>vídi-n-paráky</i>	„	<i>vidim-paráky</i>
<i>nf</i> „	<i>mp</i> :	„ <i>an-fó</i>	„	<i>am-pò</i>
<i>n-h</i> „	<i>ng</i> :	„ <i>man-hàtaka</i>	„	<i>mangàtaka</i>
<i>n-h</i> „	<i>nk</i> :	„ <i>voà-n-hazo</i>	„	<i>vòankàzo</i>
<i>n-l</i> „	<i>nd</i> :	„ <i>sàron (a) lôha</i>	„	<i>sàron-dòha</i>
<i>n-r</i> „	<i>ndr</i> :	„ <i>man-ré</i>	„	<i>mandré</i>
<i>n-s</i> „	<i>nts</i> :	„ <i>an-sàmbo</i>	„	<i>an-tsàmbo</i>
<i>n-z</i> „	<i>nj</i> :	„ <i>irain-zèhy</i>	„	<i>irain-jèhy</i>

27.—Lorsqu'un mot commence par un *m* ou un *n*, la syllabe *na* précédente est entièrement supprimée. Ainsi *manàmpina maso* devient *manàmpi-maso* ; et *fófona nahàndro* devient *fófo-nahàndro*.

28.—De même, l'*n* possessif ne peut être maintenu devant un mot commençant lui-même par un *m* ou un *n* ; ainsi *rano-maso*, larme (litt. eau des yeux) ; *akanjo-nify*, gencive (litt. vêtement des dents) ; de même encore *tori-maso*, *hita-miso*, *tompo-menakely*, *volo-maso*, *tendro-molotra*, *mati-mosary*, (= *matin* *mosary* de même que *matin* *aretina*) *ronono* (= *ro* ou *rano* (?) *nono*).

29.—La syllabe finale *na* a déjà été indiquée comme pouvant être contractée par suppression de l'*a* final. Les mots finissant en *ka* et en *tra* sont aussi fréquemment contractés par suppression de la syllabe finale tout entière. Ainsi

mangàlatra dia, s'en aller sans permission, devient *mangàla-dia*; et *tàpaka tòngotra*, boiteux, devient *tapa-tongotra*. Quand l'une des consonnes impures (v. § 24) suit un mot contracté de la sorte, elle est changée, conformément à la règle, comme si la lettre *m* ou *n* terminait la précédente syllabe. Ainsi :

<i>f</i>	devient	<i>p</i>	ex	<i>tàpaka fè</i>	devient	<i>tapa-pé</i>
<i>v</i>	„	<i>b</i>	„	<i>hàlatra voatàvo</i>	„	<i>hàla-boatàvo</i>
<i>h</i>	„	<i>k</i>	„	<i>sàrotra-hénatra</i>	„	<i>sàro-kénatra</i>
<i>l</i>	„	<i>d</i>	„	<i>mitàrika làlana</i>	„	<i>mitàri-dàlana</i>
<i>r</i>	„	<i>dr</i>	„	<i>zànaka Rabe</i>	„	<i>zàna-dRabe</i>
<i>s</i>	„	<i>ts</i>	„	<i>misàraka sàina</i>	„	<i>misàra-tsàina</i>
<i>z</i>	„	<i>dz</i> (c.à.d. j.)		<i>tàpaka zéhy</i>	„	<i>tàpa-jéhy</i>

30. — Les mots finissant par les terminales légères *ka*, *tra* et *na* ont en commun plusieurs particularités, et forment une classe distincte. Le P. Webber qualifie de “muettes” ces syllabes finales; elles ne sont pas cependant tout à fait muettes, mais elles sont à peine prononcées, surtout quand l'accent du mot porte sur l'antépénultième. Toutefois, même en ce cas, elles sont prononcées. Nous reviendrons sur les mots de cette catégorie dans le chapitre suivant. L'*a* final se trouve parfois transformé en *y* (§ 264); mais, en ce cas, la prononciation en est tellement atténuée, qu'une apostrophe pourrait être employée avec presque autant de raison d'être. Quand il est suivi d'une consonne, l'*a* final s'entend distinctement; ex : *mangàtaka sira*, demander du sel; *hèvitra marina*, une pensée sincère; *zàvatra nangalàrina* une chose volée.

31. — Quand un mot finissant en *ka*, *tra* ou *na* est suivi d'un nom ou pronom auquel il est relié par l'idée de possession, et qui commence par une voyelle, l'*a* final est supprimé, et son absence est indiquée par une apostrophe; ex : *sàtrok' olona*, le chapeau de quelqu'un. (Cf. § 264.)

32. — Les trisyllabes finissant par ces terminales légères se contractent très fréquemment; les dissyllabes, plus rarement; on en trouve pourtant encore de nombreux exemples; ex : *fe-taona* (*fetra-taona*) un délai; *mpa-badin' olona*, (*mpaka vady olona*) un adultère, (dans l'ancienne Bible seulement); *ma-bólana-ìlálana*, (*maka volana lalana*) écouter de vains rapports; *mangà-bodi-lànitra* (*mangàka vody lanitra*) l'aurore; *tra-muso* (*tratra maso*) en vue; *za-tany* (*zatra tany*) accoutumé au pays; *di-doha* (*ditra-loha*) entêtement; *ekem-bólana*, (*ekena volana*) obéi.

33. — Les Malgaches semblent considérer la contraction, effectuée suivant les lois euphoniques exposées ci-dessus comme une des élégances du langage. Par suite ils l'emploient avec beaucoup de facilité, et contractent des mots qui se trouvent être en rapports à peu près quelconques. Ainsi, de deux mots réunis suivant les règles de la contraction, le second peut être :

Un cas possessif, ex : *làva-bitsika*, un trou de fourmis.

L'agent d'un verbe adjonctif, ex : *tiam-bady*, aimé de sa femme.

L'objet d'un verbe ou d'un nom verbal, ex : *mamèla-pàndrika* (*vèlatra fàndrika*) tendre un piège; *hàla-bòatàvo* (*hàlatra vòatàvo*), le vol d'une courge.

Un accusatif déterminatif (*Limiting accusative*), (v. §, 268) ex : *madì-po* (*ditra-fo*) obstiné de cœur.

Un substantif en apposition, ex : *an'ìrian-dràny àman-drèny* (*andriana, ray, àmana, rèny*) noble par le père et la mère.

Un attribut immédiatement précédé par son sujet; ex : *ny fondsin-do*, la chose enveloppée est pourrie. — De même encore *fanambadiam-barobàrotra*, un mariage par marchandage; *ny mila harèn-java-tsàrotra*, la fortune est chose dure à acquérir.

Un adjectif, ex : *olon-kèndry* (*òlona, hèndry*) un homme sage; *vàvy ànti-déza*, une vieille femme acariâtre.

Un verbe à l'infinitif, ex : *nasài-nanào* (*asa, tao*) invité à faire.

Un adverbe, ex : *mipètra-póana* (*petraka foana*) être assis paresseusement; *alain' olo-maina* (i.e. *alaina maina*, et non *olo-maina*) pris par quelqu'un sans raison.

Parfois, la contraction est employée d'une façon absolument arbitraire, comme le démontrent les exemples suivants : *Izany no ivaròtan' ny òlon' jàvatra*, c'est la raison pour laquelle les gens vendent les choses ; *firain' ny harèm-bòan-tòndro*, on n'a jamais d'une chose que pour son argent. *Fa nilazàn' olon-dainga izy*, car des mensonges lui avaient été dits par quelqu'un. *Tian-kano, tsy tian-kano*, si vous l'aimez, mangez-le ; si vous ne l'aimez pas, mangez-le.

N.B.—Dans toutes les contractions opérées conformément aux règles ci-dessus, il faut noter ce fait qu'aucune modification n'a lieu dans l'accentuation. C'est là la principale distinction entre la contraction en général et la formation des dérivés.

CHAPITRE III.—LES RACINES.

34.—Le Malgache étant une langue agglutinante, la racine *y* possède une importance pratique beaucoup plus grande que dans les autres langages, et s'impose à notre attention avec plus d'exigence. Ainsi une racine telle que *solo*, substitution, se retrouve dans un très grand nombre de dérivés, tels que *misòlo*, *misolòà*, *isoldàna*, *fisoldàna*, *m'ampisòlo*, *ampisoldina*, *ampisoldy*, *mifampisòlo*, *ifampisoldina* etc. En même temps, le Malgache, plus que d'autres langues de la même famille, a une tendance à déguiser la racine, et en réalité, la dissimule souvent à peu près complètement au milieu de longs préfixes et affixes. Ainsi dans le mot *ifindàvina*, qui vient de la racine *la*, la seule lettre qui reste de la racine est un *a*, l'*l* étant devenu un *d*. Dans *ampifamòhina*, l'*o* seul demeure : toutefois l'*m*, pour quelqu'un qui est accoutumé aux formes malgaches, suggère une des labiales, et l'*h* dans *hina* rappelle la syllabe finale *k* ; nous nous trouvons ainsi conduits à la racine *poku*. De même encore dans *ampanohòfy* (*hòhokv*) et *ifampihomèhàzàna* (*hehy*). Lorsqu'on ajoute les suffixes pronominaux, la syllabe finale d'un mot peut se trouver supprimée ; ex : *mpiànan'y* et *mpiàna-tsika*, de *mpiànitra*. Le Malais ne semble pas autoriser de semblables réductions.

35.—L'étude des racines, pour quiconque veut se rendre maître de la langue Malgache, est de la plus haute importance, et le présent chapitre a pour but d'aider à leur analyse et à leur classification. Dès le début, l'élève devrait s'appliquer à découvrir la racine des mots qu'il rencontre, et à rattacher cette racine à la classe spéciale à laquelle elle se trouve appartenir. L'habitude ainsi prise pendant les premiers mois d'étude sera d'un réel et durable profit.

36.—Au point de vue grammatical, les racines se divisent en *primaires* et en *secondaires*, quoique les premières seules soient de véritables racines, au sens strict du mot.

I.—RACINES PRIMAIRES.

37.—Certaines racines primaires peuvent être employées dans leur forme simple comme verbes actifs (*avy*, venir) ou passifs (*resy*, vaincu), comme substantifs (*trano*, maison), ou adjectifs (*tsara*, bon). Certaines peuvent être employées à deux fins ; ex : *antra*, pitié, et *antra azy*, avoir pitié de quelqu'un, compatir. Plusieurs des pronoms, des adverbes, des prépositions, etc., peuvent être considérés comme autant de racines, étant donné qu'il n'est plus possible de retrouver leurs formes plus simples.

38.—D'autres racines peuvent seulement être employées avec certains préfixes ou affixes. Le dictionnaire servira de guide à cet égard.

39.—Les racines primaires peuvent être subdivisées en trois classes : les monosyllabes ; les dissyllabes finissant en *o*, *y*, ou *a* ferme ; enfin les dissyllabes ou trisyllabes finissant par les terminales faibles *ka*, *tra* et *na*.

1^{re} Classe.—*Monosyllabes*. Les racines de cette catégorie sont rares, si nous exceptons les conjonctions, etc. Il ne paraît exister que les suivantes :

1.—*be*, beaucoup (Malais *besar*, Jav. *kabe* (Mal. *habe* ?). L's du Malais se retrouve dans le *s* du Malgache *hubiàzina* et dans le *ts* de *bétsuka*.

2.—*da*, renommée. Comparer avec *zo* qui n'est peut-être qu'une autre forme du même mot.

3.—*fe*, cuisse (Malais *pah*, Polyn. *væ*).

4.—*fy*, délicieux.

5.—*fo*, œsur.

6.—*la*, refusé. Certains rapportent cette racine au Souahéli *la*, non, emprunté lui-même à l'Arabe. Mais cette origine est douteuse.

7.—*lo*, pourri.

8.—*ra*, sang (Malais *darah*, Jav. *rah*).

9.—*re*, violence, p. ex. celle des vagues ; une autre forme est *riu* (Kawi *ro* violence).

10.—*re*, entendu ; celle-ci toutefois n'est qu'une forme abrégée de *reny*, comme on le voit dans les dérivés (*andrenésin* ?, etc.) à comparer avec le Malais *dengar* ; Sond. *denge*, Mak. *lengeré*, tous signifiant "entendu" ou "connu."

11.—*to*, achevé, accompli (Kawi *to*, juste, vrai, authentique).

12.—*tay*, acier. Serait-ce un essai de reproduction de l'Anglais *steel* ?

13.—*zo*, renommée. Comp. *da* et *laza* (?) et v. *Ann.* iii. 111.

Parmi les racines ci-dessus, que par suite de leur simplicité on pourrait supposer appartenir au stock originel de la langue, Marre de Marin établit que *fe*, *ra*, *re*, *to* viennent du Malais. A sa liste, nous pouvons ajouter *be* et *re* (?). *da* et *zo* paraissent être d'origine arabe ; et *fy*, *fo*, *la* et *lo* seulement n'ont pu être suivis jusqu'à leur source.

2^{me} Classe.—*Dissyllabes finissant en o, y, et a ferme*.—J'entends par *a ferme*, un *a* n'appartenant pas à la catégorie des finales légères *ka*, *tra* et *na*. Toutefois il faut remarquer que si en règle générale ces finales légères *ka*, *tra* et *na*, ne peuvent être conservées telles quelles devant les affixes, il y a cependant des cas où on constate le contraire. ex : *ratràina* (*ratra*) blessé ; *atanatu'ân* (*tânâtâna*) ouvrez grandement ; *fakâina* (*fâku*) examiné à fond ; les racines telles que *ratra*, *tanatanvi*, et *faka*, doivent donc être rangées parmi celles qui se terminent en *a ferme*.

Les racines de cette deuxième catégorie sont très communes ; et : *rano*, eau ; *elo*, parapluie ; *azo*, eu ; *fidy*, choix ; *didy*, coupe, coupure ; *tany*, terre ; *voha*, ouvert ; *sola*, chauve. Toutes sont accentuées sur la première syllabe.

3^{me} Classe.—*Dissyllabes et trisyllabes finissant par les terminales faibles k, t, et na*.

Les racines de cette catégorie sont également accentuées sur la première syllabe, et aucune des racines qui n'en font pas partie ne peut être accentuée sur l'antépénultième. Cette troisième classe est très nombreuse, et on en trouvera des exemples très fréquents. Les suivantes en donneront une idée : *tâmpoka*, subitement ; *hénatra*, vergogne ; *dôna*, heurt.

Presque toutes les racines primaires peuvent être réparties entre ces trois classes. Les quelques apparentes exceptions sont des mots empruntés aux langues étrangères ; ex : *kafé*, café ; *karâma*, gage (Souahéli *gharam*) ; *mizânu*, balance (Arabe *mizan*) ; *lalâna*, anciennement *laloâna*, du français la loi.

Considérations spéciales à la troisième classe.

40.—La troisième des classes indiquées ci-dessus est probablement la plus nombreuse du langage ; et comme les racines qui en font partie possèdent certaines particularités et se représenteront souvent à nous comme une catégorie distincte, il y a lieu de les considérer avec un peu plus d'attention.

41. Si, au point de vue grammatical, il n'y a pas de raison pour que les racines de cette classe ne soient point qualifiées de racines primaires, il y a des

motifs sérieux de les considérer comme des racines modifiées et augmentées plutôt que strictement primitives ; et leurs terminaisons légères peuvent être envisagées comme des additions ou des modifications de la syllabe finale originelle. A l'appui de cette opinion, on peut faire valoir les raisons suivantes :

1. — Ces terminaisons sont quelquefois menacées de désuétude. Ainsi nous avons *isa* et *isaka*, un ; *iray* et *iràika*, un ; *namu-lahy* et *numana*, compagnon ; *laka* et *lákana*, un canot.

2. — Dans certains mots, elles sont interchangeableables, en quelque sorte. Ainsi *pôtsika* et *pôtsitra* se rencontrent dans le même sens ; ainsi encore *élanélana* et *élnkélaka* ; *robàhina* et *robàtina* ; *fàsika* et *fàsina*, et même *fasy*.

3. — Les racines dissyllabiques employées dans un sens voisin de celui des formes plus longues ne sont pas rares. Comparez, par exemple, *maria* (*ria*), *riaka*, *riana*, *tsoriaka*.

4. — Elles dissimulent souvent la véritable racine. Ainsi *sókatra*, ouvert, ne se rapproche pas autant des formes Malaises *singap*, *ukkap*, que le passif *sokafina*.

Pour un développement plus complet de ces divers points, v. *Ann.* III. 157-166.

II. - RACINES SECONDAIRES

42. — Les racines secondaires s'obtiennent soit par l'insertion d'une infixe, soit par l'addition d'un préfixe monosyllabique.

43. — *L'infixe*. — Les syllabes insérées comme infixes dans le corps d'une racine sont *om*, *on*, *in*, *ol*, *ar*, *er*. Elles sont insérées immédiatement après la première consonne de la racine primaire, et n'entraînent aucun changement dans l'accentuation.

44. — Ainsi la racine *hehy*, rire, devient *homehy* qui peut être employé comme un participe, riant, ou qui peut devenir à son tour la racine d'un verbe régulier, *mihomehy*, rire, duquel sort à son tour toute une famille de dérivés (*mihomehéza*, *ihomehézina*, *manpihomehy*, etc.) De la même façon nous obtenons *lomâno*, nageant, de *lano* ; *sèrentosènto*, soupirant, de *sento* ; *karèpoka*, bruit d'écrasement, de *kepoka* ; *joràoka*, grand, haut, de *jòka*. Ainsi encore de *btitika*, qui désigne toute chose extrêmement petite, nous avons *birtitika*, *bolitika*, et autres formes semblables. *Ktitika*, avec la même signification, devient aussi *kiltitika*.

45. — Le Rév. L. Dahle (*Ann.* I. 169-172) et M. Marre de Marin (p. 21) ont démontré que ces infixes sont une caractéristique de la famille des langues Malaises. Elles ont donc une grande importance pour déterminer les affinités de la langue Malgache, et suffiraient presque, à elles seules, à décider la question. Les écrivains ci-dessus désignés indiquent *in* et *om* comme étant les formes d'infixes les plus fréquentes. On peut aujourd'hui y ajouter *al* et *ar*, (ou *er*) qui sont indiquées par l'abbé Favre dans sa grammaire, et qui existent en Malgache, ainsi que le prouvent les exemples ci-dessus. Un examen ultérieur nous fera peut-être découvrir d'autres syllabes employées de la même façon.

46. — *Les préfixes monosyllabiques*. — Beaucoup de racines secondaires sont formées par l'addition de préfixes monosyllabiques à la racine primaire, sans aucun changement d'accent. Ainsi les racines primaires *àhana*, *hérina*, *dia* peuvent, par addition des préfixes *ro-*, *tsin-*, *ko*, former les racines secondaires *roàhana*, *tsingèrina*, *kodia*. Celles-ci peuvent à leur tour s'ajouter les préfixes et suffixes ordinaires ; ainsi *roàhana*, peut prendre le préfixe actif *mi*, et devenir *miroàhana* ; *tsingèrina* peut prendre le préfixe passif *a*, et devenir *atsingèrina* (impératif, *atsingerèno*) ; *kodia* peut prendre l'affixe passif *ana*, et devenir *kodiàvana*.

47. — Ces préfixes monosyllabiques peuvent être dénommés, d'après le premier et le dernier exemple ci-dessus, les préfixes *an-* *za*. Ce nom a l'avantage de n'impliquer aucune théorie en ce qui concerne leur origine ou

leur emploi spécial. Il y a beaucoup de variété dans ces préfixes, et ils sont employés non seulement pour former des racines secondaires, comme il est indiqué ci-dessus, mais encore pour former des noms et des adjectifs qui n'admettent pas l'adjonction des préfixes et des affixes ordinairement usités pour composer des dérivés. La modification qu'ils apportent au sens de la racine primaire ne s'aperçoit pas aisément. Ils semblent souvent être employés à titre purement ornemental ; ainsi de *raingo*, nous voyons sortir *baraingo*, *faraingo*, *karaingo*, sans différence bien nette de signification. Souvent aussi cependant, et surtout quand ils servent à former des noms et des adjectifs, ils ont une influence définie sur le sens de la racine. C'est ce dont on peut se rendre compte en examinant des mots tels que *kifafa* (*fafa*) un balai, *kofehy* (*feh*) ficelle, *zatovo* (*tovo*) une jeune personne, *tanduhatra* (*luhatra*) mis en ordre, *tanondrika* (*ondrika*), pliant sous le chagrin.

48.—La liste suivante fait ressortir les principales variétés des préfixes *an-za* :

<i>Préfixe.</i>	<i>Racine primaire.</i>	<i>Racine secondaire.</i>	<i>Dérivé.</i>
an	zéra	anjéra	mianjéra
ba	raingo	baraingo	mibaraingo
bo	sésika	bosésika	boseséhana
da	bóboka	dabóboka	dabobóhana
do	bébaka	dobébaka	midobébaka
fa	diditra	fadíditra	fadiditana
fo	lolòtra	fololótra	mifololótra
go	ròbaka	goròbaka	gorobàhina
hi	rèndrina	hirèndrina	
ka	ràtsaka	karàtsaka	mikaràtsaka
kan	ósa	kanòsa	
ki	tòatòà	kitòatòà	kitòatoàvina
ko	tàba	kotàba	mikotàba
lah	àsa	lahàsa	
lan	fànina	lampànina	
ngo	ròdana	ngoròdana	mingoròdana
po	ròtsaka	poròtsaka	miporòtsaka
re (?)	hetra (?)	rehetra (?)	
ro	àhana	roàhana	miroàhana
sa	vily	savily	misavily
san	hòdina	sangòdina	asangòdina
so	lélaka	solélaka	misolélaka
ta	póaka	tapòaka	mitapóaka
tan	òndrika	tanóndrika	mitanóndrika
to	hènjy	tohènjy	mitohènjy
ton	hilana	tongilana	atongilana
tsam	vikina	tsambikina	mitsambikina
tsij	kèbona	tsikèbona	tsikebòdina
tsin	zàra	tsinjàra	tsinjaràina
va	diditra	vadíditra	mivadíditra
vo	zihitra	vozihitra	mivozihitra
za	tòvo	zatòvo	

49.—Les préfixes se terminant par un *n* suivent les règles posées aux §§ 24-29. Ceux qui n'ont pas de dérivés dans la liste ci-dessus (*hi*, *kan*, *lah*, *re*, *za*) ne s'emploient pas, autant que j'ai pu en juger, pour former de véritables racines secondaires, c. à d. des racines qui précisément donnent naissance à une famille de dérivés.

Remarques sur la recherche de la racine véritable.

50.—Notre analyse des racines et de leurs différents développements nous conduit à conclure qu'en règle générale, toutes les racines primitives étaient des monosyllabes, ou des dissyllabes accentuées sur la première syllabe. On ne peut cependant pas prétendre que dans tous les cas il soit possible de remonter jusqu'à la racine primitive, car beaucoup de mots demeurent encore inexplicables dans la théorie sus-indiquée. Elle suffit cependant à nous guider, en général, dans la comparaison des éléments du langage. Par suite, nous pouvons négliger, dans la recherche des racines primaires, et dans la comparaison avec les autres langues, 1^o les premières syllabes dénuées d'accent, ex : *tam*, dans le mot *tambolina* (vòlina), entrelacs, c'est en effet là, dans la plupart des cas, un préfixe *an-za* ; 2^o les syllabes formées d'une consonne suivie de *om*, *on*, *il*, *er*, etc. puisque l'analyse nous y fera voir le plus souvent une infixe ajoutée à la racine primaire ; 3^o les terminales légères *ka*, *tra*, et *na*, qui sont fréquemment des additions ou des modifications à la racine primaire.

51.—Mais, même après avoir éliminé ces différents augments, nous ne pouvons pas toujours être sûrs que nous nous trouvons en face de la véritable racine. La comparaison avec les langages alliés nous a déjà montré qu'une racine peut être dénaturée, et qu'il faut considérer non pas tant la racine grammaticale, que la tige en quelque sorte ou la base des formes adjonctives, comme dans l'ex : *sikatra*, pass. *sokafana*, déjà mentionné. Beaucoup d'anomalies disparaissent quand nous comparons cette tige avec les formes Malayo-polynésiennes. Prenons pour exemple la racine *kiky*, râclant, d'où nous vient le passif *kikisana*. Si nous supprimons la finale *an-*, qui indique un passif ordinaire, nous trouvons une tige, *kikis*. Nous retrouvons exactement la même forme, *kikis*, en Malais. A l'origine, on considérerait volontiers l's de *kikisana* comme une consonne simplement euphonique ; et nous avons déjà vu que les Malgaches, de même que les Malais, insèrent tout au moins un *h* euphonique dans les mots tels que *fihaviany* (*avy*). On a même donné comme exemple d'un *k* euphonique le mot *mahàrikivy*, acide (de *ivy*, salive), comme si ce terme venait du verbe *mahary* produire, et de *ivy*. Mais une autre explication peut en être donnée, infiniment plus probable, et il faut simplement y voir une combinaison de *mahary* et de *kivy*, (salive) *kivy* étant une autre forme de *ivy*, plus complète, et qu'on retrouve encore dans le langage de Gilolo. Il semble par suite plus raisonnable de chercher la raison d'être de beaucoup de prétendues consonnes euphoniques dans les formes anciennes du mot en usage aujourd'hui, plutôt que de les considérer comme ayant été insérées arbitrairement. Il n'est d'ailleurs pas très facile de concevoir pourquoi *kikisana* doit être considéré comme plus euphonique que *kikiana* qui devrait être la véritable forme.

52.—Assurément si un mot tel que *kikisana* était seul dans ce cas, il n'y aurait pas lieu de s'en servir pour édifier un argument d'une portée générale. Mais ce n'est point un exemple isolé, et je vais en énumérer quelques uns, pour montrer comment d'apparentes anomalies dans la langue Malgache viennent à disparaître dès qu'on les met en parallèle avec leurs équivalents Malais.

Ampaly (un arbuste, le *ficus soroceoides*, dont les feuilles sont employées pour remplacer le papier à émeri) a un passif, *ampalèsina* (poli avec les feuilles d'*ampaly*). L's du passif *ampalèsina* n'apparaît pas dans la racine malgache *ampaly*, mais se retrouve dans le Malais *ampalas*.

Atrika ; pass. *atrèhina* être en face. Dans ce mot, la véritable racine ne se montre pas dans la forme Hova ; mais elle se retrouve dans le dialecte provincial *atrèfina*, dont la tige, *atref*, est facile à reconnaître, à peine modifiée, dans le Malais *hadap*, et dans le Javanais *adep*.

Be, *bètsaka* (beaucoup, plusieurs) pass. *habiazina*, (augmenté). Ici, la forme Malaise est *besar*, dont l's se retrouve dans le *ts* de *bètsaka*, et dans le *z* de *habiazina*.

Fia (saisir) ; pass. *fiázana*. Le *z* du passif est représenté par l'*s* de la racine Malaise, *peres*.

Hehy (grâter) ; passif *hehézina*, du Malais *kakas*.

Hery (force) ; passif *herezina*, du Malais *karas*.

Inona (buvant) ; passif *inómína*, du Malais *minum*. Ce mot est d'un intérêt spécial. En Malais il signifie seulement boire, comme dans les dialectes côtiers de Madagascar ; mais, parmi les Hovas, il ne s'emploie que pour exprimer l'ingestion du poison d'épreuve (*tangéna*).

Léfa (mis en liberté) ; impératif *alefáso*. L'*s* d'*alefáso* se montre dans le Malais (*lepas*).

Lélaka (léché) ; passif *leláfina*. L'*f* de *leláfina* ressort du Dayak *jelap*.

Nify, *tify* ; adjectif *manify*, mince ; prov. pass. *tifisana*. En Malais *nipis* ; en Javanais *tipis*.

Sály (rôtissant) ; *salázana*, un gril. En Malais *salayan* ; v. p. 13, à propos de l'usage de l'*y* en remplacement du *z*.

Téty (traverser) ; *tetézana*, un pont. En Malais *titi*, *titiyan*. (v. ci-dessus).

Tsentsitra (suçant) ; pass. *tsentséfin*. En Malais *sasap*, en Batak *sosop* ou *sesep*.

53.—Les exemples qui précèdent sont empruntés à l'excellent opuscule de Van der Tuuk (v. surtout p. p. 4, 15, 16, 18), et en les considérant dans leur ensemble, on se rend compte à quel point il est plus raisonnable de chercher l'explication des apparentes anomalies du langage dans son histoire, que de nous égarer dans de prétendus éclaircissements, tels que "l'échange euphonique des consonnes" ou "l'insertion euphonique des consonnes." Nous sommes toutefois obligés de reconnaître que malgré l'indication excellente contenue dans les exemples ci-dessus, il reste encore beaucoup de mots que notre connaissance actuelle de la langue ne suffit pas à expliquer de façon satisfaisante ; ex : l'*f* dans *hirífina*, et l'*m* dans *tenómína* ne peuvent pas, quant à présent, s'expliquer par une analogie avec les langues alliées, et nous sommes amenés à conclure ou qu'il existait jadis d'autres formes dans la famille Malayo-Polynésienne ou que l'analogie a conduit les Malgaches à faire usage de ces consonnes, alors même que la forme primitive de la racine ne semblait pas l'autoriser. La philologie Malgache est dans son enfance, et il reste à faire encore beaucoup de lumière sur bien des points restés obscurs.

Sur le groupement des racines.

54.—Après avoir indiqué sommairement la classification la plus commode des racines, et les moyens ordinaires à l'aide desquels elles sont modifiées et augmentées, nous avons à examiner les changements qu'elles peuvent subir dans des cas extraordinaires, ainsi que les relations diverses qu'elles peuvent avoir entre elles, leurs ramifications dans plusieurs directions, et la formation de familles et de groupes importants, dans chacun desquels apparaît une racine fondamentale. De très légères modifications se sont produites, quelquefois peut-être par un simple effet du hasard, quelquefois aussi dans un but déterminé ; et avec cette légère modification de forme, nous voyons surgir une modification dans le sens. De là une augmentation graduelle du nombre des synonymes, qui enrichit le langage en lui permettant de distinguer des idées très voisines. Les principales modifications de ce genre peuvent être classées de la manière suivante :

55.—(A).—*L'usage ou l'omission de certaines consonnes au commencement*.—Les exemples les plus communs de cette catégorie consistent dans l'usage ou l'omission de l'aspiration. Il est naturel que dans un langage aussi peu cultivé que le Malgache, on doive s'attendre à une incertitude relative un sujet de ce son, par analogie avec ce qui se passe dans d'autres langues. L'observation vient confirmer cette prévision, comme on peut s'en rendre compte en consultant le Dictionnaire aux mots : *aloàlo* et *hàlo*, *alobòtra* et *halobòtra*, *anjaka* et *hànjaka*, *atàfa* et *hatàfana*, *ila* et *hila* (v. aussi *hilana* et *tonglana*). On

peut également, de ce chef, comparer *èbakèbaka*, espace intermédiaire, et *hàbakàbaka*, le firmament ou l'espace ; *hàzaka* ou *hàzakazaka*, courir, et *èzaka*, course, ou exercice en général. Peut-être aussi un rapport semblable existe-t-il entre *àzo*, obtenu, et *hàzona*, tenu ; et entre *hèny*, suffisant pour, *hènika* rempli, *ènina* bien fourni.

56.—Nous trouvons également d'autres consonnes employées ou omises, avec quelquefois une légère modification du sens ; ex : *omba* et *bomba*, couvrir ; *óngotra* et *fóngotra* arracher ; *àmpatra* et *làmpatra* étendu de toute la longueur ; *éndaka* et *s'nd'ika*, pelé, écorché ; de même encore *àtitra*, porté et *tàtitra*, emporté peu à peu par petites quantités. Dans les provinces, nous trouvons *ilo* employé au lieu de *tsilo*, une torche ; et *etra*, un ourlet, avec lequel il faut comparer le mot Hova, *zaitra*, couture.

57. (B)—L'échange des consonnes entre elles.—a.—Les labiales (p, f, b, v). Le remplacement des labiales entre elles est très commun. Ex : *paoka* s'élancer sur quelque chose, l'emporter, et *faoka*, essuyer ; de même encore *lèfitra* et *lèpitra*, plié ; il faut encore comparer les mots *reba* et *refarefa*. Nous avons encore *bila* et *vila* tortuosité ; *hàvana* et, en province, *hàba*, un parent ; *vétivèty*, et *vétivètika*, un court espace de temps, et *bitika*, petit ; *bòry* et *vòry*, rond ; *bòlana* et *vòlana*, discours ; *bòraka* et *vòraka* détaché ; *bòaka* et *vòaka*, sortir, et beaucoup d'autres qu'on trouvera aisément dans le dictionnaire.

b.—Les gatturales (h, k, g, ng).—Nous trouvons *sàhana* et *sàk'na*, mettre en travers, empêcher ; *g'rika*, appeler, et *haika*, défier ; *girika* un point, et *hirika*, un petit trou ; *hòho* et *angògo* (prov.) ongles ; *hèhy* et *hòhy*, gratter, et *kiky*, ronger ; *hehy*, rire et *kikikiky* ricanement ; *fóngatra* et *fókatra*, action d'apparaître, comme un rat au sortir de son trou.

c.—Les autres lettres.—Le D et l' L s'échangent fréquemment (cf. le grec *dakruon* et le latin *lacryma*). Dans certains districts, et spécialement sur la côte Ouest l'échange devient presque constant. Ainsi *vady*, époux, épouse, devient *vály* ; *vádika*, renversé, devient *válika*. A cet égard, comme à certains autres points de vue, la forme provinciale se rapproche davantage de son équivalent Malais que du terme Hova ; le Malais traduit *vádika* par *balik* ou *membalik*. Mais même dans le parler Hova, on trouve de fréquents échanges de l' l et du d, ex : *dàngiddngy* et *làngilngy*, élevé, dans les airs.

D s'échange également avec T. Ex : *dòhaka* et *tòhaka* un bruit éclatant, comme un coup de feu ; *déza* et *téza*, se tenir droit ; *dàboka* et *tàboka*, tomber, être jeté à terre.

L et R se remplacent aussi l'un par l'autre, comme dans *tambòlo* et *tambòro* (prov.), nom d'une herbe ; *ma'lilo* et *ma'diro*, tamarinier ; *ràikitra* et *lètaka* (prov.) collé ; ici encore, la forme provinciale est la plus rapprochée du Malais *lekat* ; *ringhiringy* et *lringilngy*, hauteur, élévation. *Raha*, si, se prononce *laha* dans certaines régions ; et on peut rattacher à cette série le mot provincial *roso*, parti, dont la forme Hova est *lasa*. *Roso*, cependant s'emploie aussi communément en parler Hova dans le sens d'avancer.

S et T, s'échangent parfois aussi. On en trouve des exemples dans d'autres langues, par exemple en Chaldéen et en Hébreu, le *sh* Hébreu devenant t en Chaldéen. M. Dahle a montré (Ann. i. 207) que l'Hébreu *shor*, un bœuf, devenu en Chaldéen *tor*, a passé dans la langue Malgache où il a fourni le nom d'un mois, *Adaoro*, qui tire son nom de la constellation du taureau. Les exemples de remplacement de l' s par le t ne sont pas très fréquents en Malgache, mais on remarque *tòkana* et *sòkana* seul, unique ; *tèbitèby*, crainte, agitation, et *sèbisèby*, trouble, confusion.

T. et Ts. Comme pour l et d, cet échange se produit constamment ; les Hovas préfèrent le ts et les provinciaux le t. Ainsi le Hova *tsidika*, observer, espionner, devient dans les provinces *tika*, avec lequel il faut aussi comparer *tily*, une sentinelle. *Alatsinainy*, Lundi, devient *Tinainy* ; *fotsy*, blanc, devient sur la côte Ouest *foty*, (en Malais, *putih*) ; de même encore nous trouvons *tsihy*, une natte, prov. *tihy*, en Malais *tikar* ; *tsinjo*, (vu de loin, donne le provincial

tinjo, en Malais *tinjou*).

R et Tr s'échangent dans les racines *ranga* et *tranga*, être en vue ; *riatra* et *triatra*, déchiré.

Tous les échanges indiqués ci-dessus se produisent entre consonnes ayant des affinités bien connues. Mais il s'en produit parfois entre consonnes dont le relations n'ont pas la même intimité à nos yeux. Ainsi :

Entre K et F dans *takélaka* et *tupélaka*, tout objet plat et large ;

„ K et P „ *kôsitra* et *fôsitra*, une sorte d'insecte ;

„ H et T „ *haino* et *taino*, écouter ;

„ K et T „ *korontana* et *korônkana*, confondu ;

„ K et Tr „ *olon-kafa* et *olon-trafa*, une autre personne ;

„ P et T „ *karépoka* et *karétoka*, bruit d'un objet brisé ;

„ J et D „ *jejajaja* et *dedadeda*, flambant ;

„ J et R „ *jabajaba* et *rabaraba*, allant à tâtons (cf. *reparepa*, *rapa-rapa*).

J et Ts. *jôboka* et *tsôboka*, être plongé dans l'eau (cf. *roboka*). Ce dernier exemple toutefois peut se résoudre en un simple échange de dentales, d et t, puisque j = dz.

58. — G. — L'échange des voyelles entre elles. — La même facilité d'échange existe pour les voyelles entre elles. Ainsi nous trouvons *inina*, *onona*, *anin*, réconforté, consolé ; *anin* toutefois s'emploie plutôt de la cessation d'une colère ou d'un violent chagrin. De même encore *entan* (*ent mēntina*) s'élancer en l'air, et *ont ina*, sursauter (*miantan* *iruy hi ny ny foko* en parlant d'un violent saisissement) ; *sokatra*, ouvrir et *sokitra* nettoyer, sortir d'un trou, sculpter ou graver ; *simba* et *somba*, gâté ; *fitaana* et *fotoana*, un lieu de rendez-vous ; *mifitr* et *mitofitra*, tirer un coup de fusil ; *bonbon*, et *bonibony*, enflure (cf. *bonobono*) *bobûka* gonfle, et *boboka*, saturé. Il y a encore d'autres exemples, tels que *dibidiba* et *dibidiby*, trop plein ; *gagagaga*, *gogogogo*, *gigigigy*, sangloter ; *hinaka* et *tonka*, battre (v. ci-dessus pour le remplacement de l'h par le t) ; *laféran*, *lîféran*, *leféran*, *loféran* ; *ofy*, *ofo*, *ofak*, pelure (cf. *ovaka*, un copeau) ; *roritra* et *riritra*, tirer ; *risika* et *rosoka* pousser à, encourager ; *moimoin* et *maona*, galoper, se précipiter.

59. — D. — Le renforcement intérieur. — Ce genre de modification se rencontre fréquemment avec les labiales, et s'effectue en ajoutant un m à un r ou à un b déjà existant. Ainsi nous avons *lama*, uni, *lunaka*, nivelé, *lémaka*, une plaine, et *lēmba*, qui s'emploie aussi dans ce dernier sens. Ainsi encore nous trouvons : *avêla* et *ambêla*, permis ; *avidy*, *ambidy*, *amidy*, vendu, ou remis en échange de quelque chose.

60. — Il faut remarquer que si les gens qui parlent correctement ont le plus grand soin de faire ressortir la présence ou l'absence d'un m devant un b ou un p, beaucoup sont tout à fait négligents à cet égard et marquent l'm ou le font disparaître d'une façon tout à fait arbitraire (cf. § 23).

61. — Et maintenant que nous avons ainsi sommairement passé en revue les différentes modifications qui peuvent être apportées aux racines, nous voyons d'un coup d'œil qu'on peut en déduire des groupes étendus, qui viennent en apparence d'un son unique, lequel a été l'objet de divers remaniements à l'aide desquels on exprime les différentes nuances d'une même signification.

62. — Prenons par exemple le son *av* (*eb* et *ef* n'étant que des variantes du même) nous en déduisons successivement *avo*, haut ; *avona*, orgueil ; *âfona* et *émbona* flottant (à la surface) ; *êbo*, vantard ; *êfona*, respiration difficile ; *éfoka*, orgueil, hauteur ; on pourrait même peut-être, mais il y a doute sur ce point, ajouter *êvoka*, *avotra*, *ômbotra*, arracher, (amener à la surface, attirer en l'air ?)

63. — Un autre exemple est le son *ang* ou *aing*. Nous le voyons de suite donner naissance à une nombreuse famille issue de la racine mère, *mainga*, s'élever, partir, *tsinga* (prov.) se soulever (*m'ming*) ; *tsingina* se lever ; *angana* qui paraît avoir la même signification (cf. la phrase courante, *tsy nasiny nianga-na*, il n'a laissé aucun successeur, litt. il n'a laissé personne debout) ; *aingi-*

naingina, *énginéngina*, être haut placé : *aingitraingitra*, *engitrengitra*, être agité (de haut en bas ?) ; *aingiaingy*, orgueil, arrogance ; *angitrangitra*, *angatrangitra* hauteur, gaïeté irréfléchie ; *angoungo*, entassé ; *taingina*, perché sur quelque chose.

64. — Ou bien encore prenons le mot *mibèbak*, employé aujourd'hui parmi les chrétiens pour exprimer le repentir. Supposons la forme originelle *bab*, *beb*, nous avons immédiatement *mibàbok*, *mibèbeka*, supplier, se repentir, auxquels il est possible de rattacher *vavak*, prière, et *vambaka* (prov.) confession. Il se peut même que *vava*, bouche, offre la clef du groupe tout entier, la prière étant par excellence l'office accompli par la bouche.

65. — *Kera* est encore une racine de quelque intérêt. Elle n'est point employée dans sa forme simple ; mais elle apparaît dans plusieurs racines secondaires qui montrent que l'idée primitive attachée à ce mot est celle de relâchement : *baréra*, languir, pendre, traîner ; *boréra*, flottant (comme un vêtement), puis faible, infirme ; *giréra*, faible d'esprit ; *réraka*, relâché, faible, incertain ; *boréraka*, lâché, désordonné.

66. — Comme exemple final, prenons la tige *hav* (*hev*, *heb*, *hef*) de laquelle nous obtenons *hàvihavy*, *hèvihèvy*, *hèvingévina*, être suspendu, osciller ; puis *hèvahèva*, *hèvihèvy*, *hèbihèby*, *hèbikébika*, *hèvitrevitra*, *hèfohèfu*, *hèvikévika*, tous exprimant des nuances diverses de la même signification ; de même encore *hèmbahèmba*, *hèmpahèmpa*, flotter, comme un drapeau ; *hèvohévo* flâner ; *hifika*, *kéfica*, hocher la tête.

De la reduplication et de son emploi.

68. — Les racines, aussi bien primaires que secondaires, sont souvent redoublées ; ex : *tsara* devient *tsaratsara*, *homèhy* devient *homèhimèhy*. Cette reduplication est un phénomène commun aux langues malayo-polynésiennes, et on en trouve de nombreux exemples dans un travail intéressant de M. Dahle (*Ann.* i, 298-308). La phrase suivante de M. Dahle indiquera son but principal : "La répétition (redoublement) d'une racine," dit-il, "indique la "répétition de l'idée qui y est exprimée ; ex : *mandèhandèha* (racine *leha*) "aller cà et là ; *mirénirèny*, errer, aller tantôt d'un côté, tantôt de l'autre ; " *miàvimbèrina*, aller et revenir à plusieurs reprises ; *mihèbihèby*, *mihàlohàlo*, " *mihevihèvy*, *mihevaheva*, voltiger au-dessus ; *vezevezy*, vacillation, etc." De cette conception fondamentale, se déduisent, par l'effet du redoublement, les idées de pluralité, de dualité mentales, d'hésitation dans le caractère, de diminution, etc. Tout l'article de M. Dahle est à étudier.

69. — Comme les racines primaires sont les seules sujettes au redoublement, tout ce qu'il y a à dire à cet égard sera donné dans la chapitre suivant, bien que ce renvoi ait pour résultat de nécessiter l'introduction de différents dérivés nouveaux.

70. — Quelques racines ne se trouvent que dans leur forme redoublée ; ex : *làolào*, ou *lailào*, jeu ; *sàlusàla*, douteux, *rèh-rèha*, conduite arrogante.

71. — Dans les racines qui finissent par des syllabes autres que *ka*, *tra*, et *na*, la contraction n'est pas permise ; ainsi *fòtsy*, blanc, devient par reduplication *fòtsifòtsy*, blanchâtre ; *tòro*, brisé, devient *torotoro*, brisé en morceaux, *mara*, tacheté, devient *maramara*, tacheté partout. Les seuls changements occasionnés en ce cas par le redoublement sont indiqués dans le § 78.

72. — Tous les trisyllabes finissant en *ka*, *tra*, et *na*, et accentués sur l'antépénultième (§ 39, III) se contractent conformément aux règles formulées dans les §§ 20-32.

Ainsi *ànatra*, avis, conseil, devient *àntrànatra*, avis sans importance ou souvent répété ; *èritra*, pensée, devient *èritrèritra*, réflexion, méditation ; *rèraka*, fatigué, devient *rèradrèraka*, légèrement fatigué ; *fàntatra*, connu, devient *fàntapàntatra*, imparfaitement connu ; *sàrona*, abri, devient *sàrontsàrona*, un abri insuffisant ou incomplet ; *mitanjozotra* (*zotra*) est une excep-

tion, car par analogie, il faudrait l'écrire *itanjojotra*. L'élève devra lui-même chercher des exemples, et les classer conformément aux diverses modifications euphoniques qu'ils représentent.

73.—Les racines qui commencent par un *h*, et qui finissent en *ka* et *tra*, perdent cette lettre dans la seconde partie de la forme redoublée. Ainsi, *hévitra*, pensée, devient *hévitrévitra*, et non pas *hévikévitra*, suivant les règles ordinaires de la contraction. Ainsi encore, de *m malkitra* (*k ikitra*), nous déduisons *manaikitraakitra*.

74.—Les dissyllabes en *ka*, *tra*, et, *na*, se contractent parfois, et parfois aussi se redoublent simplement. Ainsi nous avons *mitàntàn*, tenir; *mitàna-tàn*, être ouvert (comme la bouche); *mahavàbàtra*, être assez persévérant; *mivàtravàtra*, ruisseler, comme la pluie; *mihenkena*, diminuer; *mihenahen*, être obstiné.

75.—Il a été déjà établi que la racine primaire seule est affectée par la réduction; les exemples suivants le feront mieux ressortir :

Racine primaire	Racine avec préfixe,	Redoublement
Vàdika	Tsimbàdika	Tsimbàdibàdika
Ràpaka	Koràpaka	Mikoràpadràpaka
Fòtotra	Afòtotra	Afòtopòtotra
Dio	Madio	Madiodio

Malahelo paraît être un mot composé. Quoi qu'il en soit, *mala* dans ce mot est traité comme un préfixe, et la forme redoublée est *malah'loh'elo*.

76. Quand un affixe nécessitant un déplacement de l'accent est ajouté à un mot de forme redoublée, la première partie de ce mot reste sans changement. Ainsi :

Mamòtopòtotra	Mamòtopotòtra
Manamàrimàrina	Manamàrimarina
Fòtsifòtsy	Fòtsifòtsiana

77. Les adjectifs contractés conservent l'*m* des temps présent et passé, au lieu et place de la première lettre de la racine. Souvent même, ils l'ajoutent à cette première lettre. Ainsi :

Màrina (àrina),	devient màmàrina (et non, marinarina)
Mèloka (heloka) „	mèlomèloka (et non, mèlokèloka)

D'une manière à peu près analogue, *manàò* devient, dans la forme redoublée *manàonàò* et non *mandòtòò*.

78.—Semblablement l'*n* est parfois inséré dans les formes redoublées. Ainsi :

Manèso (èso)	devient manèsonèso
Manàmpy (àmpy)	„ manàmpinàmpy
Mandà (là)	„ mandàndà,
Zòky	„ zòkinjòkiny.

CHAPITRE IV. LES DÉRIVÉS.

79.— Nous avons maintenant à considérer de quelle manière la racine, prise nue, se trouve modifiée par différents préfixes et affixes, de manière à pouvoir exprimer les conceptions très variées du langage humain.

80. Cette modification peut s'effectuer, soit à l'aide d'un préfixe seulement, soit à l'aide d'un affixe seulement; soit à l'aide de l'un et de l'autre.

A. - A l'aide d'un préfixe :

I. Préfixe

Racine simple	<i>primaire</i>	Ràpaka	Dérivés	Mand-ràpaka
	<i>secondaire</i>	Koràpaka		Mi-koràpaka
Racine redoublée	<i>primaire</i>	Ràpadràpaka		Mand-ràpadràpaka
	<i>secondaire</i>	Koràpadràpaka		Mi-koràpadràpaka

II.—Affixe

Racine simple	<i>primaire</i>	Zara	Dérivés	Zarà-ina
	<i>secondaire</i>	Tsinjàra		Tsinjarà-ina
Racine redoublée	<i>primaire</i>	Zarazàra		Zaràzara-ina
	<i>secondaire</i>	Tsinjàrazàra		Tsinjàrazara-ina

III.—Préfixe et affixe combinés

Racine simple	<i>primaire</i>	Lano	Dérivés	Man-danó-sa
	<i>secondaire</i>	Lomano		I-lomanò-sana
Racine redoublée	<i>primaire</i>	Hèringèrina		I-hèringerèn-ana
	<i>secondaire</i>	Tsingèringèrina		A-tsingèringerèn-o

Accentuation des dérivés.

81. La règle fondamentale pour l'accentuation des dérivés est que l'affixe seul entraîne un changement, et que dans les mots de deux syllabes ou plus, l'addition d'un affixe fait avancer l'accent d'une syllabe, toutes les fois que la nature de la racine le permet.

82.—Certaines racines (les monosyllabes et les dissyllabes à terminaisons légères) ne permettent pas ce déplacement de l'accent ; ex : *là*, *làvina*, *lavo*, *andàvana*, etc. *saini*, esprit *saino*, *isainana*, *ifampisainana*, etc. On en trouvera beaucoup d'exemples dans les tables données au chapitre suivant.

83. On voit par ce qui a été dit ci-dessus qu'en aucun cas l'addition d'un affixe ne permet le déplacement de l'accent hors des limites de la racine. Il y a, à cette règle, quelques exceptions apparentes :

1. - Ividianana, relatif de vidy, achat
2. - Ifidianana, — — fidy, choix
3. - Isikidianana (rare) — — sikidy sorcellerie
4. - Isakafoánana (rare) — — sakafo repas
5. - Tenénina passif de teny blâme
6. - Ankatoàvina — — to (toa ?) obéi
7. - Habiàzina — — be (bia ?) augmenté

Quelques unes de ces apparentes anomalies auraient leur origine, suivant Marre de Marin, dans les formes plus complètes *vidiana*, *fidiana*, etc. qui subsisteraient en Javanais.

84.—Quelque nombreuse et compliquée que puisse être la famille des dérivés auxquels une racine donne naissance, chaque exemple qu'on en pourra trouver sera conforme aux règles ci-dessus ; et c'est une habitude à prendre que de retenir dès le début, en même temps que la racine, un dérivé pourvu d'un affixe (le passif en *ina* ou *ana* s'il existe) ; on peut en déduire l'accentuation d'un membre quelconque de la famille.

85. Il faut compter parmi les affixes l'*à* qui est la terminaison caractéristique des racines impératives et de l'impératif actif, et ce, alors même qu'il est absorbé dans l'*a* final de la racine. Ainsi *milazà*, de *milàza*, dire ; *tsarà*, de *tsàra*, bon ; ces mots sont considérés comme l'équivalent de *milazà-a*, *tsarà-a*.

86.—Si l'on descend de cet examen général des mots dérivés aux catégories spéciales qui peuvent s'y rencontrer, il faut d'abord établir que s'il existe à coup sûr une très grande régularité dans l'emploi des différents préfixes et affixes, il y a cependant beaucoup de mots qui ne peuvent être classés comme verbes, substantifs ou adjectifs sur leur seul aspect. Ainsi l'affixe *-ana* peut être employé pour former un substantif comme *vondana*, (*vono*) meurtre ; un adjectif, comme *vavāna* (*vava*) bavard ; ou un verbe, comme *sasāna* (*sasa*), lavé. De même encore, le préfixe *ma-* peut indiquer soit un adjectif, comme *madio* (*dio*), propre, soit un verbe, comme *mahita* (*hita*), voir.

87.—Il serait possible de classer les mots d'après leur forme, et de les répartir entre les divisions principales du tableau des dérivés donné au § 80. Mais pour l'usage courant, la division ordinaire des parties du discours est préférable. Cependant, comme la forme de certains substantifs dépend de celle des verbes, nous nous écarterons de l'ordre ordinaire en traitant tout d'abord, dans la grammaire Malgache, des Verbes.

CHAPITRE V.—LES VERBES.

88.—Les verbes malgaches peuvent dès le début être divisés en deux classes principales suivant qu'ils doivent être séparés de leur agent, ex : *mamēno azy aho*, je le tue ; ou bien que l'agent doit leur être adjoind de même qu'un possessif (au cas, bien entendu, où cet agent doit être exprimé) ex : *vondiko izy*, il est tué par moi ; *vondin' ny olona izy*, il est tué par les gens ; *namondan' ny olona izy*, quelques uns furent tués par les gens. Ces deux grandes divisions forment ce que M. Dahle appelle justement les verbes séjonctifs, et les verbes adjonctifs (*Ann. I. p. p. 483—484*).

89. Les verbes séjonctifs comprennent toutes les formes actives, soit transitives, soit intransitives ; et tous les verbes de cette catégorie sont formés uniquement par l'addition d'un préfixe. Il n'y a d'exception que pour un petit nombre de racines qui rentrent dans la série des verbes séjonctifs, telles que *avy*, *tonga*, *tamy*.

90.—Les verbes adjonctifs comprennent tous les passifs, et aussi une voix spéciale à la langue Malgache, et qu'on appelle voix relative. Les verbes de cette catégorie sont soit des racines, soit des dérivés, formés tantôt à l'aide d'un préfixe seulement, (*aseho*, montré, de *seho*) tantôt à l'aide d'un affixe seulement, (*lotōina*, souillé, de *loto*) tantôt à l'aide de l'un et de l'autre, (*angatahina*, de *hataka*, demandé,) (*analāna*, de *ala*, ayant fait l'objet d'une déduction.)

91.—Nous avons donc en Malgache trois voix : l'active, la passive, et la relative.

92.—L'agent d'un verbe adjonctif lui est uni précisément de la même manière qu'un mot possessif est uni à celui qui désigne la chose possédée (§ 260) ex : *vontiko*, tué par moi ; *trāno-ko*, ma maison.⁽¹⁾

(1) Aucune exception à cette règle n'est admise pour les verbes ; un adjectif intimement uni à un substantif peut s'intercaler entre le substantif et son possessif (v. § 276). Mais rien ne peut séparer un verbe adjonctif de son agent. La règle est absolue, même pour les verbes, composés tels que *mamindra fo*, avoir compassion de ; *miōra saina*, changer d'avis, *mamēla-pāndrika*, tendre un piège. Les substantifs *fo*, *saina*, *fāndrika*, bien qu'unis avec leurs verbes respectifs, doivent en être séparés lorsqu'une construction passive ou relative vient à être employée, et qu'un agent est exprimé. Dès lors, l'agent et tout ce qui en dépend doit venir immédiatement après le verbe.

La raison en est que probablement, en dernière analyse, tous les verbes sont des dérivés des substantifs, et que ces formes verbales n'ont pas absolument perdu leur caractère primitif. En examinant les langues aryennes, le professeur Sayce dit : "Ici nous pouvons remonter à une époque où le verbe aryen 'n'existait pas encore, et où, en fait, la conception primitive de la phrase aryenne était à peu près la même que celle du Dayak actuel. La plupart des verbes présupposent un substantif ; c'est à dire que leur tige est identique à celle 'du substantif correspondant.'" (*Science du langage*, II, 150). Il établit aussi qu'en Polynésien le verbe ne s'est pas encore fait jour (ibid. II; 139).

93. — Une discussion intéressante de cette question figure dans l'*Annuaire* (1881, pp. 83-91 ; 1882, 108-166 ; 1883, 85-95).

94. — Que les substantifs aient un caractère semi-verbal, cela n'a rien d'étonnant, le fait se retrouvant dans beaucoup de langues ; comparez par exemple ce qu'on appelle les *nomina actionis* (chant, marche, etc.). Il n'est pas surprenant non plus que les substantifs aient une certaine tendance à la passivité. Notre mot travail ne signifie-t-il pas aussi le produit d'un labeur et le mot poème n'est-il pas un terme passif, venu de *poietes*, celui qui fait. Même les substantifs qui ne sont point en eux-mêmes passifs peuvent le devenir. Ainsi le mot offrande signifie une chose offerte ; en Hébreu on dit qu'une porte était *lisgor*, (infinitif actif, fermer) pour dire qu'elle était fermée.

95. — Le fait que les verbes, à l'origine, étaient des substantifs, supprime toute difficulté pour l'emploi des suffixes pronominaux et au point de vue grammatical, nous n'avons aucune différence à faire entre le cas de l'agent et celui du possesseur. M. Sewell dans la première grammaire publiée en langue malgache, (1868) les classait ensemble, et appelait l'agent *tompon' ny atao*. David Johns, dans son *Dictionnaire* (pp. 2,3) appelait les verbes relatifs des "substantifs-participes."

96. — On peut chercher une objection à la théorie de l'origine substantive des verbes malgaches, en se fondant sur ce fait qu'ils ont une forme spéciale pour l'impératif. Mais la valeur de cette objection diminue beaucoup si l'on tient compte des autres particularités que présente le langage, et notamment de ce fait que les adverbes offrent de véritables temps, et que les adjectifs ont une forme impérative spéciale ; il en est ainsi même pour un mot tel que *samy*, chacun. Il faut aussi se souvenir qu'en qualifiant de substantifs les mots originaux on ne prétend pas en faire des noms d'objets, mais simplement une désignation de l'agent et de ses actes. Ainsi *mamono* signifierait une personne tuant ; et *vondina* l'acte de tuer ; l'addition du pronom suffixe *ko* ajoutant dans ce cas que l'acte est mien. De l'idée incluse dans "mon acte de tuer" à celle de "tué par moi," la transition n'est pas difficile ; et quand une fois le caractère verbal est admis, le développement ultérieur d'une forme spéciale indiquant un commandement d'accomplir l'acte n'a rien que de très naturel. Nous allons voir qu'une forme spéciale s'est en effet formée dans ce but.

97. — *Modes*. — Les voix active, passive, et relative, ont chacune deux modes distincts :

L'Indicatif. — Ce mode est absolument général, et faute d'un meilleur terme qui ait chance d'être adopté par tous, nous lui conservons la désignation, com-

-
- Ex :** *Actif* : *Namindra-fo taminào va ny tompon-trôsa ?*
 Le créancier a-t-il montré quelque compassion pour vous ?
Relatif : *Namindran' ny tompon-trôsa fo va hianào ?*
 Vous a-t-il été montré quelque compassion par le créancier ?
Actif : *Niôva saina ireny ôlona ireny noho ny anatra natàonao ?*
 Ils ont changé d'avis, sur votre conseil.
Relatif : *Ny anatra natàonao no nivàn' ireny ôlona ireny saina.*
 Le conseil que vous leur avez donné les a fait changer d'avis.
Actif : *Namelà-pândrika azy izy telo lahy.*
 Ces trois hommes lui ont tendu un piège.
Relatif : *Namelàran' izy telo lahy fândrika izy.*
 C'était pour lui que ces trois hommes tendaient un piège.

munément usitée, d'indicatif. Le lecteur doit toutefois se souvenir que ce mode n'est pas seulement un indicatif. Il sert en même temps de participe, et avec certaines particules, sert à exprimer successivement le conditionnel, l'optatif, le cohortatif, et le prohibitif.

L'impératif. Le second mode, l'impératif, se formant en ajoutant l'affixe *-a*, dans les verbes séjonctifs ; et en ajoutant *-o* ou *-y* pour les verbes adjonctifs.

L'impératif ne s'emploie que pour exprimer un ordre ou un souhait positif ; mais on ne peut y recourir pour exprimer une prohibition. En ce cas le mot *aza*, suivi de l'indicatif, doit être employé ; ex : *mamondà*, tue, *aza mamôno*, ne tue pas ; *vonôy ny omby*, tue le bœuf, *azu vonôina ny omby*, ne tue pas le bœuf.

98.—L'impératif d'un verbe adjonctif *a*, au même degré que l'indicatif le caractère d'adjonctivité (§ 88). Mais l'agent n'est que rarement exprimé si ce n'est par emphase, ou pour bien indiquer un pluriel : ex : *sasaonareo*, soit lavé par vous) ou encore quand l'agent est à la première ou à la troisième personne ; (*andrôntsika izy*, blâmons-le ; *ataovin' ny zanakao anao izany* ! que votre enfant en fasse autant pour vous !—*Izay hahasoa ataovin' Andriamanitra* ! Que ce qui est pour notre bien soit accompli par le Seigneur.) L'usage a fixé la signification de ces impératifs dans le sens d'un commandement adressé à telle ou telle personne d'avoir à faire quelque chose. Ainsi *sasao ny lamba* ne signifie pas "que le lamba soit lavé !" mais "qu'il soit lavé par vous." En fait, c'est l'équivalent de *sasaonao ny lamba*. Il s'ensuit dès lors qu'un impératif passif indéfini doit s'exprimer de quelque autre façon. Ainsi, "que votre nom soit sanctifié," se traduit par "*Hohamasinina anie ny andran'ao*." Une comparaison des impératifs passifs dans les Évangiles grecs avec leur traduction en Malgache mettra encore mieux ce point en lumière.

99.—L'impératif s'emploie parfois dans certains cas où en Français un subjonctif serait nécessaire ; il s'emploie également dans un sens optatif. On trouvera dans la Syntaxe le détail de ces différents usages.

100.—Le mode indicatif a trois temps simples : le présent, le passé, et le futur.

101. Le nombre, le genre, et la personne sont sans influence sur la conjugaison d'un verbe.

A. La voix active.

102. La voix active comprend tous les verbes séjonctifs, (§ 88) c'est à dire tous les verbes dont le pronom-sujet doit être employé sous une forme distincte et séparée ; ex : *man'ny aho*, j'ai ; *mandihy isika*, nous dansons ; *mampianatra hi-nao*, tu enseignes. La grande distinction entre les deux voix active et passive est que dans la seconde nous pensons à un objet comme modifié par une certaine action ; ex : *sasany ny lamba*, les lamba sont lavés par lui ; tandis que dans la voix active, nous envisageons un agent et son action ; ex : *manasa ny lamba izy*, il lave les lambas. On verra plus loin (§ 324) que tous les verbes peuvent être employés dans le sens d'un participe ou d'un adjectif et je crois que la signification fondamentale des verbes actifs se comprendra mieux si nous les considérons comme des équivalents de nos participes présents. Ainsi *tehilahy manasa lamba*, un homme lavant des lambas ; *ankizy madihika milalao*, des enfants jouant.

103.—Les différentes formes employées dans la voix active peuvent être réparties ainsi qu'il suit :

TABLEAU DES VERBES ACTIFS.

Nom	Exemple	Signification
1.—Racine		
a. primaire	Avy	venir
b. secondaire	Homêhy (hêhy)	rire

2. — Racine avec un préfixe actif simple :

Mi, avec une racine	
primaire :	Milâtsaka (latsaka) . tomber
Mi, avec une racine	
secondaire :	Mianjèra (zèra) . tomber
Ma	Mahita (hita) voir
Miha	Mihatsàra (tsàra) devenir meilleur
Man	Manèsò (èsò) défier
Mana*	Manatsàra (tsàra) améliorer
Maha	Mahàro (àro) être capable de protéger
Manka	Mankamàmy (hàmy) tenir pour bon, agréable.
3. — Causatif	Mampilâtsaka (latsaka) faire tomber
4. — Réciproque	Mifanèsò (èsò) se moquer de l'un l'autre
5. — Réciproque causatif	Mifampièra (èra, demander permission l'un à l'autre
6. — Causatif réciproque	Mampifanèsò (èsò) faire se défier les gens entre eux

Préfixes actifs simples. Les trois préfixes simples le plus couramment usités sont *mi-*, *ma-* et *mah-*.

104. — *Mi-*, ou *m-* devant un *i* ainsi que parfois devant un *o* ou un *e*, (ex : *mîditra* (*iditra*), *mety* (*ety*), *mônina* (*ôrina*), *mômba* (*ômba*) (+) s'emploie avec les racines primaires pour former des verbes, soit intransitifs, comme *mipêtraka*, s'asseoir ; soit transitifs, comme *mikâpoka*, battre. Le sens intransitif est le plus fréquent.

105. Beaucoup de ces verbes ont à peu près le sens des verbes moyens de la grammaire grecque, et se traduisent en français par une sorte de passif ; ex : *miakânjo* être vêtu ; *misitroka* porter un chapeau ; *mifâfy* recevoir de la semence (en parlant du terrain) ; *mikaràma*, recevoir des gages (*karàma*) ; *mirihana*, avoir un plafond (en parlant d'une chambre) ; *mitâmpim-bav*, se couvrir la bouche ; *mihôsotra* être oint ; *misàsa* avoir pratiqué la cérémonie de la purification (cf. *milio*, *fadiôvana*) ; *miôry*, s'infirmer, une mortification ; *mivésatra ênt na*, se charger d'un lourd fardeau.

106. Les verbes en *mi-* fondés sur une relation de famille, méritent une attention particulière ; ainsi *mirahalahy* être frères ; *mirahavavy* être sœurs ; *mianadàhy* être frère et sœur ; *mivady*, être mari et femme ; *mianôro*, être maître et esclave ; *miàtra*, être beaux-frères ou belles-sœurs. Employés sans détermination numérique, ces verbes correspondent à un véritable duel. Ainsi : *izy miânaka* s'applique à un père ou une mère, et à son enfant ; *izy mivady*, à un mari et à sa femme ; *izy mirahavavy*, à deux sœurs. Si l'on veut y comprendre plus de deux personnes, il faut ajouter *avy*, ou employer un nombre précis ; ex : *izy mianakavy*, toute la famille ; *izy mianadàhy avy*, frères et sœurs ; *izy telo mirahavavy*, elles les trois sœurs ; *izy telo miânaka*, les parents et l'enfant ; ou bien l'un des parents avec deux enfants.

107. — Le préfixe *mi-* s'emploie parfois avec un phrase tout entière, ex : *mimàson' ny mpanira*, avoir les yeux occupés à arranger du coton en mèches ; de même encore *mitênda fànyàno* profiter de l'abondance ; *midian' Ingôry*, marcher comme Ingory ; *mit'vêhim-bôlaména*, *mivôlom-burâhina*, *mitôetr'*

* M. H. F. Standing est d'avis de simplifier les préfixes actifs en supprimant *mana* et *miha*. Il considère les verbes en *mana* comme une simple variété des verbes en *man-* et il explique son opinion en disant qu'ici la racine est remplacée par le mot abstrait, en *ha-* ; ainsi, de *hatsàra* nous avons *manotsàra*, de même que *manàsina* procède de *hàsina*.

Les passifs de la forme *hots'ra* (v. § 136) viennent à l'appui de cette opinion.

Mi-, employé en préfixe dans les mêmes conditions donnerait les verbes en *miha-* : *hatsàra*, bonté, *mihatsàra*, devenir meilleur.

(+) On entend dire parfois *mimomba*.

andriana, *miòlon-kary*, *mièndrik' andriana*, *miòho-màmba*. *Matorin' alohelo*, s'endormir de chagrin, est un exemple du même genre avec un verbe en *ma*.

108. — Les verbes en *mi-*, formés à l'aide d'une racine secondaire, sont uniquement intransitifs. Ils sont extrêmement fréquents, et on en trouvera facilement des exemples. Ainsi *miàfàra* (*fara*) arriver à une fin ; *miàntòmboka* (*tomboka*) commencer ; *mibosésika*, (*sesika*), se frayer un chemin ; *mitongilana* (*hilana*), pencher d'un côté.

109. — Il y a toutefois une série de verbes en *mi-* qui réclament une attention spéciale : ce sont les verbes en *mian-* (ou *miam*) et en *mitan*. Ils ont été justement appelés, "verbes de tendance" ; beaucoup d'entre eux, en effet, indiquent une tendance ou un mouvement dans une direction donnée ; ex : *miankòhoka* (*hòhoka*) se prosterner ; *mianavàtratra* (*avàtratra*) aller vers le Nord ; *mitamòndrika* (*òndrika*) courber la tête : *mitandàhàtra* (*làhàtra*) être mis en ordre.

110. — *Man-* forme ordinairement des verbes transitifs, comme *manànatra* (*ànatra*) conseiller, blâmer ; mais on trouve aussi quelques verbes intransitifs en *man-* tels que *mandihy* (*dihy*) danser ; *mandèha* (*lèha*) aller. Quelques unes de ces formes ne sont, à proprement parler, que des adjectifs ; ex : *mang'atsiaka* (*hatsiaka*) froid ; *mangàrahàra*, (*hàrahàra*), mince, comme une étoffe usée.

Le préfixe *man-* peut être accolé,

a. — A une racine primaire comme dans les exemples ci-dessus.

b. — A une racine secondaire, comme dans *maninjàra* partager, diviser, de *tsinjàra*, dont la racine primaire est *zàra*.

c. — A un adjectif numérique, ex : *manintelo*, faire q.q.ch. pour la troisième fois, de *intelo*.

111. — L'emploi du préfixe *man-* avec des racines commençant par une consonne entraîne les changements suivants (v. le Dictionnaire de Richardson, pp. 410-423).

1°. — Lorsque la première consonne de la racine est un *k*, un *s*, ou un *t*, cette consonne est simplement supprimée. Il en est de même parfois pour un *h* initial. Ex :

<i>k</i> — <i>Man-kàikitra</i> devient	<i>manàikitra</i> ,	mordre
<i>s</i> — <i>Man-sàsa</i> „	<i>manàsa</i>	laver
<i>t</i> — <i>Man-tsiry</i> „	<i>maniry</i>	croître
<i>h</i> — <i>Man-hàhy</i> „	<i>manàhy</i>	sécher

2°. — La première consonne de la racine se trouve parfois remplacée ou renforcée. Ainsi *h* devient parfois *g* ; *l* est changé en *d* ; *r* et *z* sont renforcés par l'addition d'un *d*, et deviennent *dr* et *dz*, c'est à dire *j*. Ex :

<i>h-g</i> — <i>Man-hàlatra</i> devient	<i>mangalatra</i>	dérober
<i>l-d</i> — <i>Man-lona</i> „	<i>mandòna</i>	tremper
<i>r-dr</i> — <i>Man-ròso</i> „	<i>mandroso</i>	avancer
<i>z-j</i> — <i>Man-zéhy</i> „	<i>manjéhy</i>	mesurer avec la main.

3°. — Devant les labiales *f*, *p*, *b*, *v*, le préfixe *man-* devient *mam-*, et la première consonne de la racine est supprimée. Cependant il y a quelques exceptions pour *b* et *v* ; cette dernière se transforme naturellement en *b*. Ex :

<i>f</i> — <i>Man-fòha</i> devient	<i>mamòha</i> ,	éveiller
<i>p</i> — <i>Man-pétraka</i> „	<i>mamètraka</i> ,	établir
<i>v</i> — <i>Man-vòha</i> „	<i>mamòha</i>	ouvrir
<i>v</i> — <i>Man-voatra</i> „	<i>mambòatra</i>	préparer
<i>b</i> — <i>Man-bàbo</i> „	<i>mamàbo</i>	faire prisonnier
<i>b</i> — <i>Man-bànga</i> „	<i>mambànga</i>	faire des brèches

4°. — Devant *m* et *n* le préfixe devient *ma*.

<i>m</i> — <i>Man-mòsavy</i> devient	<i>mamosàvy</i> ,	ensorceler
<i>n</i> — <i>Man-nénina</i> „	<i>manénina</i> ,	regretter

112.—Lorsque le préfixe *man-* est employé avec une racine commençant par une voyelle, ou par *d*, *g*, ou *j*, aucun changement n'est nécessaire. Ex :

a — Man-asa	devient	manasa,	aiguiser
e — Man-esotra	„	manésotra,	emporter
i — Man-iry	„	maniry,	désirer
o — Man-oro	„	manoro,	brûler
d — Man-dôna	„	mandôna,	cogner
g — Man-gèhy	„	mangèhy,	attacher
j — Man-jàka	„	manjàka,	offrir le jàka

113.—En examinant ces différents verbes, on se rend compte que dans plusieurs cas, il n'y a aucune différence d'orthographe entre deux verbes en *man-*. En pareille rencontre le contexte seul peut servir de guide. Souvent, toutefois, si l'indicatif de deux verbes est identique, on trouvera des différences dans leurs impératifs. Ainsi l'impératif de *mamôha*, réveiller, est *mamohàza*, tandis que celui de *mamôha*, ouvrir, est *mamohà*.

114.—Le préfixe *maha-* ou *mah'-* devant une voyelle, sert à former ce qu'on appelle ordinairement les verbes potentiels. Son usage est plus répandu encore que celui des autres préfixes, et il peut être ajouté à presque tous les mots et à presque toutes les phrases du langage.

Il s'emploie pour exprimer :

a. — Le pouvoir ou la capacité (*fahàizana*) d'accomplir tel ou tel acte. Ainsi *mahavàky teny izy* (= *mahày manàky teny izy*) il est capable de lire ; *tsy maha-sàkna azy aho* je ne peux pas l'empêcher ; *tsy mah'aro tena izy*, il ne peut pas se défendre ; *tsy nahàrina azy intsony izy*, il ne pouvait plus se relever.

b. — La tendance d'une chose vers un état indiqué par la racine. Ainsi : *manaova toy iràny tseny* : *tsy miantso, ka mahavòry* ; faites comme ce marché là-bas : il ne crie pas, et réussit pourtant à rassembler les gens. *Mahavòry* n'exprime pas ici le simple pouvoir de réunir les gens, mais la cause même du rassemblement, et *maha-* indique le pouvoir opérant. Cet emploi est surtout fréquent avec le temps passé ; ex : *tsy nahavòry hoatrinona izy*, il n'a guère réussi à en rassembler. *Nanory* pourrait être employé de quelqu'un qui s'efforcerait, même en vain, de réunir les gens ; mais *nahavory* implique le succès.

c. — Ce qui constitue une chose, ou la fait ce qu'elle est, (*ny mah'izy azy*, comme disent les Malgaches). Ex : *Ny halàvan-tsandry tsy mah' Andriana*, la longueur du bras n'est pas ce qui fait un roi ; *izany no mahàlona ny olona*, c'est ce qui fait les hommes ; *izany no maha-Fahatelon' Imèrina azy*, c'est ce qui en fait le tiers de l'Émyrne, *izany no maha-Vazaha azy*, c'est ce qui montre qu'il est un Européen ; *ny olona no mahatràno ny tràno*, ce sont les gens qui l'habitent qui font la maison ce qu'elle est. De même encore, on entend constamment, *ny mahatsàra ou maharàtsy azy*, ce qui le rend meilleur ou mauvais, *ny mahamèty, mahamèndrika*, etc.

Les idiotismes suivants, dans l'emploi des verbes en *maha-* sont bons à noter : *ny andro nahakèly azy*, sa jeunesse ; *ny tanàna nahabè azy*, la ville où il a grandi ; *ny taona naha-martiora azy*, l'année de son martyre ; *hatrizay nahatòny ny tany sy naholona ny olona*, depuis l'époque où la terre et ses habitants sont devenus ce qu'ils sont.

115.—Un verbe en *maha-* peut s'employer dans l'un quelconque des sens indiqués ci-dessus. Ainsi nous pouvons dire : *tsy mahatsàngana izy* (= *tsy mahay mitsàngana izy*), il ne peut pas se lever ; ou bien : *tsy mahatsàngana ny maty isika*, (= *tsy mahay manàngana ny maty isika*), nous ne pouvons pas ressusciter les morts.

116.—Les autres préfixes actifs simples sont *miha-*, *mana-*, *manka-*, et *ma-*.

117.—Les verbes en *miha-* sont intransitifs. On les appelle Verbes Progressifs, comme exprimant l'idée d'une évolution graduelle. Ainsi *mihatsàra* signifie devenir meilleur par degrés, progresser vers le mieux.

118.—Le préfixe *miha* peut s'employer :

1°.—Avec les racines :

a.—Substantifs.—ex : *mihafànɿ* (*fànɿ*) devenir chaud.

b.—Adjectifs.—ex : *mihvràtsy* (*ràtsy*) devenir mauvais.

2°.—Avec les adjectifs en *ma-* :

a.—sans contraction, ex : *mihvradio* (*dio*) devenir propre.

b.—avec contraction, ex : *mihumàrina* (*àrina*) devenir plus véridique.

3°.—Avec les verbes intransitifs :

a.—en *mi-* ex : *mihamisàraka*, s'éloigner de plus en plus.

b.—en *man-* ex : *mihvmanàritra* (*àritra*) devenir plus fort (après une maladie).

4°.—Parfois même avec les verbes transitifs : *mihvumhàlàn' an' Andriamanitra*, croître en connaissance de Dieu.

119.—Les verbes en *manv-* ont la même signification que les verbes en *man-*. M. Baker dit que le préfixe *manv-* implique une certaine continuité d'action. Le P. Webber le traduit par le mot "rendre."

Ainsi *manvtsàra* équivaldrait à rendre bon, à l'aide d'une action suivie. *Manv-* n'est peut-être qu'une contraction de *manvo*, faire ; on trouve en effet *manahdànɿ* pour *manao aho ma*. Il faut avoir soin de ne pas confondre *manv-* et *maha-*. Quand la même racine donne naissance à des verbes avec les deux préfixes, la distinction s'aperçoit aisément. Ainsi *manvtsàra* signifie accomplir une action pour l'amélioration d'une chose ; tandis que *mihvtsàra* s'emploierait soit à propos du pouvoir d'améliorer une chose, soit à propos d'une qualité révélant sa valeur intrinsèque.

Le préfixe *mana-* avec des mots tels que *màrina*, *mèloka*, *ràtsy*, s'emploie pour indiquer la qualification donnée à un individu, le représenter de telle ou telle façon. Ainsi *manamàrina* et *manamèloka* signifient déclarer innocent ou coupable ; ils s'emploient cependant aussi bien des témoins que du juge. *Manaràtsy* signifie calomnier.

On rencontre parfois une forme anormale en *mano-*, ex : *manonàfy* (*nafy*), rêver ; *manorobona* (*robona*), végéter vigoureusement.

120.—Le préfixe *mana-* peut s'ajouter :

1°.—Aux racines.

a.—Substantifs, ex : *manadiò* (*diò*) nettoyer.

b.—Adjectifs, ex : *manasàrotra* (*sàrotra*) rendre plus difficile.

2°.—Aux adjectifs contractés en *ma-*, ex : *manvmèloka*, (*hèloka*) condamner.

121.—*Manka-* est un préfixe transitif, moins usité que *man-* ou *mana-*. Il est souvent assez difficile de lui assigner une signification caractéristique le distinguant des deux autres.

Il entraîne parfois l'idée d'envisager une chose sous tel ou tel aspect. Ainsi *mankamàmy* signifie considérer comme doux, jouir de ; *mankasitraka*, regarder avec plaisir, remercier ; *mankahàla*, haïr. Ainsi encore, *mankatèlina* et *mankafy*, trouver agréable.

Il a quelquefois la force causative, ex : *mankaràry*, rendre malade ; *mankaléo*, énvirer ; *mankahia*, faire maigrir ; *mankalàina*, creuser.

Il implique parfois le mouvement ; ex : *mankàny*, aller là ; en ce sens il est employé avec tous les adverbes de lieu : *mankatý*, *mankarý*, etc.

122.—Le préfixe *ma-* se contracte parfois en *m-* devant une voyelle, comme dans *màka* (*aka*), et peut s'employer pour former des verbes transitifs comme *mahita* (*hita*) voir ; *matàhotra* (*tàhotra*) craindre ; *matòky* (*toky*) avoir confiance.

123.—Dans bien des cas, il est difficile de déterminer si certains mots de cette forme sont des adjectifs ou des verbes. Mais quand ils donnent eux-mêmes naissance à un relatif, comme quelques-uns de ceux qui viennent d'être donnés en exemple, (*matàhotra*, *at hènma* ; *mahita*, *ahit inɿ*) il semble évident qu'ils ont le caractère verbal. Par exemple, l'adjectif *madio*, propre, ne forme pas le relatif *adiòvanɿ*, mais aboutit à *ahadiòvanɿ*, issu lui-même d'un verbe en *maha-*.

Verbes causatifs réciproques.

124.—Le préfixe causatif est *mamp-* et en changeant l'*m* des préfixes ci-dessus énumérés en *mamp-* on forme une série de verbes qui établissent la relation de cause à effet avec la forme simple dont ils sont dérivés. ⁽¹⁾

Ex : *mitëny izy*, il parle ; *mampitëny azy oho*, je le fais parler ; *maniraka aho*, j'envoie ; *mampaniraka*, je donne ordre à quelqu'un d'envoyer un messenger.

La relation de cause à effet renferme toutes les idées d'ordonner, d'envoyer quelqu'un faire quelque chose. Avec une négation, l'idée d'empêcher quelqu'un de faire quelque chose s'y trouve fréquemment comprise. Ex. *Izany no tsy nampankaty azy*, c'est ce qui l'a empêché de venir ; *Izany no tsy nampànan-karëna azy*, c'est ce qui l'a empêché de devenir riche.

Comme en Hébreu, le causatif du verbe emprunter signifie prêter. Ex : *misàmbo-bola*, emprunter de l'argent ; *mampisàmbo-bola*, prêter de l'argent ; *mindrana akânjo*, emprunter un vêtement ; *mampindrana*, le prêter.

125.—En substituant *mif-* à l'*m-* des préfixes simples employés transitivement, (excepté *moha-*) on obtient des verbes réciproques.

Ex : *mihita isika*, nous voyons ; *mifahita isika*, nous nous voyons l'un l'autre. Cependant *mifahita* n'est pas très usité, et l'on préfère *mifankahita*. — *Mamëno izy*, ils tuent ; *mifamëno izy*, ils s'entre-tuent.

Il existe des verbes réciproques formés à l'aide de verbes en *man-* ou *manka-* lesquels ne se trouvent plus maintenant en usage. Ex : *mifanëna* (*tsëna*) se rencontrer, semble venir de *manëna* ; *mifanditra*, de *manditra* = *manao ditra* ; de même encore : *mifankatôky*, *mifankatàhotra*, *mifankatia*, *mifankahây*, *mifankalàla* : Pour quelques uns de ces termes il existe une forme en *mifampaha-*, laquelle est plus usitée ; ex : *mifampahatôky*, *mifampahatàhotra*.

Les formes réciproques s'emploient parfois alors que l'idée de réciprocité n'est pas rigoureusement impliquée. Ainsi la charge de gouverneur est définie : *toerana ifandiasana*, une place dans laquelle on se succède l'un à l'autre, bien qu'un gouverneur révoqué ne rentre point en charge. De même les enfants d'une famille sont dits *mifanàrakàraka*, bien que l'aîné ne suive pas le plus jeune. En réalité, ces formes réciproques peuvent s'employer avec la même latitude que nous aurions pour exprimer en Français que certaines choses se font l'une après l'autre.

Les formes réciproques peuvent encore s'employer avec un nominatif singulier pour exprimer un seul côté d'une action réciproque ; ex : *nifankatia tsara taminy Rabe*, Rabe était en relations affectueuses avec lui.

126.—En combinant les préfixes *mamp-* et *mif-* on forme à volonté des verbes causatifs réciproques, et réciproques causatifs. Ex : *mampifandàhatra azy roa lahy aho*, je fais plaider ces deux hommes l'un contre l'autre ; *mifampahasototra izy*, ils s'occasionnent du désagrément l'un à l'autre.

127.—Deux théories adverses sont en présence en ce qui concerne l'origine de ces préfixes composés *mampan-* *mifan-* etc. La première est qu'il faut y voir une simple combinaison des préfixes transitifs ordinaires. La seconde veut que les éléments caractéristiques, *amp* et *if*, dénotant respectivement la causalité et la réciprocité soient en réalité intercalés à la façon des divers infixes déjà mentionnés. Cette seconde théorie a pendant longtemps prédominé, et elle est soutenue par Marre de Marin, (pp. 56, 59). Mais on trouvera dans les travaux de M. Dahle (*Ann.* I, 496-500 ; III, 283-286) certaines remarques ingénieuses, dans lesquelles il entreprend de démontrer, d'accord avec le caractère agglutinatif de la langue, que ces préfixes composés sont

(1). Il faut noter les causatifs irréguliers qui suivent : *mamporisika* p. *mampirisika* ; *mamporàfy* p. *mampiràfy* ; *fampohana*, une boucle, est formé comme s'il venait de *mampoaika* au lieu de *mampaisika* (racine *aika*).

simplement une répétition du préfixe transitif ordinaire *man-*, et que *mampandeha*, par exemple, = *man-fandeha*, = *man-mandeha*.

128.—Il est possible cependant que ces formes n'aient pas une origine aussi simple, et que les éléments *amp* et *if* remontent à une époque plus ancienne de l'histoire de la langue, et représentent en Malgache quelques uns de différents préfixes causatifs et réciproques qu'on trouve dans les langues parentes. Parmi les préfixes causatifs énumérés pas le Dr Codrington, on voit *va-wi-*, *whaka-*, et *faka*; et parmi les préfixes réciproques, *vei-*, *var-*, *fai*; etc. Aux îles Samoa et Tonga, *fai* est un préfixe réciproque.

129.—La table ci-dessous fournira un aide-mémoire utile pour retenir les relations mutuelles des différents préfixes.

TABLEAU SYNOPTIQUE DES PRÉFIXES ACTIFS.

Simple	Causatifs	Réciproques	Causatifs-réciproques	Réciproques-causatifs,
Mi-	m-amp-i			m-ifamp-i-
Mian- (1)	m-amp-ian			m-ifamp-ian-
Miha-	m-amp-iha			m-ifamp-iha-
Maha-	m-amp-aha			m-ifamp-aha-
Ma-	m-amp-a	m-if-a		m-ifamp-a-
Man-	m-amp-an-	m-if-an-	m-ampif-an-	m-ifamp-an-
Mana-	m-amp-ana-	m-if-ana	m-ampif-ana	m-ifamp-ana
Manka-	m-amp-anka-	m-if-anka	m-ampif-anka	m-ifamp-anka

Il faut noter, en particulier, que les verbes transitifs seulement ont des formes réciproques. Les verbes intransitifs (en y comprenant ceux en *maha*, lesquels sont ordinairement transitifs), peuvent atteindre la forme réciproque, seulement en recourant d'abord à la causative; ex: *mifampitēny*, qui signifie simplement causer l'un avec l'autre; *mifampitēndra entana*, porter le fardeau l'un de l'autre. Les verbes *matōky* et *mutāhotra* ont pour réciproques, non pas *mifatōky* et *mifātāhotra*, mais *mifampahatōky*, et *mifampahatāhotra*, bien que *mifahitu* soit rarement employé.

130.—Pour la formation de l'impératif actif, les changements suivants s'opèrent:

a.—La terminaison caractéristique de l'impératif actif, en *a* vient s'ajouter.

Ex: *mamāly*, répondre, imp. *mamalia*; *mamōno*, tuer, imp. *mamonōa*; *milaza*, dire, imp. *milazā*=*milaza-a*.

b.—Le déplacement de l'accent en avant, d'une syllabe, lorsque la racine le permet.

c.—Enfin, parfois des changements analogues à ceux qui sont requis pour former des verbes passifs en *-ina* et *-ana*. Ex: *mamohāza*, cf. *fohāzina*.

VOIX PASSIVE.

131.—Le fréquent usage de la construction passive en Malgache est un des phénomènes du langage qui attire dès le début l'attention des Européens. Cette tendance a été attribuée par le Rév. G. Cousins au caractère national (*Ann.* 1881, p. 90). Ewald, de la même façon, attribue l'usage constant du passif dans les langues indiennes, au caractère indolent du peuple, qui a marqué le langage de son empreinte. (*Heb. Syn.* p. 129). Le Malais nous révèle une tendance analogue, ainsi que l'établit la Grammaire de l'Abbé Favre. Il dit que beaucoup d'étrangers qui apprennent le langage par l'oreille finissent

(1) Ainsi que les autres racines secondaires.

par employer le passif sans s'en douter. Le même cas se présente assurément à Madagascar. Peu de personnes, à moins d'avoir soigneusement analysé le langage, peuvent concevoir qu'en disant *hitako ny trano*, elles expriment autre chose que : je vois la maison. A moins de vouloir insister spécialement sur l'agent et l'action (§102) nul ne songerait à dire : *mahita ny trano aho*. En ce point, comme en tout autre, il faut suivre l'usage des indigènes. La question a déjà été traitée, comme je l'ai dit, dans l'*Annuaire*.

132.—Les différentes formes de la voie passive peuvent être classées de la manière suivante :

Nom	Exemple	Signification
1. Racine passive	<i>Tapaka</i>	coupé.
2. Passif avec infixé	<i>Tinapa (tâpaka)</i>	— id —
3. Racine avec tafa-	<i>Tafafindra</i>	déplacé
4. „ „ „ voa	<i>Voasasa (sâsa)</i>	lavé
5. Passif en a-	<i>Asêho (sêho)</i>	montré
6. Passif en -ina		
a. d'une racine primaire :	<i>Zaràina (zàra)</i>	divisé
b. „ „ „ secondaire :	<i>Tsinjaràina (zàra)</i>	partagé en lots
c. d'un substantif abstrait.	<i>Hatsaràina (tsàra)</i>	amélioré
d. d'un adjectif contracté :	<i>Menàrina (hênatra)</i>	rendre honteux
e. d'une préposition complexe	<i>Ampoizina (an-fo)</i>	attendu
f. d'un verbe en man-	<i>Antsakàina (tsàka)</i>	puisé
g. d'un verbe en manka-	<i>Ankahalàina (hàla)</i>	haï
h. d'un verbe causatif en mamp-	<i>Ampilazàina (lâza)</i>	avoir fait dire
i. d'un verbe causatif réciproque en mampif. }	<i>Ampifandahàrina (làhatra)</i>	{ avoir fait plaider l'un contre l'autre
7. Passif en -ana, (des racines seulement)	<i>Fotsiana (fôtsy)</i>	blanchi
8. Passif en -ena	<i>Vonjena (vônjy)</i>	sauvé, aidé.

133.—*Racines passives*.—La racine passive établit de la façon la plus générale que tel ou tel objet a été affecté de telle ou telle manière. Ex : *tâpaka*, coupé ; *resy*, vaincu.

Quand une racine passive, et un passif en -ina, en -ana, ou en -a dérivé de cette même racine, sont à la fois en usage, on trouvera généralement quelque différence dans leur signification. Ainsi *tâpaka* et *tapàhina*, coupé, s'emploient l'un et l'autre comme verbes passifs, *tâpaka* emportant l'idée d'un acte achevé, en laissant l'agent dans l'ombre ; *tapàhina* au contraire suggère immédiatement l'idée d'un agent et d'un acte en train de s'accomplir. De même pour *vaky*, *vakina*, brisé ; *lêvona*, *levônina* ; *resy*, *resêna* ; *voky*, *vokisina*.

La racine passive avec un suffixe ou un substantif indiquant un agent ne signifie pas simplement qu'un acte a été ou n'a pas été accompli ; elle implique aussi que l'acte est, ou n'est pas au pouvoir de l'agent ; ex : *tsy tâpako ity hazo ity*, arrive virtuellement à signifier : je ne puis pas couper ce morceau de bois en deux, ou bien : je n'ai pas réussi à couper, etc.

Le mode impératif d'une racine passive se forme en ajoutant *a*, comme pour l'impératif actif, (§ 130) et il a d'ordinaire un sens optatif ; ex : *rese (=resi+a)* ; comp. *harêna = hâri+ana* puisse t'il être conquis ; *sitràna*, puisse t'il être guéri ; *tôva volana*, puisse votre promesse s'accomplir. Voyez ce qui est dit de l'impératif des adjectifs.

134.—*Passifs avec un infixé*.—On les entend souvent ; mais comme ils ne sont guère usités littérairement, il est probable qu'ils deviendront de plus en plus rares. Il y en a un qui a survécu dans le nom d'une des principales voies de Tananarive, en venant de l'Ouest, *Ambatovinaky*, les Roches Brisées : il avait fallu en effet, faire sauter à la mine une masse de rochers pour ouvrir la route. On peut encore citer d'autres exemples : *rimifatra (rifatra)* échappé ; *hinàry (hàry)* acquis ; *binàby (bàby)*, porté sur le dos ; *ginàdra (gàdra)*, enchaîné ;

sinòtro (*sòtro*), bu ; *hinitsakitsaka* (*hitsaka*), foulé aux pieds ; *tonorotoro* (*tòro*), écrasé ; *tsinénitsina* (*tséntsina*), bouché ; *tinàfy* (*tafy*), usé, en parlant d'un lamba.

135. — *Racines avec tafa-*. *Tafa-* employé comme préfixe avec une racine, (1) implique l'idée de quelque chose de complet, et répond souvent au parfait d'un verbe français neutre ou réflexe. (2)

Ex : *tafapétraka aho*, je suis assis, ou je me suis assis ; *tsy mbòlu tafavory ny diona*, les gens ne sont pas encore tous rassemblés. Ce préfixe diffère pourtant de notre parfait en ce qu'il peut être employé d'un acte entièrement terminé, ex : *tafavory izy omàly*, ils étaient réunis hier. Il implique fréquemment aussi l'idée d'accident : ex : *tafatélina*, avalé par hasard. Le P. Webber donne une règle utile : d'après lui, *tafa-* sert à répondre à un impératif intransitif ; ainsi *mipetràha hianao*, assieds-toi, reçoit comme réponse : *tafapétraka aho*, je suis assis. Il ajoute que *tafa-* implique aussi l'opération d'un agent interne, en opposition avec *vou-*, qui implique un agent externe. Quoique ce principe soit exact dans la plupart des cas, on trouve cependant des exemples qui ne sont pas en complète harmonie avec la règle du P. Webber, tels que : *Tafavàko ny omby*, le bétail a été conduit dehors par moi ; *Tafiditrao va ny omby*, avez-vous rentré le bétail ? *Tafitako ny rano*, j'ai traversé l'eau.

136. — *Racine avec voa-*. *Voa-* (litt. frappé) est un préfixe dont la signification est analogue à celle de *tafa-*. A part quelques rares exceptions (ex : *voampàkatra* (*àkatra*), *voampidina* (*idina*), *voampandro* (*andro*), *voampànina* (*fànina*), etc. il ne s'emploie qu'avec les racines. Il emporte l'idée d'achèvement, à peu près comme un parfait passif en français. Il sert aussi de passif aux verbes transitifs en *mi-* ou en *man-*.

Ex : *voasàsa ny lamba*, les vêtements sont ou ont été lavés. *Voa-* (v. le § précédent) répond aux impératifs passifs et aux impératifs actifs transitifs ; ex : *manangona ny vato*, ou *angòny ny vato*, rassemblez les pierres, aurait pour réponse naturelle : *efa voàngona izy*, elles sont ou elles ont été rassemblées. D'autre part, les assistants, dans une église, seraient dits *tafàngona*, c. à. d. s'étant réunis volontairement.

137. — *Passifs en -ina*. Le plus grand nombre des verbes passifs est en *-ina*, De là les diverses subdivisions correspondantes qui figurent dans la table des verbes passifs (§ 132) ; aucune d'entre elles, cependant, ne présente de difficultés particulières. L'affixe caractéristique de l'impératif passif est *o*, et quelquefois *y*, si le mot se termine déjà par un *o*. Les changements qu'entraîne l'addition des affixes seront précisés dans la table ci-dessous.

Les catégories 6(a) et 6(b), comprennent les passifs de tous les verbes en *mi-* ou en *man-* qui sont usités transitivement ; ex : *milàza*, il dit, *lazàina* dit ; *manàpaka*, il coupe, *tapàhina*, coupé ; *maninjàra*, il partage ; *tsinjaraïna*, partagé.

La catégorie 6(c) est semblable comme forme aux noms abstraits en *ha-ana* ; la seule distinction est que le nom abstrait se termine en *-ana* tandis que le verbe passif se termine en *-ina*. La ressemblance des deux formes peut s'expliquer aisément, si nous admettons que le passif ait une influence causative ; ainsi *hatsaràna*, bonté, correspond à *hatsarainy*, rendu bon. Les passifs de cette catégorie servent ordinairement de corrélatifs aux verbes actifs en *mana-*, ex : *nanatsara azy aho*, *efa nohatsaroiko izy* (cf. § 103, note).

La catégorie 6(d) est relativement rare. Les exemples suivants en expliquent la formation :

Alohàina	(a-lòha)	envoyé devant
----------	----------	---------------

(1) Dans *tafandriana* (*dndry*), étant allé se coucher, *tafa*, contrairement à l'usage ordinaire, sert de préfixe à un dérivé.

(2) Le Dr. Codrington a montré que le *tafa* des Malgaches correspond au préfixe de spontanéité dans les langages mélanésien (Ann. III. 351.)

Alalanina	(a-làlana)	convoqué
Antenàina	(an-tèna)	espéré
Ambohôina	(an-vôho)	ayant le dos tourné
Antsordhina	(an-tsôroka)	porté sur l'épaule
Ampofôina	(an-fôfo)	tenu dans le giron

Les catégories 6(f) et 6(g) sont simplement les passifs respectifs des verbes actifs en *man* et en *manka* ; ils ne sont pas nombreux. En voici quelques exemples : *angulàrina* (*hàlatra*) volé ; *angitahina* (*hàtaka*) demandé ; *anku-tàvina* (*to*) obéi ; *ankufizina* (*fy*) très apprécié.

Les catégories 6(h) et 6(i) sont les passifs causatifs réguliers. Les verbes causatifs actifs et les verbes causatifs réciproques (v. la table § 129) deviennent passifs par la suppression de l'*m* du préfixe, et l'addition de la terminaison passive *-ina*, en tenant compte, bien entendu, des changements qu'exige la nature de la racine, comme pour les passifs simples. Le passif de tous les verbes causatifs se termine en *-ina*, (en dans quelques cas rares). Cette règle est toujours applicable, même dans les cas où le passif simple se termine en *-ana*. Ainsi ; *soratina* devient *ampanorat-ina*, être écrit, ou fait écrire ; *rav-ana* devient *ampandrava-ina* ; *ovara* devient *ampanova-ina*.

L'i de l'affixe est la seule distinction entre les deux voix passive et relative, dans les verbes causatifs.

Ex : ampanold-*ina* (*sôlo*) Relatifs ampanold-*ana*
 ampananarina (*ànatra*) „ ampananàr-*ana*

138. — Les passifs en *-ana* ont souvent la même signification que ceux en *-ina*, et s'emploient simplement comme passifs des verbes transitifs actifs en *mi*- ou en *man*-. Il ne semble pas possible d'indiquer une raison de préférence pour l'une ou l'autre forme.

Souvent, d'autre part, les passifs en *-ina* et *-ana* sont sortis de la même racine, et s'emploient dans des sens différents. Ainsi de *àtitra* nous avons *aterina*, qui s'emploie en parlant de la chose portée, et *aterana*, en parlant de la personne à qui elle est portée ; ainsi encore de *velutra* sont formés *velàrina* qui s'emploie en parlant de la natte étendue, et *velàrana*, en parlant de la place couverte par cette même natte.

139. — Dans quelques cas une racine identique revêt deux formes apparemment distinctes ; ex : *tàkonu* a un double sens et produit les passifs *takônina*, porté en palanquin, (*fitakônana*) et *takônana*, caché. De même encore *ranitana* et *ranilina*, *tampôhina* et *tampôhanu* semblent impliquer l'existence de deux racines *rànitra* et *tàmpoka*.

L'emploi le plus important des passifs en *-ana*, est celui qu'ils ont comme corrélatifs des passifs en *a*- (cf. § 142).

140. — *Passifs en -ena*. — L'affixe *-ena* n'est qu'une simple contraction. Ex : *vonjèna* (*vônjy*) = *vonjiana* ; quand cette contraction s'opère dans le passif simple, toutes les formes relatives et les formes passives causatives et causatives réciproques conservent la terminaison *-ena* ; ex : *vonjèna*, *ampamonjèna*, *ampifamonjèna* (*vônjy*) ; *ekèna*, *ampanekèna*, *ampifanekèna*, (*àiky*), *tendrèna* (*tëndry*), *ampanendrena*.

141. — Passifs en *a*-. Cette catégorie de passifs est très fréquente.

142. — D'accord avec la règle fondamentale déjà indiquée, le préfixe *a*- n'entraîne aucun changement dans l'accentuation. L'impératif se forme comme dans les autres passifs, en ajoutant *o* ou *y* en affixe, avec les modifications ordinaires. Ainsi,

Racine	Indicatif	Impératif
Hàro	Ahàro	Aharôy
Kàpa	Akàpa	Akapào
Fôno	Afôno	Afonôy

Les passifs, *anàmpy*, *amèly*, *ami-ly* sont irréguliers, mais ils appartiennent à cette catégorie ; *anàmpy* remplace *a-ampy* ; l'*n* n'est inséré que pour préserver

le double *a* ; *améty*=*avéty*, et *amidy*=*avidy*.

a.—Le sens primordial du passif en *a* semble être de désigner un objet comme placé dans telle ou telle situation ; ex : *apétraka*, placé ; *afindra*, changé de place ; *asândratra*, soulevé ; *aétry* ou *aédina*, abaissé ; *apàka rapproché* à toucher ; *arôsa*, avancé ; *ahémotra*, reculé ; *ahilana*, mis sur le côté ; *atsivàlan*, placé en travers ; *asàkana*, placé en travers du chemin de quelqu'un ; *atrilany*, placé sur le dos ; *ahotrana*, tourné sur le côté ; *atsotra*, étendu (comme le bras) ; *avakina*, replié.

b.—Mais l'emploi le plus difficile du passif en *a* est celui qu'il occupe comme corrélatif du passif en *-ana*, (parfois *-ina*). Beaucoup de verbes qui gouvernent deux accusatifs, dont l'un est l'objet d'une action, et le moyen ou l'instrument de cette action, font du premier le nominatif d'un passif en *-an*, et le second, d'un passif en *a*.

Ainsi, dans la phrase *manôso-tsàlaka azy aho*, je l'oins avec de l'huile, le corps oint deviendrait le nominatif du passif *hosorana* (*hosorako solika azy*) et l'huile deviendrait le nominatif du passif *ahôsotra*, (*ahôsotro azy ny solika*). De même encore *vilina* s'emploie de la personne à laquelle on répond ; et *aval* de la réponse donnée ; *ampiana* de ce qui reçoit une augmentation, *anampy* de l'augmentation elle-même. On dit en parlant d'un pot, qu'il est *rukôfina* ; le couvercle est *arakotra azy*. Une personne est *torôhana* lapidée ; les pierres qu'on lui jette sont *atôruka*. Une distinction de ce genre existe entre de nombreuses paires de passifs. V. le Dictionnaire sous les racines *didy*, *fuditra*, *fufy*, *fufy*, *fuhany*, *haro*, *iditra*, *jery*, (*njériko azy ny m'isoko*), *kapa*, *kapoka*, *kodaa*, *ova*, *petika*, *petraka*, *rifitra*, *raraka*, *rohy*, *setry*, *sisa*, *solo*, *tafy*, *taingina*, *tukalo*, *tonty*, *tentina*, *tohy*, *tolotra*, *tolika*, *tondrika*, *topy*, *toro*, *tsindry*, *tsindrona*.

143.—Il y a quelques passifs anormaux qui semblent se combiner en formes différentes ; ex : *afanaina* (*fany*) chauffé ; *ahandroina* (*handro*), cuit.

144.— Il n'est pas nécessaire que la racine qui donne naissance à un passif soit elle-même un verbe. Les passifs sont fréquemment formés par des substantifs ou des adjectifs ; ex : *sitrôhana*, couronné, de *sâtroka*, un chapeau ; *siânina*, tamisé, de *siân*, un tamis ; *lakanina*, traversé en pirogue, de *laka*, pirogue ; *tohàrina*, disposé en échelons, de *tshatra*, une échelle ; *tsôfany*, scié, de *tsôfa*, une scie ; *vinôana*, raboté, de *vankona*, un rabot ; *ampaléina*, poli, de *ampaly*, un arbuste à feuilles rugueuses ; *marôina*, méprisé, de *maro*, brun ; *fotsiana*, blanchi, de *fotsy*, blanc, *menaina*, rougi, de *mena*, rouge.

VOIX RELATIVE.

145.—La voix relative est une source de grand embarras pour les Européens, à cause de l'absence de toute forme analogue dans les langues qu'ils peuvent connaître.

146.—Le verbe relatif a des affinités de forme et de construction tantôt avec les verbes actifs, tantôt avec les verbes passifs.

a.—La terminaison (*-ana*), les changements de consonnes, etc. sont identiques avec ce qu'on rencontre dans les passifs en *-ana*. En même temps, toutefois, le verbe relatif conserve une partie du préfixe actif. Ainsi la racine *sasa* forme trois voix :

Voix	—	Mode indicatif	Mode impératif
Passive	—	sasà -na	sasà -o
Active	—	man -asà	man -asà
Relative	—	an -asà -na	an -asà -o

b.—Ce mélange des principaux traits de l'actif et du passif dans les verbes relatifs se retrouve dans leur construction. Le pronom suffixe s'y ajoute pour exprimer l'agent, comme dans la voix passive (§ 92) ; d'autre part ils gouver-

nent leur régime comme des verbes actifs. Ainsi : *nilāza* (actif) *ny téninao taminy aho omāly*; *omāly no nilazāko* (relatif) *ny téninao taminy*, c'est hier que je lui ai rapporté vos paroles; De même encore : *Nanāsa ny lamba hianao omāly*, et *omāly no nanasānao ny lamba*.

Les seules règles spéciales qu'il y ait à retenir pour la formation des verbes relatifs sont :

1°. Pour le temps présent, rejeter l'*m* du préfixe actif.

2°.—Ajouter la terminaison caractéristique *-ana*, (parfois *-ena*, cf. § 140) pour le mode indicatif, et *o* ou *y* pour l'impératif, en suivant les autres modifications indiquées pour le passif en *-ana*.

147.—La signification et l'emploi du verbe relatif ne ressemblent à rien de ce que nous connaissons. C'est ce qui embarrasse les Européens; mais une fois qu'on s'en est rendu maître, on en sent l'utilité, et l'orateur ou l'écrivain y gagnent une très grande concision. Son emploi ne va pas toutefois sans une incertitude des plus pénibles, qui engendre souvent de fâcheuses ambiguïtés.

148.—Comme exemple de l'emploi du verbe relatif, prenons tout d'abord la racine *sāsa*, déjà mentionnée ci-dessus, avec ses trois voix, active, *manāsa*, passive, *sasāna*, relative, *anasāna*. *Manasa* est un verbe actif qui se traduit par laver; son sujet serait un agent, le laveur ou la laveuse (*manasa lamba Raketaka*). *Sasāna* est un verbe passif, signifiant être lavé. Son sujet serait l'objet lavé (*sāsāna ny lamba*). *Anasāna* est un verbe relatif, et son sujet serait le savon, l'eau, le jour du blanchissage, la raison pour laquelle on lave, en réalité toute circonstance quelconque de temps, de lieu, de cause, ou de modalité. (*Omāly no nanasāko ny lamba*; *Nanao ahōana no nanasāna ny lamba*? etc.)

149.—Il y a lieu d'ajouter, à cet aperçu général, deux autres emplois courants du verbe relatif.

(a).—La forme relative prend la place du passif, quand l'objet n'est que partiellement affecté par l'action exprimée dans le verbe; ex : *sāsāna ny lamba*, signifie que tous les vêtements dont il est parlé sont lavés; mais *anasāna ny lamba*, veut dire qu'une partie seulement des vêtements est soumise au lavage.

(b).—L'objet direct d'un verbe actif devient ordinairement le nominatif d'un verbe passif; ex : *manāsa ny lamba aho*, devient *sasāko ny lamba*. Mais si l'on trouve dans la phrase un objet indirect ou plus éloigné, c. à d. un objet précédé de la préposition *amy* (*nilaza izany teny izany taminy aho*), le simple pronom représentant cet objet indirect ou éloigné devient le sujet du verbe relatif; ex : *nilazāko izany teny izany izy*.

150.—En Français, nous admettons que le nominatif adjoint à un verbe actif est son agent, ou sujet; et que le nominatif adjoint à un verbe passif est son objet direct. En Malgache, le nominatif adjoint à un verbe relatif peut être :

a.—Un objet direct considéré par fractions ;

b.—Un objet indirect ;

c.—Un mot ou une partie de phrase indiquant le lieu, le temps, la manière, etc.

Ces différents usages du verbe relatif seront développés avec plus de détails dans la Syntaxe.

151.—Le nom donné ci-dessus à la forme relative est l'une des nombreuses désignations qui ont été proposées par différents écrivains. David Johns appelait les verbes relatifs "noms-participes" ou "participes." On les a également qualifiés de verbes *instrumentaux*, *circonstanciels*, *conjonctifs*, *secondaires*, etc. On pourrait également les appeler "prépositionnels" puisqu'ils semblent avoir la valeur d'une préposition. Ex : *niānkina taminy ny sakaizany*, les amis comptaient sur lui, aurait pour relatif *niankinan' ny sakaizany izy*, c. à d. littéralement, il était "compté dessus" par ses amis; il était l'objet de leur confiance.

152.—Le terme "verbe relatif" a été proposé pour la première fois, ains

que quelques autres, par le P. Webber. Et quoiqu'il ait besoin d'explication et d'exemples à l'appui pour qu'on puisse en saisir le sens et l'emploi, il a l'avantage d'embrasser l'ensemble de la définition, c. à. d. les relations de temps, de lieu, de cause, de modalité, etc. en rapport avec lesquelles on peut envisager une action.

153.—La distinction qui existe entre le sens des verbes relatifs dérivés des diverses formes énumérées au § 103, ne constitue généralement pas une grosse difficulté pour l'élève, car le sens spécifique (causatif, réciproque, etc.) est le même dans les deux voix. Les seules formes pouvant offrir quelques difficultés étant celles dérivées des verbes en *maha*, il serait bon de noter que dans la voix active comme dans la voix relative, ces verbes ont une double signification.

(1) Ils ont un sens strictement potentiel et gouvernent un accusatif. Cet emploi est analogue à celui déjà traité (§ 114, 1). Ainsi : *Izany no tsy ahazakako azy*, c'est pourquoi je n'ai pas été capable de le porter. Ici, le pronom suffixe *ko* indique l'agent qui n'est pas capable de porter, et *azy*, l'objet qui ne peut être porté.

(2) Ils ont aussi un emploi analogue au second attribué aux verbes en *maha* lequel peut être appelé l'intransitif de la forme relative des verbes en *maha*, et c'est ainsi que lorsqu'il est employé de cette façon, il ne peut admettre un accusatif. Ainsi : *Hatr' izay nahafatesany*, depuis l'époque où il est (entré dans l'état indiqué par la racine *faty*) mort. Ici, le pronom suffixe n'indique pas un agent qui accomplit une action affectant quelque chose d'extérieur à lui-même, mais le sujet de tout état indiqué par la racine de laquelle le verbe est dérivé.

A propos de cet emploi, une importante distinction est souvent à faire entre le sens des verbes relatifs dérivés des verbes actifs en *mi*, *man*, *mana* et ceux dérivés des verbes en *maha*.—Ainsi : *andro nanivàhako*, signifie le jour où je délivrai quelqu'un ou quelque chose. *Andro nahafàhako*, le jour où je fus ou suis devenu libre. Notez l'emploi des verbes comme : *nahatèrahina*, *nahazàana*, *nahabòdana*, *nahapotràhana*, *nahabatsàhina*, *nahararàna* ; qui ne répondent pas aux verbes *mahatèraka*, *mahalàvo*, etc. mais bien à *tèraka*, *làvo*, etc. le suffixe représente le pronom qui serait employé comme sujet avec ces verbes ; ainsi, *maty izy*, *ny nahafatesany*, il est mort, le temps de sa mort ; *potraka hianao*, *ny nahapotràhanao*, tu es tombé, ta chute (au passé).

154.—Quelques verbes relatifs s'emploient indifféremment pour le passif aussi bien que pour le relatif ; ex : *anànana*, peut s'employer comme passif dans la phrase : *ny vola ananany*, l'argent possédé par lui ; ou bien comme relatif dans celle-ci : *Izany no tsy ananany vola intsony*, c'est pourquoi il ne possède plus d'argent. Dans chaque cas, le moyen de s'assurer du sens exact est de chercher si l'objet de la forme active pourrait être employé comme nominatif ; ex : *mambòly azy aho*, *ambolèko izy* ; *mino ny teninao aho*, *indako ny teninao* ; *mitskan-trano*, *itokànana ny trano*.

Les principaux exemples de verbes de ce genre sont :

<i>Anànana</i>	(<i>anana</i>),	possédé
<i>Anontaniana</i>	(<i>ontany</i>),	questionné
<i>Ambolèna</i>	(<i>voly</i>),	planté
<i>Ankasitràhana</i>	(<i>sitraka</i>),	remercié
<i>Atahòrana</i>	(<i>tahotra</i>),	craint
<i>Ialohàna</i>	(<i>aloha</i>),	précédé
<i>Ianàrana</i>	(<i>anatra</i>),	instruit
<i>Iarètana</i>	(<i>aritra</i>),	souffert
<i>Ilàzàna</i>	(<i>lao</i>),	laissé
<i>Inondàna</i>	(<i>nono</i>),	tété
<i>Inòana</i>	(<i>ino</i>),	cru

Isaónana
Isaónana
Itokànana
Izahàna

(*saona*),
 (*saotra*),
 (*tokana*),
 (*zaha*),

pleuré
 remercié
 mis à part
 cherché (1)

EXAMEN GÉNÉRAL DES CHANGEMENTS CAUSÉS PAR
 L'ADDITION D'AFFIXES VERBAUX.

155. — Les changements internes qui se produisent au cours de la formation des dérivés qui prennent un affixe, se comprennent et se retiennent plus aisément en ayant recours à la classification des racines. Les trois principales classes sont les suivantes :

1^{re} CLASSE.

Racines de plus d'une syllabe finissant par un *a* ferme⁽²⁾ un *o*, ou un *y*.

Les racines de cette classe sont toutes accentuées sur la pénultième, et en s'adjoignant l'affixe, leur accent avance simplement d'une syllabe. L'*a* final de la racine et l'*i* de l'affixe *-ina* se combinent et forment une diphtongne *ai* (*laza* + *ina* = *lazaina*) ; devant l'affixe *-ana*, l'*a* final de la racine disparaît, (*vaha* + *ana* = *vahàna*) ; de la même manière, un *y* final se résorbre, (*vidy* + *inu* = *vidina*) ; mais devant *-ana* il se maintient comme un simple *i* (*didy* + *ana* = *didiana*) ; il peut aussi parfois se confondre avec un *a* et devenir *e* (ex : *voli* + *ana*, devient *volenu*).

Racine	Voix passive	Voix active	Voix relative
Làza	lazà- <i>ina</i> lazà- <i>o</i>	mi-làza mi-lazà	i-lazà- <i>na</i> i-lazà- <i>o</i>
Ova	ovà- <i>na</i> ovà- <i>y</i>	man-òva man-ovà	an-ovàna an-ovà- <i>y</i>
Vàha	vahà- <i>na</i> vahà- <i>o</i>	mam-àha mam-ahà	am-ahà- <i>na</i> am-ahà- <i>o</i>
Vóha	vohà- <i>na</i> vohà- <i>y</i>	mam-óha mam-ohá	am-ohà- <i>na</i> am-ohà- <i>y</i>
Vóno	vonò- <i>ina</i> vonò- <i>y</i>	mam-óno mam-onóa	am-onò- <i>ana</i> am-onò- <i>y</i>
Sòlo	Solò- <i>ana</i> Solò- <i>y</i>	man-ólo man-olò- <i>a</i>	an-olò- <i>ana</i> an-olò- <i>y</i>
Sàzy	Sazì- <i>na</i> Sazì- <i>o</i>	man-azy man-azi- <i>a</i>	an-azi- <i>ana</i> an-azi- <i>o</i>
Fòtsy	fotsì- <i>ana</i> fotsì- <i>o</i>	mam-òtsy mam-otsì- <i>a</i>	am-otsì- <i>ana</i> am-otsì- <i>o</i>
Eky	ekè- <i>na</i> Ou àiky eke- <i>o</i>	man-éky man-ekè	an-eké- <i>na</i> an-eké- <i>o</i>

Quelques rares racines de cette classe, par analogie avec la classe suivante, insèrent une consonne, (*v*, *s*, ou *z*), devant l'affixe caractéristique ; ex : *fôha*, *fohàzina* ; *fôno*, *fonòsina* ; *àro*, *aròvana* ; *kiky*, *kikisana* ; voyez aussi *alahélo*,

(1) *Zahàna* est le passif régulier de *zoha* ; mais *izahàna* s'emploie aussi comme passif ; ex : *ny torèhiko ratsy angàha no izahànao*, *fa tsy ny havana avy any Dilambàto*, vous ne regardez probablement que ma vilaine figure ; mais vous ne voyez pas le parent qui vient de Dilambato.

(2). — Par *a* ferme on entend un *a* n'appartenant pas à l'une des terminaisons faibles (*ka*, *tra*, *na*.) Il faut toutefois noter que si, en règle générale, ces terminaisons faibles ne peuvent se maintenir telles quelles devant les affixes, il y a pourtant des cas où elles le font ; ex : *ràtra*, *ràtraina* ; *tanatàna*, *atànatanao* ; *fàka*, *fakafakaina* ; *nananàna*, *nananandàna*.

takalo, vónto, tóhy, tsipy. Certaines racines en *y* changent cette lettre en *a* ou en *e* devant la consonne ; ex : *ándry, andrásana ; fáfy, fajázana ; vély, velé-zina.*

Pour un commençant, les mots *laza, vono, et sazy* présentent les exemples les plus simples des changements qui s'effectuent dans la formation des dérivés.

2^{me} CLASSE.

Racines monosyllabiques et leurs formes redoublées, racines finissant par deux voyelles (diphtongues ou non) et racines finissant en *e*.

La principale particularité des racines de cette classe est l'insertion d'une consonne (*v* ou *z*) devant l'affixe caractéristique. L'accent ne quitte pas la racine ; mais quand les deux voyelles ne forment pas une véritable diphtongue, il avance sur la seconde ; ex : *dío, diòvina ; mahaléo, mahaleòva.*

Racine	Voix Passive	Voix active	Voix relative
Là	là- v -ina là- v -o	man-dà man-dà- v -a	an-dà- v -ana an-dà- v -o
Bè (cf § 52)	ha-bià- z -ina ha-bià- z -o	mana-bè mana-bià- z -a	ana-bià- z -ana an-bià- z -o
Tò(id)	toà- v -ina toà- v -y	manka-tò manka-toà- v -a	anka-toà- v -ana anka-toà- v -y
Fy	anka-fi- z -ina anka-fi- z -o	manka-fy manka-fi- z -a	amka-fi- z -ana anka-fi- z -o
Laòlaò	laolaò- v -ina laolaò- v -y	mi-laólaó mi-laòlaò- v -a	i-laolaò- v -ana i-laolaò- v -y
Tào	a-tào a-tao- v -y	man-ào man-ào- v -a	an-ào- v -ana an-ào- v -y
Hày		ma-hày ma-hài- z -a	a-hai- z -ana a-hài- z -o
Soa	soà- v -ina soà- v -y	man-sòa mana-soà- v -a	ana-soà- v -ana ana-soà- v -ana
Fòy	a-fòy a-foi- z -o	mam-òy mam-oi- z -a	am-oi- z -ana am-oi- z -o
Dia	dià- v -ina dià- v -o	man-dia man-dia- v -a	an-dia- v -ana an-dia- v -o
Dío	diò- v -ina diò- v -y	mana-dío mana-diò- v -a	ana-diò- v -ana ana-diò- v -y
Léo	a-léo a-leò- v -y	maha-léo maha-leò- v -a	aha-leò- v -ana aha-leò- v -y
Tètè	tètè- v -ana tètè- v -o	mi-tètè mi-tètè- v -a	i-tètè- v -ana i-tètè- v -o
Omé	omé-na omè-o	man-omé man-omè- z -a	an-omé- z -ana* an-omè- z -o

3^{me} CLASSE

Racines se terminant par les finales légères *ka, tra, et na* (cf. § 40, 41).

Si l'accent est sur l'antépénultième, il avance d'une syllabe ; mais la particularité qui distingue cette classe est que la racine elle-même se trouve modifiée par l'adjonction de l'affixe caractéristique ; *ku* devient *h ouf* (*tupaka, tupahina ; hohoka, hohófy*) ; *tra* devient *r, t* ou *f*, le *t* s'employant surtout après un *r* ou un *v* (*anatra, anar-ana ; soratra, sorat-ana ; avotra, avot-ana*) ; *na* devient parfois *m* (*velona, velon-im*) ; l'*i* de la terminaison *ina* se change parfois en *e* (*fantina, fantén-ana, choisi*).

Racine	Voix passive	Voix active	Voix relative
Tapàka	tapàh-ina	man-àpaka	an apàh-ana
Tapah-a	tapàh-o	man-apàh-a	an-apàh-o

* Quelquefois *anomiazana* ; comp. be.

Hòhoka	hohòf-ana hohòf-y	mar-òhoka man-ohòf a	an-ohòf-ana an-ohòf-y
Faòka	faoh-ana faoh-y	mam-aoka mam-aoh-a	am-aoh-ana om-aoh-y
Pàika	péh-ina péh-o	mi-pàika mi-péh-a	i-péh-ana i-péh-o
Anatra	anàr-ina anàr-o	man-ànatra man-anàr-a	an-anàr-ana an-anàr-o
Sòratra	soràt-ana soràt-y	man-òratra man-oràt-a	an-oràt-ana an-oràt-y
Avòtra	avòt-ana avòt-y	man-àvotra man-avòt-a	an-avòt-ana an-avòt-y
Fètra	fér-ana fér-o	mam-ètra mam-ér-a	am-ér-ana am-ér-o
Sòkatra	sokàf-ana sokàf-y	man-òkatra man-okàf-a	an-okàf-ana an-okàf-y
Tsingina	tsingin-ana tsingin-o	man-ingina man-ingin-a	an-ingin-ana an-ingin-o
Vélona	velòm-ina velòm-y	mam-èlona mam-elòm-a	am-elòm-ana am-elòm-y
Fàntina	fantén-ana fantén-o	mi-fàntina mi-fantén-a	i-fantén-ana i-fantén-o
Tàna*	tàn-ana tàn-o	mi-tàna mi-tàn-a	i-tàn-ana i-tàn-o
Saina*	Ssin-ina sàin-o	mi-sàina mi-sàin-a	i-sàin-ana i-sàin-o

Il a été remarqué par M.H.F. Standing, qu'en règle générale les consonnes ainsi introduites dans le mot doivent être d'une catégorie qui ne s'y trouve pas déjà représentée. Ex : *v* dans *diòvina*, aucune labiale ne le précédant ; de même *z* dans *hubiàzina*, parce qu'il y a déjà un *b* dans la racine, et que *hubiàvina* ne serait point euphonique. Toutefois, si Van der Tunk est dans la vrai, ces consonnes ne sont point à proprement parler des additions, mais des éléments existant déjà dans la racine originelle, et la règle euphonique admise par M. Standing s'appliquerait à la formation des racines, et non des dérivés.

TEMPS DES VERBES.

156.-- Le mode indicatif de tous les verbes possède les trois temps simples, passé, présent, et futur. Aucune forme particulière n'existe pour le parfait et le plus-que-parfait. Le parfait actif se rend quelquefois par un présent accompagné de *efa* ; mais *efa* a un sens spécial qui lui appartient en propre, qui sera expliqué plus loin (§157) et qui ne correspond pas à un véritable parfait. On peut employer pour rendre le parfait actif intransitif, la racine accompagnée de *tafu*, et pour le parfait passif, la racine précédée de *rou*. Tous les temps passés s'emploient en guise de plus-que-parfait ; mais le contexte seul peut servir à en indiquer la signification.

(.)—Les racines actives (§103, 1) et passives (§132, 1), ainsi que tous les verbes accompagnés de *tafu* (§132, 2) ou précédés de *rou* (§132, 3§) n'indiquent leur temps passé par aucun changement. Leur futur est indiqué par le monosyllabe *ho*.

Forme	Présent	Passé	Futur
RACINE ACTIVE	Tia	tia	ho tia
RACINE PASSIVE	Résy	résy	ho résy
RACINE avec <i>tafu</i>	Tafavóry	tafavóry	ho tafavóry
RACINE avec <i>rou</i>	Voavóry	voavóry	ho voavóry

* Voyez aussi *dona*, *laïna*, *fona*.

(b).—Les verbes précédés de l'un quelconque des préfixes actifs (§ 103) changent l'*m* du préfixe en *n* pour indiquer le temps passé, et en *h* pour indiquer le futur :

Forme	Présent	Passé	Futur
VERBE EN <i>mi</i> -	Misòlo	nisòlo	hisòlo
VERBE EN <i>man</i> -	Manòlo	nanòlo	hanòlo
VERBE EN <i>mih</i> a-	Mahasòlo	nahasòlo	hahasòlo
VERBE EN <i>mih</i> i	Mihafòtsy	nihafòtsy	hiahafòtsy
VERBE CAUSATIF	Mampanòlo	nampanòlo	hampanòlo
VERBE RÉCIPROQUE	Mifanòlo	nifanòlo	hifanòlo
VERBE CAUS.-RÉCIP.	Mampifanòlo	nampifanòlo	hampifanòlo
VERBE RÉCIP.-CAUS.	Mifampanòlo	hifampanòlo	hifampanòlo

- Les verbes en *mih*a- venant d'adjectifs en *ma*- et de verbes en *man*- peuvent changer leurs deux préfixes au passé ; ex : *nihmadio*, *nihmanaritr*.

(c).—Tous les verbes passifs précédés de *a*- (§ 132, 5) et tous les verbes relatifs ajoutent un *n* au temps présent pour marquer le passé, et un *h* pour marquer le futur :

Forme	Présent	Passé	Futur
PASSIF EN <i>in</i> i	Alàina	nalàina	halàina
„	Omànina	nomànina	homànina
„	Anatsinòmina	nanatsinòmina	hanatsinòmina
PASSIF EN <i>-an</i> i	Ovàna	novàna	hovàna
PASSIF EN <i>-en</i> a	Oména	noména	hoména
PASSIF EN <i>a</i> -	Aôva	naôva	haôva
	Asòlo	nasòlo	hasòlo
RELATIF D'UN			
VERBE EN <i>mi</i>	Ilazàna	nilazàna	hilazàna
RELATIF D'UN			
VERBE EN <i>man</i> -	Analàna	nanalàna	hanalàna
RELATIF D'UN			
VERBE EN <i>moha</i> -	Ahafatésana	nahafatésana	hahafatésana

Tiàna et *tsaràna* n'ont aucun signe pour indiquer le passé, mais sont traités comme des racines. Certains passifs, issus de racines commençant par une voyelle prennent souvent le monosyllabe distinct *ho* pour indiquer le futur : ex : *ho irina* (*iry*) ; *ho enjèhîn*, (*énjika*) ; *ho ekénu* (*eky*) ; *ho ambinina* (*àmbina*) ; *ho esàina* (*éso*) ; *ho éritrerétina* (*éritra*), etc.

d.—Les passifs en *-ina*, *-ana*, ou *-ena*, (§ 132) commençant par une consonne, la font précéder de *no* pour indiquer le passé, et de *ho*, pour indiquer le futur :

Forme.	Présent.	Passé.	Futur.
PASSIF EN <i>-ina</i>	Lazàina	nolazàina	holazàina,
„	Hatsaràina	nohatsaràina	hohatsaràina.
PASSIF EN <i>-ana</i>	Vahàna	novahàna	hovahàna.
„	Ravàna	noravàna	horavàna.
PASSIF EN <i>-ena</i>	Vonjéna	novonjéna	hovonjéna.
„	Tonéna	notonéna	hotonéna.

157.—L'auxiliaire *efa*, fini, peut être ajouté à chacun des temps. Parfois *efa* implique l'idée d'achèvement. Le plus souvent, il doit être traduit par vraiment, positivement, avec un temps indéfini.

Ainsi : *efa mando* veut dire : en train de faire, faisant, ayant commencé de faire, et occupé à faire. Il s'emploie souvent de quelque acte attendu ou prévu. Avec un adjectif, il peut se traduire par : est devenu ; ex : *efa madio izy*, il est devenu, il est maintenant propre. *Efa* avec un passé rend quelquefois un plus-que-parfait ; ex : *efa nandositra izy vao tónga tao ah*, il s'était échappé avant que je suis arrivé. Ceci pourtant ne tient pas exclusivement à l'emploi de *efa*, car nous pouvons dire tout aussi correctement : *efa*

nanàò azy izy tamin' izaho tonga teo, il était en train de (le) faire quand je suis arrivé.

Efa avec un futur signifie : sur le point de, tout prêt à : *Efa ho futy izy*, il est sur le point de mourir ; *efa handeha aho*, je suis tout prêt à partir.

Efa madiava, suivi de *ho* ou d'un futur s'emploie aussi communément pour exprimer le futur immédiat.

158. — Un futur composé se forme en ajoutant *ho* devant un passé. Ex : *Nanàò ho nankaty izy*, il avait l'intention de venir ici ; *tìkonny ho nanàò ha hianàò*, vous auriez dû partir.

Efa nony izy no hifidy, dia tsy ho nanàò izany izy—(Pil. Pro.) S'il avait eu le choix, il n'aurait pas fait cela ; *Tokonary ho namelàn' Andriana itra ahy hianao* ; il était convenable que je sois laissé à votre charge par le Seigneur—Ces différentes phrases indiquent l'utilité de cet idiotisme pour traduire le conditionnel présent ou passé. Il y a toutefois beaucoup de phrases qui ne peuvent pas se rendre de cette manière ; ex : *Tsy nisy ho nampianina azy akory*, il n'y avait rien qui pût lui causer du regret ; *Efa tsy nahazo sainy ho nanampiny ny sofiny izy*, car il ne lui vint pas à l'idée de se boucher les oreilles.

CHAPITRE VI.—LE SUBSTANTIF.

159. — Les principales formes de substantifs sont indiquées dans le tableau suivant :

TABLE DES FORMES DE SUBSTANTIFS.

	Nom.	Exemple.	Traduction.
Racines	Racine simple	Máso	œil
	Racine simple avec un préfixe <i>an-za</i> (§ 48)	Koféhy (féhy)	corde
	Racine redoublée	Réharéha	conduite tyrannique
	Racine redoublée avec un préfixe <i>an-za</i>	Kivàzivàzy (vazivàzy)	plaisanterie
	Nom verbal en <i>-ana</i>	Vondana (vòno)	meurtre
Noms verbaux	Agent habituel	Mpamòno (vòno)	meurtrier habituel
	Mode habituel	Famòno (vòno)	manière ordinaire de tuer
	Nom relatif habituel*	Famonóana (vòno)	lieu habituel du meurtre
Noms abstraits	Nom Abstrait en <i>h-</i>	Halàlina (lálina)	profondeur
	Nom Abstrait en <i>ha-ana</i>	Halalinana (do.)	
	Nom Abstrait en <i>faha-</i>	Fahalàlina (do.)	
	Nom Abstrait en <i>faha-ana</i>	Fahalalínana (do.)	
	Composé	Fòto-kévitra (fótotra) hévitra)	principe

REMARQUES.

160. — Le substantif verbal en *-ana* se traite d'une manière analogue aux verbes passifs en *-ana* (§ 132, 7°) ; de là vient son nom, qui se rapporte plutôt à sa forme qu'à sa signification. Les exemples suivants montreront dans quel sens il s'emploie : *futòrana* (fàtotra), liens ; *vondana* (vòno), meurtre ; *tsangàna* (tsàngana), stature ; *l'hàrana* (làhàtra), ordre, rang ; *vovònanu* (vòvona), crête

* Dans les dialectes provinciaux, les noms passifs en *f-* s'emploient ; (v. la Grammaire du P. Webber, p. 47) ex : *futào* (tao), *fokanina* (hànina) *fambàra* (ambàra). Ils sont très rares en Imerina. *Fambàra* s'emploie dans le sens de présage. *Fentina* se rencontre parfois dans le sens d'un objet emporté par quelqu'un (= *fitondra*), et *fràhina* dans le sens de *faniraka*.

d'un toit ; *levénana*, (*lévina*), un enterrement. Et encore : *éntana* (?), *fonðsana*, *horðnana*, *laférana*, *lanònana*, *lavànan*, *sampànana*, *sirònnana*, *takònana*, *tezèna*, *toérana*, *vilahana*, *vilonana*, qui figurent dans le dictionnaire.

161.—*Noms verbaux d'habitude.*—Les trois formes de substantifs verbaux exprimant l'habitude suivent par analogie les verbes dont ils sont issus, aussi bien pour le sens que pour la construction ; ex : *manòno azy*, le tuer ; *ny famono azy*, la manière de le tuer. Si l'agent d'un substantif modal ou relatif doit s'exprimer, on le fait en employant le pronom suffixe, ou en ajoutant un nom, de la même manière que pour les noms ordinaires, quand ils sont suivis par un possessif ; ex : *ny famònokoko azy*, ma manière de le tuer. L'*f* et le *mp* ajoutent à la forme verbale l'idée d'habitude.

162.—*Noms de mode.*—Le terme modal appliqué aux substantifs tels que *famòno* a été choisi parce que tous les substantifs de cette forme peuvent s'employer pour exprimer le mode d'action indiqué par le verbe en *mi-*, *man-*, *mampi-*, etc. duquel ils sont dérivés ; et c'est là leur usage ordinaire et caractéristique ; ex : *tsàra fiténny*, bon quant à sa manière de parler. Un idiotisme très répandu est le suivant : *Hoy ny fiténin' ny taratàsinny*, c'est la façon de s'exprimer de sa lettre. Un autre exemple assez étrange est celui-ci : *Hoy no fanàtany azy*, Il a présenté la chose en ces termes. Un proverbe dit : *Izay kely fihànany dia kamo fily ain* ; ceux qui mangent peu ne montrent guère de désir de vivre (litt : minces quant à leur nourriture, paresseux quant à leur désir de vivre.) Employés dans ce sens, les substantifs de ce genre sont souvent précédés par un adjectif, comme dans les exemples ci-dessus.

Les substantifs de cette catégorie s'emploient encore, mais moins souvent, dans les conditions suivantes :

a.—Comme instrument habituel ; — ex : *fanjàitra*, une aiguille, de *manjàitra* (*zàitra*) coudre ; *fiwely ampònga* une baguette de tambour ; *fikópaka*, un éventail ; *fisòtra afo*, un pique-feu ; *fangady*, une bêche ; *fanàntana* (*tàntana*) la batte qui sert à tisser.

b.—Comme agent habituel ; ex : *fundàinga*, un menteur d'habitude, de *mandàinga* (*lvinga*), mentir ; *filéony*, un ivrogne ; *farary*, un invalide.

c.—Comme objet habituel, quel que soit l'objet ordinaire de l'action indiquée par le verbe. On pourrait, par suite, considérer cet usage comme représentant l'emploi, au passif, du nom modal. Ex : *fanàtitra*, une offrande, c. à d. une chose habituellement offerte, de *manàtitra* (*àtitra*) offrir ; *fanòmpo*, une personne habituellement servie, (*òlona tompòina*), de *manòmpo* (*tompo*), servir ; *manòhitra ny fanòhitra rehètra*, résister à ce qui doit être l'objet d'une résistance ordinaire ; *zavatra fanome alika fàana*, une chose bonne à donner aux chiens ; *ny tsiny fanàl'in' ny vava*, le blâme, une chose qui doit être réparée par la bouche, c. à d. dont on doit s'excuser ; *Hazo fanào l-tàbatra*, un bois employé à faire des tables ; *Ratsifanésio*, Monsieur l'Indomptable ; *efa famòno tsika*, *efa fundringana*, *efa fanòrotòro*, nous sommes devenus des gens exposés à être tués, détruits, brisés en morceaux ; *faniraka*, quelqu'un qu'on peut envoyer faire des commissions.

163.—Le nom relatif a un sens aussi étendu que le verbe relatif dont il est dérivé. Ainsi nous pouvons dire : *ny tany ipetràhany*, la place où il est assis, ou *ny tany fipetràhany*, la place où il s'assied d'habitude ; *ny andro anoràtiko*, le jour où j'écris ; *ny andro fanoràtiko*, le jour où j'écris d'ordinaire.

La signification d'un nom relatif devient souvent plus claire quand on place devant un autre nom pour juger s'il est employé à exprimer une relation de temps, de lieu, etc. ex : *tràno fivavàhana*, une maison de prière ; *ny andro fitsaràna*, le jour du jugement.

164.—Les substantifs relatifs d'habitude s'emploient communément comme noms abstraits représentant l'état ou l'action indiqués par le verbe dont ils sont dérivés ; ex : *fiàvana*, amour ; *fiànana*, vie ; *ny famonoana azy*, le

meurtre de celui-ci., etc. Cet usage est un des symptômes les plus évidens, de l'influence européenne sur le langage. M. Ed. Baker, écrivant en 1831t disait : "Pour les substantifs abstraits d'action, les Malgaches emploient tout autre mot ou tournure, de préférence aux noms verbaux en *f-*, qu'on introduit dans les publications des missionnaires : *raha maty ny tsari fan'ny, handao azy, ny mungetahety, ny ny noan', ny ny lamba tsy hit'fy, ny ny trano tsy ananany*, quand les bons meurent, (alors) la soif, la faim, le dénuement, la privation d'un toit leur sont enlevés. Les missionnaires emploieraient ici, au lieu de *mangetaheta* altéré, *fungetahetana* ; au lieu de *noan'*, affamé, *fuhononona*, etc." Des phrases du genre de celle qui est citée par M. Baker peuvent encore s'entendre parmi les indigènes qui n'ont guère été influencés par les Européens ; mais la plupart, en général, n'hésitent pas à se servir des termes abstraits indiqués plus haut ; et dans le travail de révision de la Bible, les auxiliaires indigènes étaient toujours prêts à en faire usage.

Il y a lieu toutefois de remarquer que ces formes ne sont pas exemptes de vague et d'incertitude, et que le plus souvent les auditeurs ont une tendance à les envisager dans le sens concret plutôt que dans le sens abstrait. J'ai entendu la phrase *mampiseho fahogagana*, employée non pas pour dire : montrer de la surprise, mais pour exprimer l'exhibition d'une lanterne magique, considérée comme particulièrement merveilleuse. Un vieux gentilhomme du Vonizongo me demandait un jour ce que les missionnaires entendaient par le mot *fiainana* qu'ils emploient si souvent. Pour lui, ce mot signifiait soit un trou dans la muraille soit un sofa où on peut s'étendre pour reprendre sa respiration quand on est essoufflé. Ces deux significations s'expliquent aisément, quand on réfléchit que la racine *aina* a le sens de respiration, et que *miaina* veut dire respirer.

165.—Le substantif désignant l'agent ne devrait pas s'employer en parlant d'une personne qui accomplit rarement, ou par hasard, l'acte indiqué par le verbe dont il est issu ; ainsi un homme qui une fois par hasard fait un mensonge ne doit pas être appelé *mpandinga*, mais *lélilaky mandinga*.

166.—La distinction entre les différents noms abstraits est donnée par le P. Webber de la façon suivante : *hatsara* signifie la bonté intrinsèque ; *hatsaràna* signifie la bonté extrinsèque, celle qui se traduit en actes ; *fahatsaràna*, la bonté comme source ou principe des bonnes actions. Il est toutefois, en pratique, assez difficile de constater cette distinction.

La forme *fihahàlina* est semblable, comme sens, à *halàlina* ; et les noms de cette forme sont généralement des noms modaux d'habitude, dérivés de verbes en *maha-*.

Il faut noter spécialement que les formes comme *hatsara* et *fahatsara* s'emploient rarement seules, et exigent presque toujours l'addition d'un pronom suffixe ou d'un nom ; ex : *ny hatsaran' ny turéhiny, ny fahatsarany*. Nous rencontrons toutefois des phrases telles que *matza fahadio*, préservant sa pureté ; *mitovy habe*, égal en dimensions. Les formes comme *hatsaràna* et *fahatsaràna*, par ailleurs, peuvent s'employer dans le sens absolu ; ex : *ny fuhantérana* la vieillesse ; *fahatsaràna*, bonté ; *hatsaràna* était jadis un vieux terme de sorcellerie.

Certains verbes en *ma-* forment de préférence leurs noms abstraits en *faha-*, ex : *fahatokiana*, confiance, et *fuhatahàrana*, crainte, de *matòky* et *matàhotra*. On entend même parfois, mais rarement, d'étranges combinaisons comme : *ny fihite-ho-derainany*, son goût pour l'éloge ; *ny fahasumihafany*, la différence de l'un et de l'autre. *Noho izato tu-hahafuntaranao*, à cause de votre désir de savoir, est une phrase qui se trouve dans le *Voyage du Pèlerin*.

N.B.—Pour faire ressortir les affinités de la langue Malgache, il est intéressant de noter que les cinq catégories de substantifs Malais définies par Maxwell ont des formes correspondantes à Madagascar. 1°.—Les noms racines ex : *orang* (—Malg. *olona*) ; 2°.—Noms formés par le préfixe *pen*, ex : *pen-chiou* (—Malg. *mpangalatra*) ; 3°.—Noms formés à l'aide de l'affixe *-an-* ; ex : *manis-*

an) = les formes malgaches telles que *vonoana*) ; 4°. Noms qui prennent à la fois *pen* -et- *an* ; ex : *pen-bunoh-an*, (=Malg. *famonoana*) ; 5°. Noms qui prennent le préfixe *ka*- et l'afixe-*an*, ex : *ka-jadi-an*. *Jadi* est représenté en Malgache par *zary*, devenant ; mais on ne trouve pas la forme *hazariana*, répondant à *ka-jadi-an*, bien qu'elle soit très commune avec d'autres racines ; v. *hatsaràna* dans le tableau ci-dessus.

CHAPITRE VII.—L'ADJECTIF.

167.—Le tableau suivant fait connaître les différentes formes d'adjectifs.

TABLEAU DES FORMES D'ADJECTIFS.

Nom	Exemple.	Traduction.
Racine simple primaire.	Tsára	bon
Racine simple avec suffixe <i>an-za</i>	Suhirana	perplexe
Racine avec infixe	Somàry (sáry)	semblable
Racine primaire redoublée	Tsáratsára	assez bon
Racine redoublée avec un préfixe <i>an-za</i> .	Sahífrankirana	un peu perplexe
Racine redoublée avec infixe	Tomamotàmo (tàmò)	couleur de safran
Racine avec affixe <i>-ina, -ana, -ena</i>	Nofòsana (nofo)	odou
Adj. en <i>ma-</i> , non contracté	Maditra (ditra)	obstiné
Adj. en <i>ma-</i> , (a formant une diph-tongue avec o ou i)	Maozatra (òzatra)	musclé
Adj. en <i>m-</i> , avant <i>a</i> ou <i>e</i>	Màrina (àrina)	vrai, loyal
Adj. en <i>m-</i> , avant <i>ha-</i> ou <i>he-</i>	Máfy (hàfy)	dur
Adj. redoublé en <i>ma</i> ou <i>m'</i>	Madlodío (dio)	assez propre
Adjectif avec un accusatif limitatif	Saro-po	cruel
Adjectif composé antithétique*	Kèli-malàza	petit mais célèbre

168. — Aucune des formes d'adjectif n'est de nature à causer beaucoup d'embarras au lecteur. La forme avec une infixe, comme *somàry* présente un grand nombre d'exemples issus de racines commençant par un ; *S* ; *somèby* et *somèbieby* (*seby*), pressé ; *somariaka* (*sariaka*), content ; *somavosavo* (*savo* ?) indistinct ; *somàzoka* (*sàzoka*), débilité ; *somòratra* (*sòratra*), tacheté ; d'autres viennent de racines en *h* et en *t* ; ex : *hímèzahezu* (*hezahezu*) ; roide ; *tomàdy* (*tady*), vigoureux. Voy. Ann. 1. 170 171.

Les adjectifs avec une affixe *-ina* ou *-ana* sont comparativement rares. Suivant toute probabilité ils avaient à l'origine un caractère nettement verbal ; ex : *bikàna*, bien fait, beau : *foizina*, entêté. Comparez aussi : *tendàna*, avide ; *sandrina* puissant ; *vavàna*, bavard. On trouvera une bonne liste d'exemples dans le *Malgache pour les commençants*, p. 58.

Ce qui fait que ces formes sont classées avec les adjectifs, et non avec les verbes, c'est que, quelle qu'ait pu être leur force au début, ils ont si complètement perdu leur caractère verbal, qu'ils ne prennent plus les signes des temps, ne forment plus d'impératifs, et ne s'adjoignent plus les pronoms suffixes.

Les adjectifs des formes *mòzatra* (*ozatra*), *màrina* (*àrina*), *máfy* (*hàfy*) seraient pris facilement pour des racines commençant par un *m*, et c'est une

* Ces deux derniers ne sont pas, à strictement parler, des formes, mais des emplois de l'adjectif.

des raisons qui montrent l'importance d'une étude suivie des racines. D'autres exemples de cette catégorie d'adjectifs sont les suivants : *mainity* (*inty*) noir ; *maitsa* (*itsa*), vert ; *maidy* (*ody*), soupçonneux ; *maïla* (*ola*), agité ; *mâlôka* (*aloka*), ombreux ; *mëndrika* (*ëndrika*), convenable ; *mérika* (*erika*), orageux ; *mèdrana* (*orana*), pluvieux ; *màntsina* (*hantsina*) puant ; *màsina* (*hasina*), sacré ; *meloka* (*heloka*), coupable ; *ménatra* (*henatra*), honteux.

169.—Les adjectifs sont relativement rares dans la langue Malgache. Cette insuffisance cependant se trouve corrigée par les moyens suivants :

a. Par l'emploi illimité des verbes comme participes ou adjectifs. Voy. Syntaxe, § 324.

b. Par l'emploi de substantifs au lieu d'adjectifs de matière ; ex : or, pour doré. C'est ainsi que nous avons *trano hazo*, une maison en bois ; dans beaucoup de cas précisément, la langue française se trouve d'accord avec le Malgache ; ex : *sotro vola*, une cuiller d'argent ; *fisisika volamena*, une broche en or ; *ombilahy tanimanga* un bœuf d'argile.

c.—Les adjectifs français en *able* et *ible* sont remplacés par des verbes passifs précédés de *azo* ou *hay* ou autres mots semblables ; ex : *azo hanina*, mangeable ; *tsy azo resena*, invincible ; *tsy azo atao*, impossible.

170.—Une distinction importante et délicate existe entre certains adjectifs et les verbes en *mi-* qui sont dérivés d'eux ou d'une racine commune, ex : *sasatra* signifie fatigué, et *misasatra*, supporter volontairement de la fatigue, prendre de la peine. La même différence se retrouve entre *sahirana* et *misa-hirana*, *ory* et *mi'ry*, *mavésatra* et *mivésatra*, *ravoravo* et *miravoravo* ; *fàly* et *mifaly*, *madio* et *midio*. Les formes en *mi-* impliquent l'idée de volonté, de but, et d'action ; et quoiqu'il soit possible de traduire en français un verbe en *mi-* par un adjectif, ces formes n'en conservent pas moins leur véritable caractère verbal.

TEMPS DES ADJECTIFS.

171.—Les adjectifs non contractés en *ma-* changent ce préfixe en *na-* pour indiquer le passé, et en *ha-* pour le futur :

Présent.	Passé.	Futur.
Maditra	naditra	haditra
malôto	nalôto	halôto
Marisika	narisika	harisika

Les autres adjectifs ne subissent aucun changement. La même forme sert pour le présent et le passé ; le futur s'indique par *ho* :

Présent.	Passé.	Futur.
Tsara	tsara	ho tsara
Sahirana	sahirana	ho sahirana
Tsàratsàra	tsàratsàra	ho tsàratsàra
Màozatra*	màozatra	ho màozatra
Màrina	màrina	ho màrina
Màfy	màfy	ho màfy

MODE IMPÉRATIF DES ADJECTIFS.

172.—Tout adjectif peut être transformé en impératif ou en optatif en lui faisant subir des changements analogues à ceux des verbes actifs, ou des racines passives. Ex : *Soàva* (*sôa*) *tsarà*, puissiez-vous être bon ; *marèna*, (*màrina*, *arina*) *tàkan-tràno* puisse votre vie domestique être droite ! (formule de salutation pour les nouveaux mariés) ; *masina* (*màsina*, *hàsina*) puissiez-vous être sacré, (c. à d. à l'abri de tous mauvais sorts, etc.) *Tôva volana*, puissiez vous tenir votre promesse. *Maràa fara*, *maràa dimby*, puissiez-vous avoir beaucoup

* Dans le Vonizongo les adjectifs de cette série opèrent quelquefois le changement ordinaire du passé, et on entend des mots tels que *naitsonaitsa*, *naosatra*, *neneka* (= *maimaika*).

de descendants ; *marorôha taiza*, puisse l'enfant que vous nourrissez grandir rapidement ; *mateveza flâza*, soyez généreux en éloges ; *mazotôa (mazôto, zôto)* soyez diligent ; *faingâna (fâingana)*, dépêchez-vous. *Lavira*, puisse-t-elle demeurer lointaine ! — C'est sous ce nom qu'on désignait jadis la petite vérole.

Le sens de l'adjectif ou le contexte de la phrase suffisent généralement à déterminer s'il s'agit d'un souhait ou d'un ordre.

CHAPITRE VIII.—LE PRONOM.

PRONOMS PERSONNELS.

173.—Les pronoms personnels ont deux formes : la forme séparée, et l'inséparable. La liste suivante fait ressortir les deux formes à toutes les personnes, dans tous les nombres et dans tous les cas.

TABLEAU DES PRONOMS PERSONNELS.

Nombre.	Personne.	Formes séparées.		Formes inséparables.	
		Nominatif	accusatif	Forme pleine	Forme contractée
Singulier.	PREMIÈRE	Izâho			
	Aho		âhy	-ko	-o
	SECONDE	Hianào	anào	-nào	-ào
	TROISIÈME	Izy	âzy	-ny	-n', -y
Pluriel.	PREMIÈRE (INCLUSIVE)	Isika	antsika	-ntsika	-tsika
	PREMIÈRE (EXCLUSIVE)	Izahây	anây	-nây	-ây
	SECONDE	Hianaréo*	anaréo	-naréo	-aréo
	TROISIÈME	Izy	âzy	-ny	-n', -y

REMARQUES.

174.—*Izaho* s'emploie généralement quand le prédicat suit, et *aho* quand il précède. C'est un usage, cependant, qui est parfois négligé, comme dans la construction du verbe *hây*, dit, qui prend plus ordinairement *izâho* que *âho* : *hây izâho*, dis-je.

Le suffixe *ko* n'est évidemment qu'une autre forme de *ho* dans *aho* ; v. § 56.

175.—*Isika* comprend la ou les personnes auxquelles on s'adresse ; *izahay* les exclut. Ex : *Andêha hiâraka âry isika rehêtra*, allons donc tous ensemble ; *Tsia, fa izahay no handêha* ; *fa hianaréo kosa dia hijânona êto* ; non, car nous seuls nous allons ; vous, au contraire, vous resterez ici.

176.—L'i initial dans *izaho*, *izy*, *isika*, *izahay*, ainsi que le *hi* (?) dans *hianao* est sans doute la même chose que la particule démonstrative *i* qui s'emploie pour former les noms propres. Le *za* dans *izaho* et *izahay*, (la forme provinciale est assez souvent *ahay*) paraît être une particule démonstrative identique avec celle qu'on trouve dans *izao*, *izany*, *izay*, etc. (v. § 287). Le *z* dans *izy*, *iza*, et *aiza* paraît représenter la même particule ; comparez *i-y*, *ia* et *aia* en Betsilé (Ann. iii. p. 235).

Le *za* est également à remarquer dans *zulahy*, *zatovo*, *zandry*, (dont le verbe

* Sur le *re* comme indice du pluriel, cf. § 187 relativement au pluriel des démonstratifs (*io*, *ireto* ; *ito*, *ireto*, etc.).

n'est pas *mizandry*, mais *miandry*, et *Zanahary*—(cf. ce qui est dit de la lettre z au § 19).

177.— Dans la grande Bible révisée par le Rév. D. Griffiths, *izaréo* avait été employé partout pour indiquer la troisième personne du pluriel ; mais les indigènes protestèrent, et dans les éditions subséquentes on dut y renoncer. L'objection qu'ils élevalent le plus souvent contre *izaréo* était qu'à l'origine ce mot devait être *Betsimisarakà*. On l'entend cependant assez fréquemment en Imérina, et en particulier avec le préfixe *ry* (*rizaréo* ou *ry zaréo*) ; mais il s'emploie toujours de gens connus à la fois de celui qui parle et de son interlocuteur ; ex : *nankaizy ry zaréo* ? Où sont allés nos compagnons ? Un vieux pasteur se refusait énergiquement à appeler les démons *izaréo*, soutenant que c'était reconnaître avec eux des relations dont il ne se souciait pas. Un étranger fut aussi un jour la cause d'une vive gaieté en appelant certains poissons *izaréo*. On a suggéré *izy ireo* pour remplacer *izaréo*, et souvent la substitution est satisfaisante ; mais on ne peut y avoir recours que quand il s'agit de personnes déjà mentionnées.

178.— *Ténu*, corps, s'emploie souvent comme pronom réflexif équivalent à soi-même : *Namôno téna izy*, il s'est tué lui-même ; et quelquefois : *ny tenuko*, *ny tenanao*, *ny tenany*, etc.

179.— Les mots finissant par des syllabes autres que *ka*, *tra*, et *na* prennent la forme complète des pronoms suffixes, sans contraction ni changement :

	Nom.	Verbe	Préposition.
s.	Vôla	Azo	Ami
	Vôla-ko	Azo-ko	Ami-ko
	Vôla-nao	Azo-nao	Ami-nao
	Vôla-n*	Azo-n*	Ami-n*
p.	Vôla-ny	Azo-ny	Ami-ny
	Vôla-nay	Azo-nay	Ami-nay
	Vôla-ntsika	Azo-ntsika	Ami-ntsika
	Vôla-nareo	Azo-nareo	Ami-nareo
	Vôla-ny	Azo-ny	Ami-ny

180.— Les mots qui finissent en *na* rejettent cette syllabe avant d'ajouter le suffixe :

	Nom.	Verbes	Préposition.
s.	Hàrona	Ravàna	Itsangàna
	Hàro-ko	Ravà-ko	Itsangàna-ko
	Hàro-nao	Ravà-nao	Itsangàna-nao
	Hàro-n*	Ravà-n*	Itsangàna-n*
p.	Hàro-ny	Ravà-ny	Itsangàna-ny
	Hàro-nay	Ravà-nay	Itsangàna-nay
	Hàro-ntsika	Ravà-ntsika	Itsangàna-ntsika
	Hàro-nareo	Ravà-nareo	Itsangàna-nareo
	Hàro-ny	Ravà-ny	Itsangàna-ny

181.— Les mots finissant en *ka* ou en *tra*, avec accent sur l'antépénultième, prennent l'une ou l'autre des formes contractées des pronoms suffixes, et rejettent ou raccourcissent leur syllabe finale :

	Nom.	Verbe.	Nom.	Verbe.
s.	Sàtroka	Afaka	Hèvitra	Fàntatra
	Sàtrok-o (or Sàtro-ko)	Afak-o	Hèvitro	Fàntatr-o
	Sàtrok-ao	Afak-ao	Hèvitro-ao	Fàntatr-ao
	Sàtrok-y*	Afak-y*	Hèvitry*	Fàntatr-y*
p.	Sàtro-ny	Afa-ny	Hèvi-ny	Fànta-ny
	Sàtrok-ay	Afak-ay	Hèvitry-ay	Fàntatr-ay
	Sàtro-tsika	Afa-tsika	Hèvi-tsika	Fànta-tsika
	Sàtrok-areo	Afak-areo	Hèvitry-areo	Fàntatr-areo
	Sàtrok-y*	Afak-y*	Hèvitry*	Fàntatr-y*
	Sàtro-ny	Afa-ny	Hèvi-ny	Fànta-ny

† On entend parfois dire : *fàntako*.

N.B.—Les formes marquées d'une astérisque s'emploient quand un substantif défini par l'article se trouve suivre au cas possessif ; ex : *volan' ny olona*, l'argent des gens ; *satroky ny zaza*, le chapeau de l'enfant ; quand il est suivi d'un autre substantif commençant par une voyelle, l'usage est de dire : *volan' izy roa lahy* ; *satrok' Iboto*, etc. (cf. § 264).

182.—Pour les mots finissant en *ka*, *tra*, ou *na*, mais ayant l'accent sur la pénultième, la règle subit des variations. Ainsi nous trouvons : *tràtro*, et *tràtrako* ; *tàony* et *tàonany* ; *vahoany* (rare) et *vahoakany* ; *hénako* (*hèna'*, *làk-màny* (*laoka*), *toàtro* et *toétrako*, *tèny* et *tétrany*.

Mais tous les verbes passifs et relatifs, ainsi que les noms relatifs finissant en *-ana* se contractent ainsi qu'il suit : *sasà-kô*, de *sasàna* ; *anasà-NTSIKA*, de *anasàna* ; *fanasà-NAREO*, de *fanasàna*.

183.—La place du pronom suffixe dans les mots composés est quelque peu incertaine, comme le montrent les exemples suivants : *ankizilàhinào*, votre serviteur ; *ny zànako-lahy*, mon fils ; *ny zànaka-làhin-dRamena*, le fils de Ramena ; *hava-malàlanao izy*, il est votre cher ami ; *maty ny pady malàlany*, sa femme bien-aimée est morte ; *ny Fanahy Masinao* et *ny Fanahinao Masina* se disent l'un et l'autre ; mais le dernier est plus usité.

184.—Les pronoms suffixes ne sont pas traités comme les affixes employés dans la formation des dérivés, mais suivent l'analogie des composés (§ 33 *in fine*) et n'entraînent aucun changement dans l'accentuation ; ex : *lalàna*, *lalàko* ; *fanantenàna*, *fanantenàntsika* ; *fàntatra*, *fàntany*.

185.—Le lecteur doit être prévenu qu'il faut se garder d'accentuer les suffixes légers *ko* et *ny*. Ils sont prononcés aussi sommairement que possible, et sans aucune emphase, dans quelque circonstance que ce soit. Si un indigène veut appuyer sur le pronom, il le fait en changeant la construction ; ex : *ny tranon' izy tòmpony*, etc. (cf. § 293).

186.—Les formes d'accusatif s'emploient aussi comme adjectifs possessifs ; ex : *ahy*, mon, mien ; *anao*, ton, tien ; *azy*, son, sien, etc. et dans ce sens elles peuvent être employées soit comme prédicats : *àhy ny vola* l'argent est mien ; soit, à l'aide d'un article préfixe, dans un cas quelconque, un substantif étant sous entendu : *Ento ny anào*, apporte le tien (litt. le de toi) ; *sàmy nitondra ny azy avy izy*, chacun d'eux apporta le sien (litt. le de soi).

Pour mieux éclairer ce principe, comparez le double usage de la particule *an'* pour marquer un cas objectif ; ex : *namono an-dRabe izy*, il a tué Rabe ; et, d'autre part, pour marquer la possession ; ex : *an' ireo namanao*, appartenant à vos compagnons ; *an' ny Andriana ity*, ceci appartient au Souverain.

L'a qu'on trouve au commencement de ces mots est sans doute le reliquat d'une particule, et est en réalité presque identique avec l'*an'* dont il vient d'être question.

LE PRONOM DÉMONSTRATIF.

187.—Les pronoms démonstratifs sont très nombreux ; et l'emploi des uns et des autres est réglé sur la distance à laquelle se trouve l'objet qu'ils désignent. Ils passent au pluriel par l'insertion de la syllabe *re* ; l'insertion de la syllabe *za* forme d'autre part une catégorie spéciale qui désigne l'invisible, le concept abstrait, le souvenir, etc., par opposition à ce qu'on voit et à ce qu'on montre. Le tableau suivant montre quelques-unes des formes les plus communes, avec leurs relations mutuelles ; pour la commodité de comparaison, les adverbess de lieu, qui sont traités par analogie comme les pronoms démonstratifs, ont été ajoutés à ce tableau.

TABLEAU DES PRONOMS DÉMONSTRATIFS ET DES ADVERBES DE LIEU.

Pronoms.		Adverbes		
Singulier (Visible)	Pluriel (Visible)		(Visible)	(Invisible)
Ity	I-re-ty	I-za-ty	Ety	Aty
Ito (obs.)	I-re-to	I-za-to	Eto	Ato
Itony	I-re-tony			
Io	I-re-o	I-za-o (I-za-reo)	Eo	Ao
Itsy	I-re-tsy	I-za-tsy	Etsy	Atsy
Iny	I-re-ny	I-za-ny	Eny	Any
Iroa	I-re-roa	I-za-roa	Eroa	Aroa
Iry	I-re-ry	I-za-ry	Ery	Ary
Iy*		I-za-y†		

188. — *Formes plus rares.* — On rencontre parfois des formes plus longues des pronoms ci-dessus :

(a). — ' De ity, viennent' *itikitra, iretikitra, atikitra.*

(b). — „ itsy „ *itsikitra.*

(c). — „ ireto „ *iretoana.*

(d). — „ iroa „ *iroana, ireròana, izaròana, eròana, aròana.*

(e). — „ iry „ *irikitra, arikitra.*

Itomy a un emploi spécial. Il s'applique souvent à un objet pris comme exemple ; ex : *Maninona no vidin' itony?* Quel est le prix de celui-ci ? (en tenant l'objet dans la main.) Il existe un véritable pluriel, *iretony*.

Itoy et *iroy* s'entendent parfois, et ils paraissent être des équivalents de *ity* et *iroa* ; le premier s'emploie communément chez les Betsiléos.

Irony, s'emploie quelquefois dans le sens de *ireny*, et il forme un autre pronom, *izarony*.

Ireny, surtout joint avec *avy*, (*ireny avy* !) a souvent un sens méprisant : des gens de cette espèce !

189. — Le tableau donné ci-dessus classe les pronoms démonstratifs suivant la distance en vue. *Ity*, par exemple, vise un objet à portée de la main ; *ity an-tàna* *ity* ; *iry* se dit quelquefois en parlant de choses très éloignées, et surtout en allongeant le son de la voyelle finale, pour mieux accentuer l'idée de distance, *iry m' soandro iry*, ce soleil lointain. Les démonstratifs intermédiaires désignent les objets à des distances variant entre les extrêmes. Les indigènes, pour mieux préciser leur emploi, ont une curieuse manière d'indiquer la direction de l'objet avec leurs lèvres. Nous ne pouvons guère, en Français, représenter les diverses gradations qu'impliquent ces différents mots ; mais d'une façon générale, on peut dire que *ity* équivaut à *celui-ci*, et *irety*, *iréto*, ceux-ci ; *io*, *itsy*, *iny*, *iròa*, et *iry*, cela ; et *iréto*, *irétsy*, ceux-là. Les indigènes ont toutefois des nuances pour chacun de ces termes, et le seul moyen de les employer correctement est d'observer l'emploi qui en est fait.

Un bon exemple de la distinction entre *ity* et *izao* se trouve dans les "*Kabary*" (I § 4) où Madagascar est désigné par *izao univon' ny riaka izao* ; tandis que la capitale l'est par *ity tany Antananarivo ity*.

PRONOMS INTERROGATIFS.

190. — Les pronoms interrogatifs sont :

Iza, *zovy*, qui, lequel ? (*Zovy* est presque tombé en désuétude ; mais les agents de police l'emploient la nuit comme cri de garde, et il se retrouve aussi dans la phrase : *na zovy na zovy*, quiconque.)

Inona, qu'est-ce que ? quoi ?

An' iza, de qui ou de quoi ?

An' inona, où, d'où

* Comp. § 176. † Comp. § 193.

191.—En redoublant les interrogatifs *iza*, *zovy*, *inona*, et en employant *na*, (ou) ; *ex* : *nia iza na iza*, *na zovy na zovy*, *na inona na inona*, ils deviennent indéfinis et répondent à quiconque ou quoi que ce soit. De même encore, nous avons *tsy izu tsy iza*, pas un ; *tsinontsinona*, rien du tout.

Pour demander le nom de quelqu'un, il faut employer *iza* : *iza no anarany* ? comment s'appelle-t-il ? *Inona* s'emploie des choses, et *aninona* des lieux ; *ex* : *Aninona no anaran' io vohitra io* ? Quel est le nom de ce village ? La forme *an' iza* peut être un accusatif ; *ex* : *na natôlony an' iza na natôlony an' iza*, à qui que ce soit qu'il l'ait remis.

192.—De *inona* viennent les verbes *mininona*, *mampaninona*, *mifaninona*, et aussi *hoatrinona*, combien ? (Ce dernier mot vient non pas de *hàtra*, excédent, mais de *ôatra*, mesure.)

PRONOM RELATIF.

193.—Le pronom relatif est *izay*, que sa forme même range parmi les démonstratifs, (v. § 187) et il s'emploie souvent dans son sens originare ; *ex* : *izay olona izay*, cet homme.

194.—Une étude très complète des formes pronominales se trouve dans un article de M. Dahle (Ann. 1884 pp. 67-86). Il estime que le *re*, comme signe du pluriel représenterait *roa*, deux. Le Dr Codrington le rattacherait au troisième pronom personnel *ra*, dans les langues Mélanésiennes. Le lien entre *ireny* et *irony*, établi plus haut est intéressant au regard de la théorie de M. Dahle.

CHAPITRE IX.—LES NOMBRES.

195.—Bien que les nombres appartiennent à différentes parties du discours, il a paru plus commode de les réunir en un chapitre distinct, pour faire mieux ressortir leurs relations réciproques :

TABLEAU COMPARATIF DES NOMBRES.

Cardinaux	Ordinaux	Fractionnaires	Multipliatifs	Temps d'action
Réponse à :	Réponse à :	Réponse à :	Réponse à :	Réponse à :
<i>Firy</i> ?	<i>Fahafiry</i> ?	<i>Ampahafiriny</i> ?	<i>Impiry</i> ?	<i>Fanimpiriny</i> ?
Combien ?	Lequel ?	Quelle ?	Combien de fois ?	Quand ?
1. Isa, irày, iràika	Fahiraika, voa-lohany	Ampaharàony	Indrày	Fanindrôa
2. Rôa	Faharôa	Ampahatêlony	Indrôa	Fanintêlo
3. Têlo	Fahatêlo	Ampahéfany	Intêlo	Faninêfatra
4. Efatra	Fahêfatra	Ampahadiminy	Indimy	Fanindimy
5. Dimy	Fahadiminy	Ampahéniny	Inénina	Les nombres supérieurs s'emploient rarement.
6. Enina	Fahénina	Ampahafitony	Impito	Ce sont des noms modaux formés des verbes <i>manindroa</i> etc., et qui peuvent prendre le pronom suffixe <i>ny</i> , ou être suivis d'un cas possessif.
7. Fito	Fahafito	Ampahavàlony	Imhàlo	
8. Vâlo	Fahavàlo	Ampahasiviny	Intsivy	
9. Iivy	Fahasivy	Ampahafôlony	Iwpôlo	
10. Fôlo	Fahafôlo	Ampahiràika	Indràika	àmbin' ny fôlo
11. Iràika	àmbin' ny fôlo	Ampaharôa	Indrôa	àmbin' ny fôlo
12. Rôa	àmbin' ny fôlo	Ampaharôa	Indrôa	àmbin' ny fôlo
20. Rôa-pôlo	Faharôa-pôlo	Ampaharôa-pôlony	Indrôa-pôlo	

21. Iràika àmby	Fahiràika àmby	Ampahiràika	Indràika àmby
rôa-pôlo	roa-pôlo	àmby rôapôlony	rôa-pôlo
30. Têlo-pôlo	Fahatêlo-pôlo	Ampahatêlo-pô-	Intêlo-pôlo
		lony	
40. Efa-pôlo	Fahêfa-pôlo	Ampahêfa-pôlony	Inêfa-pôlo
50. Dimam-pôlo	Fahadimam-pô-	Ampahadimam-	Indimam-pôlo
	lo	pôlony	
60. Enim-pôlo	Fahénim-pôlo	Ampahénim-pô-	Inénim-pôlo
		lony	
70. Fito-pôlo	Fahafito-pôlo	Ampahafito-pô-	Impito-pôlo
		lony	
80. Vâlo-pôlo	Fahavâlo-pôlo	Ampahavâlo-pô-	Imbâlo-pôlo
		lony	
90. Sivi-fôlo	Fahasivi-fôlo	Ampahasivi-fô-	Intsivi-fôlo
		lony	
100. Zàto	Fahazàto	Ampahazàtony	Injàto
500. Diman-jàto	Fahadiman-jàto	Ampahadiman-	Indiman-jàto
		jàtony	
1000. Arivo	Faharivo	Ampaharivony	Arivo
10.000. Ràya aliña			

100.000. Irày hêtasy

1.000.000. Tàpitrisa

196.—Pour compter, on commence par les unités. Ainsi, 695 s'exprime par *dîmy àmby sivi-fôlo àmby ènia-jàto*.

Les nombres ordinaires s'emploient souvent pour exprimer des fractions ; ex : *fuhénim-bary*, le sixième d'une mesure de riz, laquelle se désigne ordinairement sous le nom de *vary iray*. Ils s'emploient aussi pour les mensurations ; ex : *Fahafiry môa ny tranonao*, combien de brasses a votre maison ?

Les nombres fractionnaires s'emploient rarement sans un pronom suffixe, ou un possessif. Pour indiquer le numérateur d'une fraction, on emploie, comme en Français, les nombres cardinaux ; ex : *rôa ampahéfany*, les deux quarts de ceci.

197.—Les distributifs se forment en redoublant les cardinaux, et en ajoutant le préfixe *tsi* ; ex : *tsirôarôa*, deux à deux ; *tsifôlofôlo*, dix par dix.

198.—Quelques uns des numéraux ont des formes verbales correspondantes ; ex :

Mifitry ? Mirôa, mitêlo, miêfatra, etc., être divisé en deux, trois, quatre, etc.

Firina ? Telôina, telôy, efarina, efaro, etc. divisé en trois, quatre, etc.

Manindrôa, Manintêlo, etc. faire une chose deux, trois fois, etc.

Indrôosina intelôina, inefarina, etc. s'emploient parfois pour exprimer qu'une chose a été faite deux, trois, quatre fois, etc.

199.—Les mots qui servent à exprimer un chiffre de journées se composent comme les noms abstraits de la forme *hatsiràna*, et peuvent être comparés aux mots Français *triade, décade*, etc. :

Hafirtana ? Combien de jours ?

Indràa andro, deux jours.

Hatêdana, trois jours.

Hefàrana, quatre jours, etc.

CHAPITRE X.—L'ARTICLE.

L'ARTICLE DÉFINI.

200.—L'article défini est *ny*. Le démonstratif *ilay* se trouve aussi virtuellement faire office d'article. Pour l'emploi de ces deux mots, v. Syntaxe, chap. XVI.

LA PARTICULE DÉMONSTRATIVE I.

201.—Pour former les noms propres de lieu ou de personne, on emploie souvent la particule démonstrative *i*, on pourrait en réalité l'appeler l'article des noms propres. (*Ann.* III, 246). Une grande variété de préfixes est en usage pour composer les noms propres de personnes (*Iehi, Ilai, Ri, Ri, Rai, Raini, Renini*, etc.), et de lieux, (*An, Am, Ambohi*, etc.). La particule *i* s'emploie seulement en l'absence de ces divers préfixes. Son emploi transforme un nom commun quelconque en nom propre ; ex : de *vato*, pierre, vient *Ivato*, nom de ville ; et de *voalavo*, rat, *Ivoalavo*, nom d'un garçon.

202.—Quoique usités d'ordinaire pour former des noms propres, *i* et *ra* sont parfois adjoints comme préfixes à des noms impliquant une relation particulière et désignant certaines personnes : *Ivadinao*, votre femme ; *tsakizainao*, votre ami ; *izokinao*, votre frère ou votre sœur aînée, *izandrinao*, votre jeune frère ou sœur ; *itampokolàhy*, monsieur ; *itampokovonay*, madame ; etc.

Rulehilàhy, l'homme, ou cet homme ; *ramatôn*, l'aînée ; *rindriamatoa*, l'aîné *rangàhy*, monsieur, terme de respect employé généralement à l'égard des vieillards ; *razazalahy*, le petit garçon, etc.

203.—L'*i*, ainsi employé pour former des noms propres diffère des autres préfixes en ce qu'il marque un manque de respect. Un individu appelé *Rakoto* serait offensé si on venait à l'appeler *Ikoto*. En même temps, il faut noter que dans certaines combinaisons il peut être employé sans inconvénients ; par exemple dans les cas mentionnés au paragraphe précédent. Il l'était également dans la phrase autrefois si répandue : *Ingahy Premier Ministre*. Dans ce double emploi, il peut être considéré comme l'équivalent de *ilahy* qui peut être un terme de dédain : "vous, l'homme !" ou bien comme une marque de familiarité et de tendresse, comme dans le discours d'Andrianampoinimerina à Radama (*Kabary* n° III).

204.—Les noms de lieu omettent quelquefois les préfixes ; ex : *Namehana*, *Fianarantsoa*, *Faravohitra*, etc.

205.—On a beaucoup discuté sur l'utilité qu'il y aurait à employer l'*i* démonstratif avec les noms étrangers introduits dans le pays (*Ann.* III, pp. 216-218 ; 246 ; IV. pp. 235-242). La principale objection a été que ce serait manquer de respect à des noms souvent honorables. Il faut remarquer toutefois que dans des phrases comme *finoany Abraham*, ou *teniny Jehovah*, la particule *i*, bien qu'elle ne se manifeste pas à l'œil, est réellement présente, car autrement les lois de l'euphonie Malgache voudraient qu'on écrivît *finoan' Abraham*, et *tenin' Jehovah*. Il ne semble pas qu'il y ait de raison sérieuse pour qu'un membre réel de la langue ne figure pas dans l'écriture correcte. On a récemment pris l'habitude d'écrire des phrases comme celles-ci ; *ny finoan' i Abraham*, *tenin' i Jehovah*. Ceci montre évidemment une analyse correcte de l'expression, et dans beaucoup de phrases ajoute infiniment à la clarté. Sauf objection de la part des indigènes, cette manière d'écrire sera probablement adoptée.

CHAPITRE XI.—LES ADVERBES.

206.—La langue Malgache est riche en adverbess de temps et de lieu ; mais les autres lui font défaut. On verra plus loin (Chap. XXII) comment on peut combler cette lacune.

A.—ADVERBES DE LIEU.

207.—Les adverbess de lieu les plus usités ont été donnés dans le tableau comparatif des démonstratifs (§ 187) auxquels ils se trouvent intimément unis par la sens et par la forme.

Aty, *ety*, *ato*, et *eto* se traduisent généralement par ici. Les dix autres (*ào*, *ào*, *àtsy*, *ètsy*, etc), signifient là, là-bas. Cependant, les différentes formes ne peuvent pas s'échanger entre elles à volonté : le choix de *tal* ou *tél* terme dépend, comme pour les démonstratifs, de la distance à laquelle se trouve le lieu dont il s'agit. Les formes commençant par un *a* s'appliquent plus particulièrement à un lieu vague ou invisible ; les formes en *e*, à ce qu'on voit et qu'on peut montrer.

Ainsi : *Aty an-tàny*, ici-bas ; *ety an-tànako*, ici dans ma main ; *ato aldhantsika*, quelque part devant nous ; *ato akaiky ato*, quelque part assez près, mais sans qu'on puisse voir ; *ato an-tràno*, ici dans la maison ; *ao am-bàta*, dans une boîte ; *eo ambony latabatra*, sur la table ; *eo imàsony*, devant ses yeux ; *ao ankatakônana*, caché quelque part ; *ary ankoatra ny bongà*, là-bas dans le lointain derrière la colline (la direction étant indiquée avec les lèvres) ; *ery*, là-bas, mais en vue ; *any* s'emploie de ce qui est éloigné et invisible ; ex : *any andanitra*, dans le ciel ; *any an-dafy*, de l'autre côté de la mer ; *any lavitra any*, quelque part dans le lointain. *Any aminy*, chez lui (cf. le Grec et le Malgache dans l'Évangile de Jean xix, 27). *Eny* s'emploie de ce qui se voit, et spécialement de choses dispersées ou en mouvement ; ex : *ny kintana eny amin' ny lanitra*, les étoiles dispersés dans le ciel ; *eny an-dàlana*, en route. *Nalaiko tany aminy* veut dire : j'ai été chercher cela chez lui ; mais *nalaiko teny aminy* se traduit par : j'ai pris cela sur lui, (un *lamba*, par exemple) ; *eny rehetra eny*, ou *omby eny omby eny* (*ombienombieny*) équivaut à partout.

Dans leur correspondance, les Malgaches emploient souvent *aty aminareo*, en parlant de l'endroit où se trouve la personne à laquelle ils s'adressent. *Moa mba mahatsarutsara anao hiany izao aty izao ?* phrase prise dans une lettre d'un indigène à un ami séjournant en Angleterre, fait bien ressortir à la fois l'emploi de *aty* et celui de *izao* (§ 189).

Ao fournit un idiotisme qui répond à peu près à notre "il y a" ; ex : *Ao ny Andriambaventy*, *ao ny manamboninahitra*, etc., il y a les juges, il y a les officiers, etc.

208.—Les adverbess de lieu ont tous un passé et un futur :

Présent.	Passé.	Futur.
<i>Aty</i>	<i>taty</i>	<i>ho aty</i>
<i>Ao</i>	<i>tao</i>	<i>ho ao</i>
<i>Any</i>	<i>tany</i>	<i>ho any</i>

209.—Quand ces adverbess sont redoublés, avec l'insertion du monosyllabe *ho*, ils prennent un sens indéfini ; ex : *ato ho ato*, quelque part par ici.

210.—En ajoutant le préfixe actif *mank-* (§ 121) ils se transforment en verbes ; ex : *mankàto*, venir ici ; *mankarỳ*, aller là-bas. De ces verbes, *mankany* seul a un impératif, *mankanésa* et une voix relative, *ankanésana*, qui s'emploient avec tous les autres adverbess de lieu : *Mankanésa aty hianà*, viens ici ; *izany no tsy nankanésako turỳ*, c'est pourquoi je ne suis pas allé là-bas.

211.—Quand on emploie avec les adverbes ci-dessus *avy* comme préfixe, ils impliquent l'idée d'un mouvement pour venir d'un point donné, et se traduisent par : d'ici, de là, etc. ex : *avy any Ambohimanga*, un homme d'Ambohimanga, *avy tany an-dafy*, arrivant de l'étranger. *Avy any* n'implique pas qu'on vient d'arriver du lieu désigné, mais qu'on en est originaire.

212.—Les adverbes de lieu s'emploient souvent pour marquer des relations de temps. *Tany aloha*, précédemment, il y a longtemps, *téo*, récemment ; *tato ho ato*, dernièrement. *No ho* indique souvent une direction ; ex : *hatrany Ambato no ho mianatsimo*, d'Ambato vers le Sud ; ou bien encore un espace de temps ; ex : *hatramin' ny iray volana no ho mankatij* ; depuis le mois dernier jusqu'à aujourd'hui.

B.—ADVERBES DE TEMPS.

213.—Les principaux adverbes de temps sont les suivants :

Anio, aujourd'hui (la partie restant à venir).
Andro any, ny any, aujourd'hui (la partie écoulée)
Any tontolo andro, toute la partie écoulée d'aujourd'hui.
Anio tontolo andro, toute la partie à venir d'aujourd'hui.
Vao faingana, vao faingana teo, à l'instant même ;
Vao teo no ho teo, il y a très peu de temps ;
Tato ho ato, récemment.
Vao omaly no (ho ?) omaly, pas plus tard qu'hier.
Tany aloha (ela), il y a longtemps.
Teo aloha, jadis, mais il n'y a pas très longtemps.
Tamin' ny herin' ny any, il y a une semaine.
Amin' ny herin' ny anio, dans une semaine.
Alina, nuitamment.
Halina, la nuit dernière.
Raha alina, ou *anio alina*, cette nuit.
Raha hariva, ce soir.
Omaly, hier.
Rahampitso, demain.
Afaka omaly, avant-hier.
Mandritra ny andro, tout le long du jour.
Any naraina, ce matin.
Hatry naraina, depuis ce matin.
Raha maraina, quand le matin sera venu.
Rahampitso maraina, demain matin.
Anikèò, il y a peu de temps (partie écoulée du jour au moment où on parle)
Loaka andro afaka omaly, il y a trois jours.
Rahafaka ampitso, après-demain.
Rehefa, rehefefa, tout à l'heure, plus tard.
Raha afaka atsy ho atsy kokoa, dans quelque temps.
Rahatrizay, ci-après (futur indéfini).
Raha avy ny taona (pr. *rahavin-taona*), l'année prochaine à la même époque.
Taona ito, cette année-ci.
Taona any, l'année prochaine.
Taona ity, l'année dernière.
Taona iray, il y a deux ans.
Herintaona ngarangidina, une année tout entière.
Roa taona mipaka, deux années pleines (et aussi, de suite.).
Fahiny, (*faha-* s'emploie souvent pour indiquer le passé), jadis.
Fahizay, fahizany, dans ce temps là.
Fahoviana, il y a quelque temps.
Fahagola, fony fahagola, fahagolan-tany, il y a très longtemps.
Avy hatrany, tout de suite, immédiatement.

Hatrany hatrany, tout le temps depuis . . .
Hatrizay hatrizay, depuis un temps très long (quoique indéfini).
Ankehitriny, ankehitrio, izao, amin' izao, maintenant.
Amin' ny Zomà ankehitriny, vendredi prochain.
Mandrakariva, continuellement.
Lalandava, incessamment.
Lava (nitomony lava izy), id.
Amin' izao sisa izao, dans l'avenir.
Mandrakizay, ambarakizay, pour toujours (on ajoute souvent *doria, antarandana, alao valo*).
Matetika, matetitetika, souvent (impératif *matetìcha, matetitetèha*).
Mazàna, habituellement (il précède son verbe : *mazàna manao*).
Mahdiana, mahàlankàlani, rarement, à de longs intervalles.
Indraindray, quelquefois.
Isam-andro, journellement.
Isam-bolana, mensuellement.
Isam-taona, annuellement.
Isam-telo volana, tous les trois mois.
Indray andro maninjitra, un jour entier.
Tsy . . intsony, plus, pas davantage.
Izay, d'autrefois (*telo taona izay*, il y a trois ans).
Izay, ou toy izay, ou toy izao, à l'instant (*Tokony ho tonga any izy toy izay*.
Mby aiza mou izy izay ?).
Tamin' izay, alors, *miaraka amin' ny vava*, immédiatement.
Vetivety, bientôt, peu après.
Tsy tapitapitr' iny, ou *izay*, aussitôt, immédiatement.
Sahady, déjà, aussitôt.
Ruhateo, déjà, d'avance.
Ambony, de suite (sans possibilité de discuter : *manaiky ambony*, céder de suite).
Aloha, pour quelque temps. *Veloma aloha*, veut dire : au revoir.

C.—ADVERBES DE MANIÈRE ET DE DEGRÉ.

214.—Les principaux adverbes de manière et de degré sont les suivants :

Fàtratra, sérieusement.
Ery, et *terỳ*, s'emploient souvent pour renforcer un adjectif : *taitra terỳ aho*, j'étais terriblement émotionné.
Hiany,* seulement, simplement.
Monja, seulement (avec les mots indiquant le nombre ou la quantité : *telo monja, kely monja*).
Tsimòramòra, facilement, doucement.
Miandàlana, graduellement, par degrés.
Tsikèlikèly, petit à petit.
Tsipòtipòtika, par petites quantités, par morceaux.
Tsinjàrazàra, en détail, par petites quantités.
Ambongàdiny, par grandes quantités.
Mainty, noir ; s'emploie pour exprimer l'aversion, (*tsy tiako mainty*).
Fòtsiny, fòtsiny izao, ou rano fòtsiny, simplement, rien de plus que . . .
Foana, vainement, sans but.
Tsy ahoan' tsy ahoana, pour rien.

* *Hiany* semble être formé de *hany*, seulement, et *ihany* serait, je crois, l'orthographe la plus correcte. Il sert à limiter ou à affaiblir le mot auquel il est ajouté, et *M. Standing* fait remarquer qu'il implique toujours un contraste ; ex : *tsara hiany aho* (*fa tsy maninona*) je me porte bien (rien ne me gêne) ; *aoka hiany* (*fa aza manao intsony*) cessez-cela (ne le recommencez plus) ; *handeha hiany aho* (*fa tsy hijanona*) j'irai (je ne m'arrêterai pas).

Maina, *maimaimpoana*, sans cause, gratuitement.

Lôatra, beaucoup, trop, très.

Tokôa, vraiment, réellement.

Mihitsy, vraiment, assurément.

Indrindra, très, au plus haut degré.

Mainka, *vao mainka*, plutôt, combien plus....

Koa, aussi, plus (*koa* a souvent une force intensive : *naraina koa*, le matin de très bonne heure ; *raha velona koa aho*, aussi sûr que je suis en vie).

Mba,* aussi.

Kosa, d'un autre côté, au contraire.

Indray, encore, (a souvent le même sens que *kosa* (Mat. III, 14).

Aza, même.

Avy, même (*ireny avy*, ceux-là même, exprimant le dédain).

Saiky et *vaiky*, presque, sur le point de, (s'emploie avant l'accomplissement)

Madiva ho, *efu madiva ho* (*nadiva ho*, etc.) presque, sur le point de, (s'emploie pour indiquer un acte qui vient de s'accomplir ou va s'accomplir).

Samy, *avokôa*, séparément, individuellement, entièrement. *Samy* précède, et *avokôa*, suit le mot qu'ils qualifient ; ex : *samy marina izy rehetra* ; *marina avokôa izy rehetra*, ils sont tous, en particulier, véridiques. *Samy* a un impératif, *samia*.

La construction indique que *samy* et *avokôa* sont des adverbes distributifs. Ils se joignent au prédicat (ex : *marina avokôa, samy marina avokôa*), pour montrer qu'il s'étend à tout individu compris dans le sujet : *Nandeha avokôa izy rehetra*, ils allèrent tous ; *noravany avokôa ny trano roa*, il détruisit chacune des deux maisons ; *samy havoako izy efu-dahy*, tous les quatre sont mes amis. La traduction, cependant, ne fait pas toujours ressortir ce point ; *samy*, par exemple, a l'apparence d'un pronom dans une phrase comme *samy lasa* ; mais la phrase n'est pas complète ; elle exige un nominatif *samy lasa izy*, tous deux sont partis.

Avy, par tête, individuellement. *Nomena sikàjy avy izy*, on leur avait donné soixante centimes par tête ; *iza avy no andramy*, quel est le nom de chacun d'eux ?

Manesy

Misesy

Mihodidina

Mifanitsaka

Tsirairay

Isamy

Adverbes de distribution ; ex : *Nomeny voamena manesy*, ou *misesy, izy*.

**Mba* est un mot difficile à expliquer. Il semble pourtant, être un adverbe, et c'est donc ici qu'il faut en parler. *Omba*, dont il n'est que la forme abrégée, emporte l'idée d'association ou d'accompagnement, et cette signification, d'après les indigènes les plus instruits, se retrouve dans tous les cas où il est fait usage de *mba*. Ex : *mba omo rano*, d'après eux, signifie donnez moi aussi de l'eau. — comme vous en avez donné à quelqu'un d'autre ; *aza mba manao izany re*, je vous prie de ne pas faire cela (quelqu'un l'ayant déjà fait). Une femme saluant une amie récemment accouchée dira : "*Arahàba, nomen' Andriamanitra ny fara*" et recevra comme réponse : "*E mba manàna, puisiez-vous aussi avoir un enfant !*"

Il est bon de ne pas perdre de vue ce sens radical, et dans beaucoup de cas on en pourra tirer bon parti. Mais d'autre part on entend constamment des locutions dans lesquelles *mba* ne paraît pas avoir cette interprétation.

Mba s'emploie souvent devant des membres de phrase indiquant un but, et on pourrait admettre qu'il se traduit par afin que. Mais en ce cas l'idée de but appartient à la phrase elle-même, et la suppression de *mba* ne l'affecterait aucunement ; ex : *nolasaiko taminy ny teninao (mba) hantsoiny ao am-piangonana* ; je lui ai transmis votre message pour qu'il puisse l'annoncer à l'église. Ici, *mba* semble rendre la phrase plus douce à l'oreille ; mais il est malaisé d'en voir le sens.

Il est bon de noter que dans les membres de phrase de ce genre, ce n'est pas le nom ou le pronom, mais le verbe ou l'adjectif qui doit suivre *mba* : ex : *mba izy hanao* ne doit pas se dire, mais *mba hanao izy*, ou *mba hanaovany*.

Isaka diffère de *isany* ou *isan'* en ce qu'il s'emploie non pas du temps ou des objets (ex : *isan' andro*, *isan-trans*) mais des événements : ex : *isaky ny mankaty izy*, toutes les fois qu'il vient.

Hakitro, jusqu' aux talons.

Havava,* jusqu'à la bouche.

D.—ADVERBES DE NEGATION, D’AFFIRMATION, DE DOUTE, ETC.

215.—Les adverbess de négation, d'affirmation, de doute, sont les suivants :

Ety, oui.

Tsia, non.

Tsy, ne.....pas.

Tsy akory, ou *akory*, seul, à la fin d'une phrase négative se traduit par : pas du tout.

Tsinona, s'emploie de la même façon ; ex : *tsy mety manao izy tsinona*, il ne veut pas du tout le faire.

Velively

Pôpôka

Lavadavaka

Avanavana

Pésimpesénina

s'emploient après *tsy hita*, pour donner plus de force à la négation.

Aza, ne.....pas, exprime la prohibition (v. § 331).

Angàha, *angàmba*, peut-être.

Tôkory ho, à peu près (avec les nombres).

Sendra, par hasard.

Tàhiny, par hasard, dans le cas seulement d'une supposition : *ràha tàhiny mahita àzy hianao*, si par hasard vous l'aperceviez ...

Tsy s'emploie souvent dans le sens de *de* après les verbes comme *mandràra*, *mandà*, *mampitsàhatra*, *mampijànona*, et leurs formes passives ou relatives ; ex : *noraràko tsy hankaty izy*, je lui défends de venir, *izany no anton' ny nisakanan' drainy azy tsy hanao*, c'est pourquoi son père lui a défendu d'agir ainsi.

Un *tsy* redoublé sert dans certains cas à corroborer une affirmation : *Tsy havé-lako tsy ho vary ity*, je ferai tout ceci devenir rizière ; *tsy mety tsy ho avy izy*, il viendra assurément ; *tsy hisy tsy hahafaty anao*, vous mourrez sûrement (Jér. xxvi, 8). *Tsy mahazo tsy munaô*, ou *tsy maintsy munaô izany hianao*, tu dois le faire.

L'emploi de *tsy* avec les verbes causatifs est indiqué au § 124.

E.—ADVERBES D’INTERROGATION.

216.—Les adverbess d'interrogation sont les suivants :

DE LIEU :

Aiza, *tàiza*, où ?

Ho àiza, allant où ?

Avy tàiza, (211) venant d'où ?

DE TEMPS :

Oriana, quand, (en parlant du passé) ?

Rahoviana, quand (—du futur) ?

DE MANIERE :

Akôry, comment (souvent exclamatif)

etc.

Ahàna, comment ?

* Le préfixe *ha*, signifiant jusqu'à, (cf. *hatra*) s'emploie avec presque toutes les parties du corps : ex : *hafaladia*, *halohàlika*, *havavôfo*, *hafôtopé*, *havanisana*, *hatràtra*, *hahèlika*, *hatènda*, *hivèzona*. La raison pour laquelle on écrit *hafaladia* et non *hapaladia*, *halohàlika* et non *hadohàlika*, etc. est que *ha* paraît avoir été la forme primitive de la particule, et est encore employé en Malais dans le sens de "jusqu'à". Le *tra* serait donc une addition Malgache ; (cf. § 41) et ses composées auraient ainsi gardé la forme originaire de la particule.

† Pour l'a cf. *Anosy*, *afovoana*, etc. (§ 218 *a-isa*=à quel endroit ?

Nahôana, pourquoi ?

Manào ahôana (*nanào* et *hanào ahôana*, aussi) de quelle manière, de quelle qualité, etc.

Atào ahôana (*natào* et *hatào ahôana*, aussi) comment ? implique la difficulté ou l'impossibilité.

Atao peut avoir pour agent un pronom suffixe ou un nom ; ex : *Hatàoko ahôana*, comment puis-je faire cela ? *Hatàon' ny mpanàmy tràno ahôana no handôsitra*, (emploi commun du substantif modal) comment un voleur par effraction pourrait-il s'échapper ?

217.—Pour construire une phrase interrogative, les Malgaches emploient *moa* et *va* ; ex : *handêha va hianao*, *sa tsia*, iras-tu, ou non ? *Moa handêha hiany va hianao* ? *moa handêha hiany hianao* ? Iras-tu vraiment ?

Les particules interrogatives par elles mêmes, *aiza*, *iza*, *ahôana*, etc., n'exigent pas l'emploi de *va* ; mais *moa* leur est souvent adjoind, ex : *aiza moa no aieha-nao* ? où vas-tu ?

Remarquer la différence entre *aiza izy* ? et *aiza no izy* ? La réponse à *aiza izy* serait : *Any avaratra izy*, *any an-tanàna izy*, etc. Il est au nord, il est en ville. Mais la réponse à *aiza no izy* serait ; *iry no izy*, ou *io no izy*, en indiquant l'endroit.

Aiza s'emploie souvent dans le sens de "comment" ? Ex : *Atza no hevitr' ity* ? comment ceci peut-il s'expliquer ? *Aiza izy no hahavita izany* ? comment serait-il capable de réaliser cela ?

Il faut noter les idiotismes suivants : *tsy ahoan' tsy ahoana*, sans raison, sans juste cause ; *tsy nomeny hoatrinona oho*, il ne m'a presque rien donné (rien qui vaille la peine de demander combien). *tsy avy toy inona*, le moins possible (pas assez pour demander comme quoi). *Mbola aiza izy*, il est encore loin ; *efa tonga fahoviana izy*, je ne le verrai pas de longtemps ; *tsy avy taiza tsy avy taiza oho*, je ne suis allé nulle part ; *tsy firy*, un peu seulement (pas assez pour demander combien). Un certaine espèce de lamba s'appelle *tsifrinomànana*, "possédé par peu de gens." Le même idiotisme se retrouve dans la phrase ; *tsy firy no namelan' izy efa-mianaka*, *fa hianao hiny*, les quatre Souverains successifs ne l'ont pas laissé à plusieurs, mais à vous seul. Quelques-uns des adverbies interrogatifs peuvent s'employer comme *na iza na iza*, *na inona na inona* (§ 191) ex : *na manao ahoana*, *na manao ahoan'*, de toute manière ; *na atao ahoana na atao ahoana*, quoi qu'on puisse faire.

Ka nahoana aza est encore un idiotisme, pour consentir malgré soi. Une autre phrase très commune est celle-ci : *ka hanao ahoana hianao* ? Que pouvez vous faire ? il faut se résigner.



CHAPITRE XII.—LES PREPOSITIONS.

218.—Les prépositions sont assez peu nombreuses dans la langue Malgache. Il existe pourtant un assez grand nombre de tournures qui les remplacent, et de prépositions composées, formées par l'union de substantifs avec les préfixes *a-*, *an-*, *am-*, et *i-*.

Il y a dans l'*Annuaire* (iii. pp. 291—294, 348 ; iv., 237, 238) d'intéressantes dissertations sur les prépositions Malgaches, et notamment sur *amy*. Le Dr. Codrington considère *amy* comme un substantif, (*my*) avec la préposition-préfixe *a-*. (*Ann.* III, 293).

219. — Les principales prépositions sont :

Amy (v. § 220).

An', appartenant à.....

Akákky, près de .

Afa-tsy, excepté ; la forme complète est *afaka tsy*.

Ambáraka, jusqu'à ce que.

Araka, conformément à...

Eran' (suivi d'un possessif), au travers de...

Hàtra, de ou à.

*Ho, ho an, ** pour, à.

Màndraka = *ambáraka*.

Nôho, à cause de.

Ràha, † quant à.

Tandrify, en face de.

220. — *Amy* tient lieu d'un bon nombre de prépositions françaises. Il serait plus correct de dire que ce mot n'a pas de signification particulière, et qu'il sert simplement à indiquer un objet indirect, ou un membre de phrase à tournure adverbiale. Les exemples suivants montreront par quelle variété de prépositions françaises correspondantes il peut se traduire.

Miténny aminy aho, Je parle avec lui.

Miáraka aminy aho, Je vais avec lui.

Mba aminy (mbáminy), ensemble avec lui.

Miàla aminy aho, Je m'éloigne de lui.

Mankàny aminy aho, Je vais vers lui.

Natsipy tao amin' ny rānomasina izy, On l'a jeté dans la mer.

Amin' ny tapa-bolan' anio. Dans une quinzaine.

Oméo tēlo amin' ilay vao tōnga aho, Donnez m'en trois de ceux qui sont récemment arrivés

Notindroniny tamin' ny sabatra izy, Il a été percé d'un sabre.

221. — *Prépositions composées*. — Les préfixes-prépositions *a-*, *am-*, *an-* et *i-* s'ajoutent aux substantifs pour former une catégorie de prépositions composées. Les suivantes sont les plus communément employées :

(a-) *Afara*, derrière, (dial. prov.)

Afovàna (fô et vòà ?), au milieu de.

Alôha (lôha), avant.

Aorana (quelquefois *ariana*), derrière.

Amôrona (môrona), sur le bord de.

Atsimo, au Sud de.

Atsinanana (tainana ?), à l'Est de.

Avàtratra (vâtratra ?), au Nord de.

Avivitra (ambivitra), sur le point de.

(an-) *Anatréhana* (âtrika), en présence de.

An-àty (âty), dedans, parmi.

An-dàfy (lâfy), de l'autre côté de.

* *Ho* n'est pas à proprement parler une préposition, mais un signe du futur. Suivi de *azy*, *anao*, etc. ou de *an'* avec un substantif, il se traduit souvent par une préposition française, mais on retrouve toujours la trace de son sens originaire. Les exemples suivants montreront quels en sont les principaux usages :

a. — Litt. "être mien," ex : *Ho ohy ireto*, ceux-ci seront à moi.

b. — Après les verbes de demande ou de prière, etc. ex : *mangataka vola ho anao izy*, il demande de l'argent pour vous (litt. pour être à vous) ; *miôna ho an' ireo namany izy*, il intercède pour ses compagnons.

c. — *Ho azy*, de soi-même, sans l'intervention d'un agent extérieur ; ex : *nivoha ho azy ny varavady*, la porte s'ouvrit d'elle-même.

d. — *Azy ho azy izany*, c'est son opinion personnelle, ou son affaire.

† Il semble préférable de toujours considérer *aha* comme une conjonction et d'expliquer les idiotismes où il répond à "quant à" en les envisageant comme des tournures elliptiques remplaçant (étant considéré que) (eu égard à) etc.

An-dány (lány), de l'autre côté de.
An-dóha (lôha), sur ou à la tête de.
Andréfana, à l'Ouest de.
An-claoclana (éclanclana), entre.
An-ila (ila), à côté de.
An-kôtra (hôntra), au-delà.
An-kavia (havia), à gauche de.
An-kavâna (huvâna), à droite de.
An-kila (hila), sur le côté de.
An-ténaténa (tena), dans le corps de.
An-tàmpona (tàmpona), sur la tête de.

(am-) *Ambány* (vâny ?), dessous.
Ambôny (vony ?), dessus (en Mota, avune).
Ambôdy (vôdy), au fond de.
Am-povôany (fô, et vôn ?), au milieu de.
Am-bádika (vâdika), de l'autre côté de.
Am-pita (ita), de l'autre côté d'une rivière, etc.

Am- s'emploie souvent avec les noms verbaux dans le sens de "pendant," ou "comme," avec un imparfait ; ex. : *am-piasana*, pendant le travail, ou comme il travaillait ; *am-pitsanganana*, tel qu'il est, debout ; *am-panaovuna*, pendant qu'il est occupé à faire quelque chose.

(i-) *Ifôtony* (fôtona), sur l'arbre.
Ilâlana, sur la route (*mivérina ilâlana*, désertier).
Imâso (mâso), en vue de.
Itàny, dehors.
Ivêla (vêla ?), à l'extérieur de
Ivôho (vôho), derrière.

Quelques unes des prépositions ci-dessus, comme *aloha*, *aoriana*, *avàratra*, *an-dufy*, *am-pita*, peuvent s'employer comme adverbes sans être suivies d'aucun suffixe ou substantif ; ex. : *apetraho ao aloha izy* ; *nanuraka teo aoriana izy*, placez-le devant ; il suivait derrière.



CHAPITRE XIII. — LES CONJONCTIONS.

222. — Les conjonctions sont les suivantes :

(1) COPULATIVES : *Ary*, *sy*, *àman*, *àmin'*, et.
Sàdy, *kéa*, aussi.
Sôdy—*no*, à la fois et ...
Dia, même, alors.
Mbu àmy (*mbàny*), ensemble, avec.
Ambàny (ou *mbàny*) et, y compris.

Ary peut s'employer même au début d'une affirmation ; ex. : *ary izao no lazai-ko amin'-o*, et voici ce que je vous dis. Les Malgaches aiment à commencer leurs phrases par une conjonction, et emploient les conjonctions dans beaucoup de cas où nous préférons les omettre. Pour combiner une série de substantifs, on emploie ordinairement *sy* avant les premiers et *ary* avant le dernier. *Aman'* réunit les substantifs qui vont naturellement par paires ; ex. : *ray aman-dreny*, père et mère ; *mâsoandro amam-bôlana*, le soleil et la lune ; *vola aman-*

karena, argent et richesse. *Amin'* se trouve quelquefois dans le même sens, ex : *vola amin' karéna* (*Kubary*, p. 54) et *ny navelan' dRilambo amin' Andrianjaka*, etc. les descendants de Ralambo et d'Andrianjaka. etc. *Sady* joint un adjectif supplémentaire ou un verbe, ou même une affirmation additionnelle. Comme corrélatif de *no*, il veut dire "à la fois"; ex. : *sady hendry no manau-karéna*, à la fois sage et riche. *Mbamy* (qui se rattache à *omba*, et s'écrivait à l'origine *mb-amy*) signifie : ensemble avec ; ex : *ny andriana mb'amin' ny manamboninahitra*, la Reine ensemble avec les officiers militaires. *Mbany* (*ambany*?) se traduit par : y compris ; ex. : *Firy moa ny zanany? Telo ambanin' ilay kely*, combien a-t-elle d'enfants? Trois, y compris le petit. *Venty mbum-butsy*, seize sous, y compris la nourriture. Pour les divers usages de *ana*, voir plus loin (9).

(2). — DISJONCTIVES : *Na*, ou.

na—na, que . . . ou bien (s'emploie en style indirect).

ex. : *Anotanio izy na handeha, na tsia*.

Sa, fa, ou.

Sa et *fa* s'emploient pour poser une question alternative ; ex : *handeha v ialahy, si (fa) tsia? Iras-tu, ou non?*

(3) ADVERSATIVES : *Fa*, mais.

Néfa, andréfa, kanéfa, toutefois.

Kanjo, cependant, mais.

Kàndeha, mais encore (presque inusité).

Sàngy, satingy, mais (par hasard).

Kanjo, implique qu'un fait s'est produit, contraire à ce qu'on attendait. *Satingy*, peut quelquefois se traduire par mais ; ex : *Sàiky nahéry aho, satingy nidilaka*, je tenais presque la victoire, mais je glissai.

(4) CONDITIONNELLES : *Ràha, nòny*, si (avec le présent ou le futur).

Nòny tsy, si ce n'eût été pour cela.

Raha tsy (v. plus bas).

Raha et *Raha tsy* s'emploient pour les protestations, etc., de la façon suivante : *màrina raha hanao izany aho*, assurément je ne ferai pas cela ; *màrina raha tsy hataoko maty ialahy*, je jure que je vous tuerai ; *ireo no manao vy very ny ainy raha tsy izaho, hono, no hanjaka hanana itony tany itony*, ils ont hasardé leur vie pour que je devienne sûrement souverain de cette terre. Comparer le texte hébreu et le Malgache dans Job i, 11, où on trouvera un curieux exemple de ressemblance entre les deux idiomes.

(5) CAUSATIVES : *Fa*, car (en donnant une raison).

Na dia aza, quoique (concession).

Satria, parce que.

Sàngy, puisque, en conséquence, attendu que.

(6) DÉCLARATIVES : *Fa*, no, que.

Fa s'emploie communément pour amener des noms membres de phrase après les verbes déclarer, croire, espérer, etc. ex : *Milaza aminaréo aho*, ou *lazàiko aminaréo, fa tsy ho sàhy han'io izany izy*, je vous dis qu'il n'osera pas faire cela.

No, dans le sens de que, se retrouve dans les phrases de ce genre : *ary inona no raharahanao, no miukunjo hafahafa toy izio hianao?* Et quel est votre métier, que vous êtes si étrangement habillé? *Fu ahoana no ataony, no tsy iwoahany?* Mais que font-ils, qu'ils ne viennent pas?

No ho, a un emploi particulier qui mérite d'être noté ; ex : *izy no nanotrika, no ho foy izahay, izy indray no nitaiza sy namelona anay, no ho lehibe izahay*, c'est elle qui a couvé les œufs, si bien que nous sommes éclos ; et après notre éclosion, c'est elle qui nous a soignés et nourris, si bien que nous avons grandi. (*Kab.* p. 24).

(7) INFÉRENTIELLES : *Dia*, alors, par suite.

Ary, alors, donc.

Ary, quand il se traduit par alors, ne se place point au commencement de la phrase ; ex. : *Andéha ary isika*, partons donc ; *iza ary no hirahina*, qui donc enverra-t-on, alors?

(8) FINALES (résultat ou conséquence) :

*Ka, koa, et ainsi, ainsi que.**Dia, alors.**Sio, andrôa, andrôa, à moins que...*

Ka s'emploie parfois dans un sens adverbial, signifiant : et cependant, ex : *M-làzi ho làhy, ka tsy mrandry an-êfitra*, ayant la réputation d'un homme (brave) et cependant ne couchant pas (c. à. d. ayant peur de coucher) dans le désert.

(9) TEMPORAIRES : *Raha, rehefa, fony, nony, quand.**Diény, pendant que.**Raha mbola, pendant qu'encore, etc.*

Fony peut être une abréviation de *fahiny* ; mas en ce cas, son origine a été oubliée, car on entend dire *fony fahiny*. *Raha fony* s'emploie aussi à l'occasion. *Fony* a trait au passé : *Fony tsy mbola ary ny t nny*, quand la terre n'était pas encore créée. *Nony* implique d'ordinaire une succession d'événements. *Diény* s'emploie de choses passagères, d'une opportunité, etc.

Les Malagaches réunissent souvent deux conjonctions, ainsi :—

<i>Ary dia</i>	<i>Ka nêfa</i>	<i>Nêfa kôa</i>
<i>Ka dia</i>	<i>Fa nêfa</i>	<i>Nêfa kôa</i>
<i>Raha dia</i>	<i>Kôa nêfa</i>	<i>Fa satrià</i>
<i>Na dia</i>	<i>K' andrôa</i>	<i>Fa sàingy</i>

On voit par les listes ci-dessus qu'un même mot doit souvent faire l'office de plusieurs conjonctions différentes : *fa*, car, donne une raison ; *fa*, mais, fait une exception ; *fa*, que, amène une déclaration, etc.

Di, (litt. un pas) marque un progrès dans le discours, un pas en avant ; mais il s'emploie dans beaucoup d'autres circonstances. Il peut servir à amener un prédicat (§ 228) ou à faire ressortir un substantif en apposition, (§ 233) ou à donner une légère emphase à l'un des termes de la phrase (*no dia izy indriny no ho s'ihy*, etc ; que des gens tels que lui aient l'audace, etc.) Il sert aussi à introduire l'apodose dans une phrase conditionnelle. Il s'emploie enfin parfois dans les supplications, (*azy dia mifandritra amin' ny mpimompon'io amin' ny fitsiran'ny*, (Sal. cxliii, 2) et s'appelle en ce cas "*dia mitorain'ny*", le *dia* de supplication.



CHAPITRE XIV.—LES INTERJECTIONS.

223.—Les principales interjections sont les suivantes :

EXPRIMANT la SURPRISE :	<i>Edrày, endrê, odrê, odrè, hày, hânky, hé, làhy, inon'ny, ahy, akritô, akrity</i> (v. le Dictionnaire).
„ le REFUS :	<i>Isy, èisy, aoè, satrià, pourvu que...ne... pas.</i>
„ le DÉsir :	<i>Anie, any, èngy ka, èndre, àngy, azy</i> (e. g. : <i>Zaniko azy ireny, Oh s'ils étaient mes enfants</i> !).
„ le CHAGRIN :	<i>Inây, anie, injay.</i>
„ l'EXCLAMATION } OU L'APPEL : }	<i>E, ô, ry, réy, aray, rày, inay, injây, hono, ou hony.</i>
„ le REGRET :	<i>Indrîsy.</i>
„ la SATISFACTION d'une CALAMITÉ :	<i>Sakôa izây (tant mieux !).</i>

224.—Une série d'interjections démonstratives se forment en insérant *n* ou *nd* après l'initiale *i* dans les pronoms tels que *ity*, *izao*, etc. M. Standing en a donné le tableau suivant :

TABLEAU DES INTERJECTIONS DÉMONSTRATIVES.					
<i>Singulier.</i>		<i>Pluriel.</i>			
<i>Pronoms.</i>	<i>Interjections.</i>	<i>Pronoms.</i>	<i>Interjections.</i>	<i>Pronoms.</i>	<i>Interjections.</i>
<i>ity</i>	<i>inty</i>	<i>irety</i>		<i>izaty</i>	
<i>ito</i>		<i>ireto</i>	<i>indreto</i>	<i>izato</i>	<i>injato</i>
<i>io</i>	<i>indro</i>	<i>ireo</i>	<i>indreo</i>	<i>izao</i>	<i>injao</i>
<i>itsy</i>	—	<i>iretsy</i>	<i>indretsy</i>	<i>izatsy</i>	<i>injatsy</i>
<i>iny</i>	—	<i>ireny</i>	<i>indreny</i>	<i>izany</i>	<i>injany</i>
<i>iroa</i>	<i>indroa</i>	<i>ireroa</i>		<i>izaroa</i>	
<i>iry</i>	<i>indry</i>	<i>irery</i>		<i>izary</i>	
				<i>izay</i>	<i>injay</i>

SECONDE PARTIE.

LA SYNTAXE.

CHAPITRE XV.—FORMATION DES PHRASES.

225.—Maintenant que nous avons achevé de passer en revue les différentes formes des mots, nous avons à examiner comment les mots se combinent entre eux pour former des propositions ou des phrases. Dès le début, nous devons marquer une importante distinction entre le langage Malgache et le nôtre, à savoir l'absence d'un terme quelconque équivalent à notre verbe être. Les Malgaches se trouvent par suite dans l'impossibilité d'exprimer comme nous le faisons la copule logique, et tout le système de construction de leurs phrases s'en trouve affecté.

226.—La définition même du mot "phrase" doit être modifiée en conséquence ; car il y a des centaines de phrases Malgaches où il n'existe aucun verbe, et d'autre part presque toutes les parties du discours peuvent être employées à titre de prédicatif. Ex : un nom : *Trano firngonina io*, ceci est une église ; un adjectif : *mamy ny aina*, la vie est douce ; un pronom : *izy va ity*, est-ce cela ? un adverbe : *Telo va ny rahalahiko*, mon frère était-il là ?

227.—Ce qui ressemble le plus à notre verbe être, comme indication d'une existence est le mot *misy*, qui veut dire : il y a. Voir pour son emploi, les §§ 246 et 338. Il y a aussi la racine *ary* (existant), dont l'emploi est donné au § 314.

228.—En examinant la manière dont l'attribut est annoncé dans la phrase, nous constatons que, quoique la langue malgache accorde une très grande liberté dans l'ordre des mots, il y a toutefois certaines règles à observer :

(1^{re}) Dans une phrase simple, la place ordinaire de l'attribut est au commencement. Ex : *mena ny vary*, le riz est rouge (c.à.d. mûr) ; *Ilant'hy izy*, il ira ; *nangalàrany va ny volan'ro*, a-t'il volé ton argent ? *Zanivako va iny*, est-ce ton enfant ? — Notez l'absence de l'article, dans ce dernier exemple, et comparez avec le § 230, c.

(2^{re}) L'attribut, toutefois, peut suivre le sujet :

(a) Sans que rien autre que le sens ou la voix puissent l'indiquer. Ex. : *izay tsy m'ihay sobiky m'ihay fatam-bary*, ceux qui ne peuvent pas faire de grands paniers peuvent faire de petites mesures de riz : *ny an' ny Manjaka lolohavina*, ce qui appartient au souverain doit se porter sur la tête ; *ny an'itra vahiny*, un conseil est comme un visiteur ; *ny vady fanàrika*, le mari doit être suivi ; *ny marary andriana*, les malades sont (comme) des nobles ; *izaho tsy fangàraka*, je ne suis pas une guêpe.

Ordinairement, quand un pronom personnel figure avant son prédicat, comme dans ce dernier exemple, c'est dans un but emphatique spécial ; et le style ordinaire serait *tsy fangàraka aho*. Il y a toutefois certains idiotismes qui veulent que le pronom soit placé le premier, même sans emphase aucune. Ex : *Fony hianao mbola kely*, quand vous étiez encore jeune ; *indro aho hanào*, me voici, prêt à le faire ; *aoka aho hanào*, permets-moi de le faire.

(b) Le prédicat est souvent précédé de *dia*, qui l'indique plus clairement. Ex : *izay mahay manana dia manana indroa*, ceux qui savent garder leur propriété peuvent être considérés comme la possédant deux fois ; c'est là une tournure extrêmement fréquente, et la Bible Malgache en offre des milliers d'exemples ; ex : *ny fampianaran' ny hendry dia loharanon' aina*, l'enseignement des sages est une fontaine de vie (Prov. xiii, 14) ; *ny npanota dia enjehin' ny loza*, les pêcheurs sont poursuivis par le mal, (Prov. xiii, 21).

(c) Quand il est nécessaire d'appuyer sur un sujet de manière à faire ressortir que le prédicat s'applique spécialement ou exclusivement à lui, on emploie la particule *no*. Ex : *izahay no nampanjàka an' Andrianampoinimerina*, c'est nous qui avons fait Andrianampoinimerina roi. Pour avoir des exemples plus développés de l'emploi de cette particule discriminative, v. § 236.



CHAPITRE XVI.—L'ARTICLE.

229. — L'article défini est *ny* qui a la même valeur de définition et de spécification que l'article Français *le* : *nipika tamin' ny tany va ny ra* ? Le sang est-il tombé par terre ?

230. — L'article *ny* présente certains emplois particuliers qui méritent l'attention :

(a) Il est fréquemment usité, comme l'article grec, pour transformer d'autres parties du discours en substantifs.

Adjectifs : — *Mamin' ny hendry izany teninao izany*, vos paroles sont agréables aux sages.

Verbes : — *Ny atao no miverina*, l'acte se répercute sur celui qui l'accomplit ; *tsy tohan' ilay kamo ny hiràhin-kiàsa*, ce paresseux ne peut pas supporter d'être envoyé au travail ; (litt. l'être envoyé au travail).

Adverbes : *Aza manao zatovon' ny any, ary zazalahin' ny aty*, ne jouez pas un double jeu.

Phrases prépositionnelles.—*Ny am-pon' ny siny mangatsiaka*, ce qui est dans (litt. le cœur de) la jarre à eau est froid.

Pronoms :—*Ny anao*, le vôtre ; de même *ny antsika*, *ny anay*, *ny anareo*, etc.

Phrases :—*Rangahy amoron ny sinibe* : ho fatin' ny "Aza fady," le vieillard assis près de la jarre à eau ; il sera tué par les "Pardon, s'il vous plaît !" (c.à d. par les politesses des gens qui demandent de l'eau à chaque instant).

Avec les adjectifs et les adverbes, il y a lieu de distinguer deux emplois différents de cet idiotisme.

(1) Il peut être employé dans le sens concret ; ex. : *ny hendry*, le sage ; *ny mpangalatra*, les voleurs.

(2) Il peut être employé dans le sens abstrait ; ex. : *tsy ho luitra ny noana*, la faim sera insupportable ; *ny mangalatra nahafaty*, le vol conduit à la mort.

Quand il se joint à *ho* comme préfixe d'un adjectif, il prend le sens du verbe être ; ex : *tinko hian' ny ho hendry*, je suis tout disposé à être sage.

(b). Il s'emploie pour désigner une classe d'objets tout entière ; c'est en ce cas un article générique.

Ex : *ny vorona sy ny biby*, les oiseaux et les bêtes ; *mahita vol-na alohan' ny biby*, apercevoir la lune avant les animaux (dans les champs) ; *manarain' tsy lasan-davitra, toy ny akoho*, se lever de bonne heure sans aller bien loin, comme les poules ; *ny Mubagasy, ny Talaotra, ny Vazaha*, les Malgaches, les Arabes, et les Européens. *Havan' Andriana ny Andriamasinavalona*, la tribu d'Andriamasinavalona se compose de parents du roi. Dans ce sens, c'est l'article *ny*, et non l'i personnel ordinaire (v. § 201) qui s'emploie avec les noms propres.

Il suit de ce qui précède que *ny* s'emploie après *tahaka*, *tôn*, *hàtra*, *tàra*, dans les comparaisons générales :

Ex : *Toy ny voalavo sy ny totôzy*, comme les rats et les souris.

Il y a peu d'exceptions aux règles ci-dessus dans la conversation courante ; mais dans les proverbes, le mot *toa*, comme, est souvent suivi d'un substantif indéfini : *adalad-la, toa Betsileo*, stupide comme (un) Betsilé ; *misa roa, toa manavy*, il prend deux parts, comme (une) chauve-souris, c.à d. il joue un double rôle.

(c) Il s'emploie généralement quand un substantif est défini par un pronom suffixe : *ny tômpoany*, son maître, (ou le maître de lui) ; *ny tranonao*, ta maison ; *ny ray aman-treniny*, ses père et mère.

Pour les exceptions, v. § 233. Dans certaines phrases, quand les substantifs s'appliquent aux personnes, l'article est omis ; ex. : *hoy rainy* ; *tonga reniny* ; *hoy Andriamanitrao*.

(d) Il s'emploie encore généralement avec les noms abstraits (comp. en Français la vertu, en Grec *he agape*).

Ex. : *Ny marina*, la vérité.

Ny rariny, la Justice.

Ny tódiny, le châtimement du mal.

(e). Avec les mots *anankiray*, *màro*, *sàsany*, et *rehetra*, l'article s'emploie souvent en Malgache, alors qu'en Français on peut s'en dispenser.

Ex : *Ny lehilahy anankiray*, un certain homme.

Ny ôlona sàsany, certaines gens.

Ny ôlona rehetra, tout (le) monde.

Ny ôlona màro, beaucoup de gens.

231.—*Ilay* (quelquefois *lay*, *ilehy*, *lehy*,) s'emploie aussi comme article ; mais il a une valeur démonstrative que n'a pas *ny** qu' *ilay* soit une article, et non un pronom démonstratif, résulte de ce fait qu'il ne peut pas suppléer un substantif, comme le font *ity* et *io* ; et qu'il ne peut pas être répété après son substantif, comme le sont d'ordinaire les démonstratifs Malgaches. Ainsi nous

* Cf. par exemple les différentes significations des phrases suivantes :

Ento ary ilay roa ; *ento ary ny roa* ; *ento ary izay roa*.

pouvons dire : *omeo ahy io* ; mais nous ne pouvons pas dire *omeo ahy ilay* ; nous devons ajouter le substantif, *omeo ahy ilay vola*.

Ilay, à la différence des démonstratifs *io*, *ity*, *itsy*, etc. s'emploie de ce qui n'est ni présent ni visible, mais que l'on suppose connu de la personne à laquelle on s'adresse. Il doit être employé seulement avec un objet ou un fait unique ; on le trouve cependant parfois avec un groupe considéré comme unité ; ex : *Nankaiza ilay roa lalhy niàraka taminào omaly*, où sont ces deux hommes qui étaient avec vous hier ? *Indreto ilay olona*, etc. Voyez ces gens, etc. ; *ilay fito* s'emploie pour désigner une semaine de pluie continuelle qui survient en général pendant la saison chaude.

Quand *ilay* est employé pour désigner un objet ou un fait qui s'exprime par plusieurs mots, on ajoute souvent *iny* pour terminer la phrase ; ex : *tamin' ilay nandehànan' ny ankizivavy hantsaka iny*. *

Ilay est enfin particulièrement utile dans les cas où l'on renouvelle une mention précédente ; v. dans la Génèse (viii, 8, 9) : *Namòuku voromailàla anankiraj' izy..... fa tsy hitan' ilay voromailàla*, etc. Il envoya une colombe mais cette colombe ne trouva point, etc.

232. — *Ra* et *ry* semblent parfois avoir la même portée que l'article : *tonga razàalàhy*, le garçon est venu ; *nandeha raléhilahy*, l'homme alla ; *indry ny fonenan-dry tompoko*, voilà la maison de mon maître (= *ny tompoko*). *Ry* joint à un nom propre s'appliquerait, suivant certains auteurs, non seulement à l'individu désigné, mais à sa famille, à ses compagnons, etc. Ex : *tonga ny Rainibe*, voudrait dire que Rainibe est venu avec tous les siens. C'est ainsi, que nos auxiliaires indigènes ont choisi *ry* pour compléter la phrase avec l'*ireo* suivant dans Job. xxxii. 4.

L'OMISSION DE L'ARTICLE

233. — L'article s'omet généralement :

(a) Devant les substantifs en apposition.

Ex. : *Heròda mpanjòka*, Hérode roi ; *Ranavalomanjaka, tompon' ny tany*, Ranavalomanjaka, souverain du pays. *Rainil'irivony, prime minìster* ; *Antananarivo, renivohitr' i Madagasgar*, Tananarive, capitale de Madagascar ; *Radama Riny* et *Radama Zanany*, pour Radama I et Radama II ; *Ruiniketaka andriambaventy*, Rainiketaka le juge.

Si l'article doit être conservé avec un nom en apposition, on intercale généralement *dia* avant le nom pour faire ressortir cette situation ; ex : *izany no isao-rantsika an' Andriamanitra, dia ny Ray* (Jac. iii, 9).

(b) Avec les substantifs au vocatif. *

Ex. : *Rainay izay any an-dànitra*, notre père qui êtes aux cieux ; *tompokalahy ô, ô monsieur*.

(c) Devant les attributs.

Ex. : *Trànondo io*, voici ta maison.

(d) Quand deux substantifs se combinent et forment un groupe unique, une énumération combinée, il suffit d'un seul article ; v. Matt. v. 6 : *Sambatra ny norma sy mangetaheta ny rariny*. Il est douteux toutefois que les indigènes se conforment rigoureusement à cette règle ; mais d'autre part, la répétition de l'article dans de semblables phrases aurait assurément pour résultat de suggérer deux classes distinctes d'individus. *Aman* s'emploie souvent pour réunir des substantifs par paires, à l'aide d'un article unique : *ny vola aman-karena*, l'argent et les richesses ; *ny masoandro amam-bolana*, le soleil et la lune. Pour les distinguer, il faudrait dire : *ny masoandro sy ny volana ary ny kintana*.

(e) Avec les accusatifs de la catégorie indiquées aux §§ 266-272.

(f) Après no. (v. 235, iii.)

* Dans les exemples cités en b et en c, il faut noter que l'article exigé d'ordinaire conformément au § 230 c est omis. Un attribut précédé de *dia* (228 b) peut prendre l'article, ou bien on peut employer *ilay* ; ex : *izy ilay nolazaiko*, c'est celui dont je parlais.

MANIÈRE DE REMPLACER L'ARTICLE INDÉFINI.

234.—L'article indéfini n'existe pas en Malgache ; il est indiqué :

(a) Par l'omission de l'article *ny*. Ceci toutefois n'est pas possible avec un nominatif (v. § 244).

Ex. : *Nahita ômby aho*, j'ai vu un bœuf.

Zavatr' ôlona, des affaires à quelqu'un.

(b) Par l'emploi de *anankirây* et de *sasany*, dans le sens semi-défini de quelque, certain, etc. (v. § 230, e).

(c) Par l'emploi du pronom relatif *izay*, dans un sens indéfini.

Ex. : *Iza no hatoky izây adâla*, qui donc aurait confiance dans un imbécile ? (§ 246, 2).

(d) Par l'emploi du verbe *misy* (§ 246, 1).

Ex : *Misy fotsy ato*, Il y a du blanc par ici.

Nisy ôlona namângy azy, quelqu'un lui a fait visite.

Misîa mankatỳ ny ankizilâhy, qu'un domestique, (ou des domestiques) vienne ici.



CHAPITRE XVII.—EMPLOI DE LA PARTICULE EMPHATIQUE OU DISCRIMINATIVE.

235.—L'emploi correct ou incorrect de la particule *no*, est un critérium assez exact des progrès d'un Européen dans la langue malgache.

Pour éviter l'une des causes d'erreur les plus fréquentes, il faut donc établir nettement que *no* ne doit jamais être considéré comme un simple équivalent de notre copule logique "est." Il s'emploie pour donner de l'emphase à une assertion, et en même temps, pour exclure ou distinguer un ou plusieurs objets auxquels ne se réfère pas l'attribut employé dans cette assertion, souvent l'objet ainsi distingué est énoncé dans le membre de phrase suivant, comme dans le proverbe : *ny kitoza no tsara mihantona*, *fi ny teny tsy tsara mihantona*; c'est la viande sèche qui est bonne à suspendre ; les paroles ne sont pas bonnes à suspendre, c. à d. : mieux vaut parler ouvertement. Les proverbes malgaches donnent un grand nombre d'exemples analogues (2146, 2277, 2507, 2533).

No peut, à l'origine, avoir été un article :

(1) Sa forme est à peu près identique avec celle de l'article *ny*, et nous avons vu que *i* et *o* s'échangent fréquemment (§ 58).

(2) Dans certains idiotismes, il semble avoir seulement la valeur d'un article ou d'un pronom relatif ; ex : *Hoy no navâlîny azy*, = *hoy ny*, etc. ; *misy be no mpanânô* = *misy be ny*, ou *izây manânô*.

(3) Il rend superflu l'emploi d'un article ; *iza no tsàra* quels sont (les) bons ? et non *iza no ny tsàra* ?

236.—Les différents emplois de *no*, comme particule discriminative, peuvent être répartis comme suit :

Il peut être employé pour appuyer ou distinguer 1° un sujet ; 2° un membre de phrase indiquant le temps, le lieu, la cause ; 3°. Un énoncé.

I.—UN SUJET.

(a) Dans les phrases affirmatives.

Ex : *Fa izy no nataon'ny hitondra ny tany*, car c'est lui qu'il a désigné pour gouverner le pays.

Fositra no tsy hambolém-bôavahy ? Les charançons ne doivent pas vous empêcher de planter des *voavahy*.

(b) Dans les phrases interrogatives.*

Ex : *Amin' inona no tsurbanao maharary* ? D'où souffrez-vous ?

On peut s'employer deux fois dans une phrase interrogative, ex : *Nahoàna no hianao irery hiany no mipètraka* (Ex : xviii, 14) ; ici le premier *no* est exigé par *naoana*, et le second appuie le pronom *hianao*.

(c) Dans les phrases impératives.

Ny fetsy hiany no ario les blancs seulement sont ceux dont il faut dire : jetez-les.

(d) Dans les phrases hortatives.

Fa ny asa no aoka hovanjen' ny ôlona, l'agriculture est ce dont nous conseillons au peuple de s'occuper.

(e) Dans les phrases prohibitives.

Ny manta hiàny no aza hânina, c'est seulement de ceux qui ne sont pas mûrs qu'on dirait : ne les mangez pas ; ou bien : c'est seulement ceux qui ne sont pas mûrs qu'il ne faut pas manger.

II.—UN MEMBRE DE PHRASE INDIQUANT LE LIEU, LE TEMPS, LA CAUSE, etc.

10 *Adalo* 1848, *no vita ny vôhitra*, c'est le dix du mois d'*Adalo*, 1848, que la clôture fut terminée ; *aiza no monina izy*, où demeure-t-il ?

L'emploi sus indiqué se trouve fréquemment dans les phrases adverbiales qui exigent une emphase particulière. Il faut remarquer que le membre de phrase est déplacé, et qu'une phrase complète (*vita ny vôhitra*, ou *monina izy*), suit le *no*.

D'autres exemples de cet emploi sont les suivants :

Efa hêrinândro, hôno, no nilàsy ten izy, pendant une semaine, dit-on, ils ont campé ici ; *Tao Ambatondrakôrîka no nonina izy*, c'était à Ambatondrakôrîka qu'il demeurerait ; *ovîna no tonga teto hianao* ? Quand es-tu arrivé ici ?

Dans certaines phrases de ce type, le nominatif peut être placé avant le *no* sans lui donner l'emphase qui en résulterait dans une phrase ordinaire ; ex. : *Teo am-pitazanana izy no nitoetra*, il se tenait sur sa tour de garde ; *Fa any Ambohimanga Andrianjaka no nitoetra*, car c'était à Ambohimanga que vivait Andrianjaka ; *fa amin' ny vahôaka kôsu izy no mihâhaka ka mipètraka* ; car c'est parmi les gens du commun qu'elles (certaines idoles) sont répandues et se trouvent.

III.—UN ENONCE DONT LA RAISON DOIT ÊTRE DONNÉE.

Ny hândrina no tsy naniry vôlo, ny hénatra ; la honte est la raison pour laquelle les cheveux ne poussent pas sur le front ; *Fa izaho no toa miteny matetika.....Imerina ary tahaka ny ava-voly*, car la raison pour laquelle j'ai l'air de parler souvent est que l'Imérina est un champ qui a besoin d'être sarclé. *Izaho no tsy tonga : nisy raharahan' Andriana nalehako*, la raison pour laquelle je ne suis pas venu est qu'il y avait des affaires du gouvernement dont j'avais à m'occuper

* Quand la réponse à une phrase interrogative serait un sujet, il faut employer *no* ; quand *no* n'est pas employé, la réponse serait un attribut. Ex : *iza no izy* ? Lequel est-ce ? La réponse serait : celui-ci. Mais à la question *iza izy* ? *iza moa izy* ? Qui est-ce ? la réponse serait : c'est mon frère, c'est un soldat, etc. *Iza moa hianao* ? *Rabe aho*. Comparez aussi les différents sens de *aiza moa* et *aiza ny* ; *manao ahoana no et manao ahoana ny* ; aussi §217.

Ho s'ajoute souvent dans des cas semblables : *ny akôho no ho léhibe, ny volony*, les plumes des volailles les font paraître grosses ; *ny rano no mandriana, ny vato*, les rochers sont cause de la cascade ; *ny Andriana no ho manjaka, ny vahoaka*, le peuple est la base de la royauté ; *ny raharaha no ho lavorary, ny tènny ifunatrêhana*, les affaires deviendront bonnes, par les conseils réciproques.

Cf. Proverbes 2119, 2154, 2193, 2304, 2481, 2484, 2508.

IV.—AVEC UNE OMISSION DE NAHOANA.

Un idiotisme assez étrange a été signalé dans l'emploi de *no*, (*Ann.* I, 125), où il prend le sens de *nahoana no*, comment se fait-il que ; ex. : *no mpanefy ka matahotra afo*, (*Prov.* 2116) comment se fait-il qu'un forgeron ait peur du feu ? V. également les prov. 2115, 2117.

237.—L'emploi de *no* permet de donner une certaine emphase à un membre de phrase quelconque. Ainsi : *Izaho no nipetraka teo anilany omaly*, c'était moi qui étais assis auprès de lui hier ; ou *teo anilany aho no nipetraka* (ou *no nipetrahako*) *omaly*, c'était à son côté que j'étais assis hier ; ou bien encore : *Omaly aho no nipetraka* (ou *no nipetrahako*) *teo anilany*, c'est hier que j'étais assis à côté de lui.

CHAPITRE XVIII.—LE SUBSTANTIF.

238.—Le substantif, en Malgache, ne comporte aucun changement pour indiquer le genre ou le nombre.

239.—Le genre est indiqué, lorsque la chose est nécessaire, par l'addition, au substantif, de *lahy* pour un mâle, et *vavy* pour une femelle ; ex. : *ombélahy*, un taureau ; *ombivavy*, une vache ; *akoholahy*, un coq ; *akohovavy*, une poule ; *Vazahalahy*, un Européen, *Vazahavavy*, une Européenne.

240.—Certains mots emportent le genre, comme *Rangahy* ou *Ingahy*, *Andriamatoa*, employés à l'égard des hommes ; *Ramatoa*, *Rafotsy*, *Rafotsibe*, à l'égard des femmes. Il y a aussi des pronoms spéciaux employés pour s'adresser soit aux hommes, soit aux femmes ; ex. : *ialahy, ise, ilehity, ilehiraô, ilehiretsy*, etc., pour les hommes ; *itena, ndriako, ndrî, retsy, retsiana*, pour les femmes.

241.—Le nombre ne peut s'indiquer que par les moyens suivants :

(a) En employant *rehetra, sasany, maro, vitsy*, ou les numéraux ;

(b) En employant des démonstratifs au pluriel, *ireto, iretsy, ireny* etc.

Quand un démonstratif est nécessaire seulement pour faire ressortir un singulier ou un pluriel, il ne s'emploie qu'une seule fois ; ex. : *ireo lehilahy, ireo vahiny, ity lehilahy*. Les Français emploient parfois la forme abrégée *ireo* dans ce sens. Dans la Bible révisée, *ireo* a été quelquefois employé de la sorte pour indiquer un pluriel, et il semble que l'usage tend à s'en répandre. C'est dans cette direction, par suite, qu'on peut espérer voir la langue Malgache se procurer un pluriel.

(c) Les verbes réciproques impliquent ordinairement un pluriel ; ex. : *zaza nifanarakaraka* ; des enfants nés l'un après l'autre (c. à d. sans interposition d'un frère ou d'une sœur).

(d) Le redoublement indique quelquefois un pluriel ; ex. : *trona mitsingeringerina*, les années arrivant l'une après l'autre.

(e) *Avy* (chacun) implique un pluriel dans certaines combinaisons ; ex. : *Iza no unarany* ? comment s'appelle-t-il ? *Iza avy no unarany* ? Comment s'appellent ils ?

(f) L'adverbe *eny* peut emporter l'idée de pluralité ; ex : *ny kintana eny amin' ny lanitra*, les étoiles répandues dans le ciel (v. § 207).

(g) L'article *ny*, dans son sens générique, § 230, b.) peut servir à indiquer un pluriel ; ex : *ny Vazaha*, les Européens, *ny omby*, les bestiaux, etc. Ceci toutefois n'est qu'une indication incertaine, à moins que le caractère général de la proposition ne montre qu'il s'agit de la classe tout entière dont il est question.

242.—*Les cas.*— Le langage Malgache n'a point d'inflexions, et la relation des substantifs avec les autres mots s'indique par leur position (v. § 251) ou par la construction de la phrase (§ 260, etc.) ou par l'emploi de particules comme *an'* ou *any* ; ou enfin parfois par l'omission de l'article (§ 233, b.).

DU SUBSTANTIF COMME SUJET.

243.—Le mot sujet est employé ici par opposition à l'attribut ; ex : *rava ny trano*, la maison est détruite ; ici la maison est le sujet, ou nominatif, de la phrase, bien qu'en même temps il soit aussi l'objet qui a été détruit.

244.—Le nominatif d'une phrase est ordinairement défini, et souvent la présence ou l'absence d'article suffit à indiquer quel mot est le sujet, et quel l'attribut ; ex : *mpandrafitra ny zanakao*, votre fils est charpentier ; *zanakao ny mpandrafitra*, le charpentier est votre fils.

245.—Un sujet indéfini peut s'indiquer de la façon suivante :

(a) Par l'emploi de *misy*. C'est le moyen le plus ordinaire de donner le caractère indéfini au nominatif d'une phrase. Ex : *misy olona mitady anao*, il y a des gens qui te cherchent ; *nisy lamba n-laiko*, j'ai pris un lamba (litt. un lamba a été près par moi).

(b) Souvent le nominatif d'une phrase contracte une certaine indétermination par l'emploi de *izay* au lieu de *ny* (cf. § 234, c) ; ex : *Halaiko izay hitaiko*, je prendrai quoi que ce soit que je puisse voir ; *izay azonao dia ento ety amiko*, Apportez-moi tout ce que vous pourrez trouver.

(c) Un substantif peut être employé sans article avec la particule *no* (§ 236, a) ; l'emphase impliquée dans la particule *no* suffit en pareil cas à dispenser de l'article, et explique cette anomalie ; ex : *Ohabolana kely no hataoko* (Kab. p. 16), je vais faire usage d'une petite parabole ; *rahana no vonoky ny tongony*, ce sont des nuages qui sont la poussière de ses pieds (Nah. i. 3).

246.—Un sujet peut-être introduit sommairement au commencement d'une phrase, dans les circonstances où nous dirions "à l'égard de," "en rapport avec." C'est ce que les grammairiens appellent le nominatif *anticipatif* ou *suspendu*. Il est en quelque sorte, en effet, suspendu devant l'auditeur, pour attirer son attention et préparer l'esprit à une assertion sur ce point. Ainsi nous avons : *Bibilava vonono : tsy manan-tanana hamaly izy, fa Andriamanitra no andrasana*, un serpent qui a été tué : il n'a pas de mains pour se venger ; mais il attend (l'intervention de) Dieu ; *fotsim-bary anatin' ny vilany : tapany ka mody erany*, du riz blanc dans une marmite : il ne la remplit d'abord qu'à moitié, mais il a bientôt fait de la remplir tout entière ; *Sorohitra amoron-dalana : tsy nariako, fa narian-dreniny*, une alouette sur le bord du chemin : ce n'est pas moi qui l'ai jetée, c'est sa mère.

Parfois *raha* ou *rahy ny amin'* est employé pour introduire un sujet de cette manière. *Raha izaho kosa, dia Andriamanitra hiany no inoako* ; pour moi, c'est en Dieu seul que je crois.

DU SUBSTANTIF EN APPOSITION.

247.—Nous avons déjà fait ressortir l'omission de l'article devant les substantifs en apposition (§ 233). Nous disons Alexandre le Grand ; mais les Malgaches diraient *Aleksandra lehibe* ; au lieu de Paul l'Apôtre, ils disent *Paoly Apostoly* de même Jésus-Christ, le fils de Dieu, devient *Jesosy Kristy, Zanak' Andriamanitra*.

248.—Dans le cas d'apposition avec un nom propre, c'est ordinairement celui-ci qui est placé le premier. V. ci-dessus *Puoly Apostoly* ; comparez en outre les exemples déjà donnés au §233, a.

Il existe cependant une tendance à suivre l'ordre adopté en Anglais dans beaucoup de phrases d'origine étrangère ; ex. : *hitory teny ny havantsika Rainibe* ; notre ami Rainibe prêchera ; et les lettres finissent par : *hoy ny sakuizanao Ranona*. De même encore nous trouvons : *ny tendrombohitra Sinay, renirano Jordana*. etc.

249.—Nous pouvons ranger parmi les appositions des phrases telles que les suivantes :

(a). — *Trano fiangonana*, une maison de réunion ; *andro fitsarana*, le jour du jugement.

(b). — *Trano vato*, une maison de pierre ; *toko vy*, un trépied en fer ; *akanjo ba*, un tricot de laine ; *sotro vola*, une cuiller d'argent.

DU SUBSTANTIF COMME OBJET.

250.—L'objet d'un verbe transitif actif doit le suivre immédiatement et dans une phrase simple l'ordre serait : le verbe—l'objet—le nominatif ou sujet ; ex. : *nahandro ny vorombe ny ankizilahy*, le domestique a cuit l'oie. Renverser cet ordre, et séparer le verbe de son objet (*nahandro ny ankizilahy ny vorombe*) ferait de l'oie le cuisinier, et du serviteur la chose cuite.

251.—Parfois un adverbe ou un accusatif de la classe indiquée au § 257 c. d, peut se trouver avant l'objet ; ex. : *namaly sarotra azy aho*, je lui ai répondu rudement ; *nanoso-menaka ny zaz' ny reniny*, la mère de l'enfant l'a enduit de graisse.

252.—Par dérogation à l'ordre ordinaire, les indigènes placent souvent le pronom appartenant à un impératif actif immédiatement après le verbe ; ex. : *mihainoa hianao ny tenin' ny npanomponao*, écoute les paroles de ton serviteur.

253.—Les noms propres et parfois les pronoms prennent *an'* pour indiquer le cas objectif ; ex. : *nikapoka an-dRanona aho*, j'ai battu un tel ; *ity no hazo nikapokako an-dRanona*, ceci est le bâton avec lequel j'ai battu un tel ; *nanome vola an' ireo olona ireo izy*, il a donné de l'argent à ces gens-là ; *na nomenao an' izà na nomenao an' izà*, à qui que ce soit que tu l'aies donné. Avec les noms propres, *an'* doit toujours être employé pour indiquer le cas objectif ; mais avec les pronoms son emploi est plus rare, du moins en écrivant.

254.—Les substantifs verbaux se conduisent comme les verbes dont ils sont dérivés ; ex. : *tia an' dRabe aho, ny fitiavako an-dRabe* ; *tia olona izy, ny fitiavany olona* ; *niteny taminy aho, ny fitenenako taminy*.

255.—Beaucoup de substantifs racines se font suivre immédiatement d'un substantif comme objet ; ex. : *zara-tany*, un lot de terre ; *vohi-vary*, la plantation du riz ; *sasa-lamba*, le blanchissage des vêtements ; *adi-varotra*, le marchandage, (litt. combat d'un marché) ; *hala-boatavo*, le vol d'une gourde. Dans une phrase simple, le second substantif, en pareil cas, serait l'objet ; ex. : *mizara tany aho (zara-tany)*.

256.—Un grand nombre de verbes ont la faculté de se subordonner deux noms ou pronoms sans l'aide d'une préposition, pour compléter leur signification.

(a) Tous les causatifs dérivés d'un verbe transitif ont cette faculté, l'un des substantifs représentant l'objet, et l'autre l'agent qui est conduit à accomplir l'acte indiqué par le verbe. Ex. : *mitòry teny aho, mampitòry teny ahy ny mpitandrina* ; *miàn'atra gramàra izahay* ; *mampianatra anay gramàra ny Vazaha*. La place naturelle de l'agent est après le verbe causatif, comme dans le dernier exemple ; mais quand un substantif est déjà intimement uni avec un verbe, de manière à former virtuellement un composé, comme dans *mitòry teny*, l'agent suit le sujet.

Dans beaucoup de phrases, cependant, on supprime un objet ; ex : *mampamungy azy aho*, je le fais visiter (par vous ou quelque autre) c. à d. je lui envoie mes compliments ; *tsy nety mampisambotra azy aho*, je ne lui prêtai pas (quelque chose) ; de même encore : *mampamboly mangahazo, mampandrafitra trano, mampiambini ny vavahady, mampianatra gramara* ; dans toutes ces phrases, l'agent du verbe simple, qui serait à l'accusatif après une forme causative, n'est pas exprimé.

Le causatif d'un verbe intransitif n'a évidemment qu'un seul objet ; ex : *m'indeha izy, mampandeha azy aho ; mandihy razazavavy ; mampandihy andrazazavavy aho*.

(b) Il y a aussi certains verbes, tels que *manisy, manome, manolotra, maneho*, etc. qui souvent se subordonnent deux substantifs, un objet et une personne ; ex : *manisy soa azy*, lui faire du bien ; *manisy ratsy azy ireny*, ils lui font du mal ; *maneho azy zavatra*, lui montrer quelque chose ; *manome vola anao aho*, je te donne de l'argent, *manolo-tsaina azy aho*, je lui donne un conseil ; *nanala lamba azy ny jiolahy*, le voleur l'a dépouillé de ses vêtements.

Certains verbes varient dans leur construction, et prennent parfois deux substantifs sans préposition, comme il est dit plus haut, tandis que d'autres fois *amy* peut être employé devant le substantif de personne ; ex : *aseho azy*, ou *aseho aminy* ; *ambara azy*, ou *ambara aminy* ; *ataoko azy* ou *ataoko aminy* ; *mamindra fo azy*, ou *mamindra fo aminy*.

(c) Beaucoup de verbes sont suivis d'un accusatif de l'instrument (v. pour plus de détails § 272) et prennent en ce cas un second accusatif de la personne ; ex : *namely vy an-dRabe izy*, il a frappé Rabe avec un instrument de fer ; *nitobato ny fuhavalony ireny*, ils lapidèrent leurs ennemis ; *nandrako-tsihy ny zanany izy*, elle couvrit son enfant avec une natte.

(d) Les verbes accompagnés d'un accusatif limitatif (§ 268) se conduisent de même ; ex : *manapa-doha azy*, lui couper la tête (litt. le couper quant à la tête) ; *manàry haréna azy*, ne pas lui donner une part de propriété ; *manary fandroana ny tompony*, ne pas visiter son maître à la fête du nouvel an.

(e) Beaucoup de ces verbes conservent un des accusatifs quand la construction active ou passive est employée. Ex :

*Mampianatra gramara anay ny Vazaha.
Ampianarin' ny Vazaha gramara izahay.
Gramara no ampianarin' ny Vazaha anay.*

*Manolotra azy ny vola ireny.
Atolotr' ireny azy ny vola.
Toloran' ireny ny vola izy.*

*Manafy lamba ny zanany izy.
Tufiany lamba ny zanany.
Lamba no atafiny ny zanany.*

*Mandrako-tsihy ny zanako aho.
Rakofako tsihy ny zanako.
Tsihy no arukotro ny zanako.*

Et pour montrer comment un verbe passif peut être suivi par un accusatif, comparez les phrases suivantes : *tsindrio an-dRainibe izahay*, donnez nous Rainibe comme aide ; *tsy misy hasiako azy*, je n'ai rien où je puisse le mettre.

257.—On verra dans la syntaxe de l'adjectif (§ 288) que beaucoup d'entre eux exigent un substantif simple, ou un pronom à l'accusatif, comme complément.

258.—La marque ordinaire d'un objet indirect ou éloigné est la préposition *amy* ; ex : *nilaza izany teninao izany tamin-dRabe aho*, j'ai fait votre commission à Rabe. Mais il faut avoir soin de chercher dans le Dictionnaire quelle est la construction pour chaque cas particulier, le Français et le Malgache différant souvent à cet égard (v. § 350).

DU SUBSTANTIF COMME POSSESSEUR OU AGENT.

259.—Nous avons maintenant à envisager comment le langage Malgache indique qu'un substantif donné représente dans la phrase le possesseur, ou l'agent d'un verbe adjonctif, entre lesquels, au point de vue grammatical, il n'existe pas de différence, (§ 92). Ce qui paraît le plus bizarre à l'esprit français est qu'aucun changement n'est apporté au substantif lui-même, considéré comme un cas possessif ; toutes les modifications exigées se font dans le mot précédent. Ceux qui connaissent l'Hébreu reconnaissent immédiatement l'analogie des deux langues sur ce point ; ainsi si en Hébreu nous voulons unir le mot *dabhar*, parole, avec le mot *melek*, roi, nous le faisons en abrégant le mot *dabhar*, et en laissant *melek* intact. Parfois on ajoute un *i* au premier mot, comme voyelle copulative. On verra dans ce qui suit à quel point cette façon de procéder ressemble au Malgache.

Il est intéressant aussi de comparer le Malgache et le Malais. On dit qu'en Malais il y a trois moyens d'indiquer le possesseur :

(a) Le substantif indiquant le possesseur suit simplement celui qui désigne la chose possédée ; ex : *kulit kayu*, écorce (litt. peau d'un arbre = *hodi-kazo* en Malgache).

(b) La particule *na*, indiquant la possession (Malg. *n'*) s'ajoute au premier substantif ; ex : *anak-na raja* (le fils d'un roi).

(c) On emploie certaines autres particules indiquant la possession.

En Malgache, on trouve des équivalents de ces différentes méthodes ; par exemple dans *masoandro*, ceil du jour (c. à d. le soleil), les mots sont réunis par simple juxtaposition, sans autre signe de leur rapport ; dans d'autres cas, *an'* est employé comme signe de la possession ; ex : *sumbo maromaro an' ny Frantsay*, beaucoup de navires appartenant aux Français.

260.—La première de ces méthodes, la simple juxtaposition est représentée en Malgache par un grand nombre de combinaisons avec les substantifs *fara*, *ila*, *lela*, *loha*, *tenatena*, *vavy*, *vou*, *vody*, *zara* et *anjara* ; ex : *lôha-lôlana*, l'avant-garde d'une armée ; *vodi-lôlana*, l'arrière-garde ; *fara-teny*, une décision, un ultimatum ; *vodi-fiakaran*, le bas d'une pente ; *lela-omby*, la langue d'un bœuf ; *zara-volanao*, ta part d'argent ; *ila-nty*, un côté du foie ; *voa-fano*, graines du *fano* (employées en sorcellerie).

261.—L'emploi de *an'* est assez rare ; il semble qu'on y ait recours seulement lorsque les mots en rapport ne peuvent pas correctement être mis en contact ; mais même dans le cas où un autre mot vient séparer les deux substantifs indiquant le possesseur et la chose possédée, ce mot est souvent considéré comme se rattachant à l'un des deux pour former un composé ; et alors on emploie la manière ordinaire de marquer la possession, dont il va être parlé au paragraphe suivant. C'est ainsi que nous avons : *elo ménan' ny Andriana* ; *tânana ankavanana-d-Ralambo*.

262.—La méthode la plus ordinaire pour marquer en Malgache la relation de possession ou d'action est celle qui exige une addition ou un changement dans le mot qui précède celui qui sert à désigner l'agent ou le possesseur.

263.—Ici il y a lieu de distinguer deux principales classes de mots ;

CLASSE I.—MOTS FINISSANT EN A FERME (§ 155, NOTE), E, Y, OU O.

Si l'agent ou le possesseur est un substantif précédé de l'article, ou un pronom, la règle est d'ajouter *n'* au mot précédent ex :

* A l'origine ce signe s'écrivait dans sa forme pleine, *ny* ou se supprimait tout à fait ; ainsi "l'argent des riches" s'écrivait soit : *ny volany ny mpânana-karena*, ou bien *ny vola ny mpanan-karena*. La manière actuelle évite toute ambiguïté, et représente assez bien l'assonance, qui est tout au plus celle d'un *i* faible comme dans *nenina* (§ 10) et semble le plus souvent n'être qu'une prolongation de l'*n* pour arriver sans séparation au mot qui va suivre. Le son véritable ne peut guère s'apprendre qu'en écoutant avec soin les meilleurs orateurs.

Voaravan' ny tompony ny trano, la maison a été détruite par son propriétaire.

Kafen' ny mpivarotra, le café du marchand.

Volon' ny zaza, la chevelure de l'enfant.

Vidin' ny looranjy, le prix de l'orange.

Volan' izy mirahalahy, l'argent des deux frères.

Quant un substantif ou un verbe sans article suit l'*n'*, les changements ordinaires nécessités par l'euphonie (§ 26) s'effectuent.

Ex. : *Volon' jaza (zaza)*, la chevelure de l'enfant ;

Solon' d'Rabe, un remplaçant de Rabe.

Kitapom' bola (vola), une bourse.

Devant un nom commençant par *n* ou *m*, le suffixe *n'* ne peut pas se maintenir, car *nn* et *mm* ne rentrent pas dans les associations de consonnes permises en Malgache, ainsi qu'il a été expliqué au § 28 ; c'est ainsi que nous avons *Kabari-miramila*, un discours de soldat, court et décisif ; *tarehy ratsy natao-Nanohary*, un vilain visage fait par le Créateur.

CLASSE II.—MOTS FINISSANT PAR LES TERMINALES LÉGÈRES (§ 30).

Il faut ici distinguer les mots en *na* de ceux en *ka* et en *tra*.

Pour les mots en *na*, la règle est de supprimer cette syllabe, et de la remplacer par le suffixe *n'* ;

Ex. : *Anara-n' (anarana n') ny olona*, le nom des gens.

Nalai-n' (nalaina n') izy tompony, pris par son propriétaire.

Pour les mots en *ka* et en *tra* suivis par un substantif avec l'article, la règle est de changer l'*a* final en *y*. L'effet de ce changement est de mettre les deux mots en contact intime, et, lorsqu'ils sont prononcés rapidement, de leur donner l'allure d'un mot composé.

Ex. : *Satroky ny miaramila*, le chapeau du soldat.

Fantatry ny hendry, connu par les sages.

Ce changement de l'*a* final dans les mots qui finissent par les terminales légères ne se borne pas, dans la prononciation, du moins aux cas indiqués plus haut. Si l'objet d'un verbe actif transitif, finissant en *ka*, *tra*, ou *na*, par exemple est accompagné de l'article, celui-ci semble entraîner le changement de l'*a* final. Dans la phrase *manapaka ny olona*, par exemple, l'*a* final de *manapaka* se fait à peine entendre ; et pour le faire mieux sentir, la Bible révisée par M. Griffiths comportait toujours un *y* dans les cas semblables, (*manapaky ny olona*). Dans les phrases telles que *tahaka ny hevitra*, *araka ny tiany*, la plupart des indigènes préfèrent l'*y* ; ex : *tahaky ny hevitra*, *araky ny tiany*.

Lorsque le substantif qui suit le mot finissant en *ka* ou *tra* n'a pas d'article, il faut suivre les règles ordinaires pour la combinaison des consonnes et les contractions. Ex : *Satro-borozany*, chapeau d'un bourgeois ; *fantatr' iza moa*, connu par qui ? *tapo-kazo*, un morceau de bois.

Certains mots comme *toetra*, *ritra*, *vahoaka*, sont considérés tantôt comme appartenant à la classe i, tantôt à la classe ii ; c'est ainsi que nous trouvons : *toetran' ny olona*, et *toetry ny olona* ; *ritran' ny aretina*, et *ritry ny aretina* ; *vahoaky ny mpanjaka*, et *vahoakan' ny mpanjaka* (cf. § 182).

264.—Le possessif, bien qu'il ne soit pas employé avec la même liberté que le possessif Anglais ou le génitif grec, n'est pas strictement borné à exprimer l'idée de possession. Par exemple nous trouvons : *afon' arina*, un feu de charbon de bois ; *ampempan' aviavy*, un gâteau (fait) de figues ; *kitapom-bola*, une sacoche à argent ; *antsin-kena*, un couteau pour (couper) la viande ; *haro-dandy*, un panier à vers à soie ; *hiran-dokanga*, un chant accompagné sur la guitare.

Il en est de même pour l'idée d'action, (cf. § 92) qui ne se borne pas à exprimer l'action des êtres vivants seulement, mais qui peut désigner un instrument ou

un agent quelconque pouvant déterminer un résultat ; ex : *mararin' ny tazo*, malade de la fièvre ; *azon' ny sery*, ayant pris, (ou, comme disent les Malgaches, ayant été pris par) un rhume ; *mavon' ny ataony*, poussiéreux par son propre fait ; *lavon-tsabatra*, tombé sous le sabre ; *azon-divay*, à cause du vin ; *Tsiazompaniry*, (nom d'un édifice) qu'on n'obtient pas par un souhait ; *mamin' ny funasina*, assaisonné de sel ; *masaky ny taona*, mûri par la saison ; *tsy marikorikon' ny fahorian' ny ory*, non dégoûté par les misères des affligés (Ps. xxii, 25).

DU SUBSTANTIF EN SUBORDINATION LIBRE.

265.—Le substantif simple, peut être employé, sans l'intervention d'une préposition, pour exprimer certaines modifications ou extensions du sens ou de l'application des verbes et des adjectifs. Le Malgache, à cet égard, ressemble beaucoup à l'Hébreu et aux autres langues analogues, qui permettent l'emploi des substantifs dans ce qu'Ewald appelle la "subordination libre." Un cas objectif est l'extension naturelle d'un verbe transitif actif, et l'objet à l'accusatif se retrouve dans presque toutes les langues. Mais en Malgache l'accusatif peut être employé avec une signification beaucoup plus étendue, et non pas comme désignant l'objet, mais comme indiquant une circonstance de temps ou de lieu, un instrument, ou même, d'une façon plus générale, une limitation dans l'application du mot auquel il est ajouté. Quoique en Malgache il n'y ait aucune inflexion ou autre signe extérieur qui marque l'accusatif dans les substantifs ainsi placés, nous croyons devoir leur conserver cette qualification, fondée en harmonie avec ce que nous trouvons dans les autres langages ; nous donnons par suite aux trois constructions qui viennent d'être indiquées les noms de : 1°—L'accusatif adverbial 2°—L'accusatif instrumental, et 3°—L'accusatif limitatif.

(a).—L'ACCUSATIF ADVERBIAL.

266.—Les substantifs employés de la sorte désignent surtout le temps ; ex : *miàsa àlina*, travailler la nuit ; *mundry muraina*, rester au lit le matin ; *mandchandeha tukuriviv*, errer au crépuscule ; *nipetraka tany tapa-bolana izy*, il est resté là une quinzaine.

Il est plus douteux que nous ayons à ranger dans cette catégorie un accusatif de lieu. Un substantif sans préposition peut être employé après un verbe de mouvement comme *mankàny* (*nunkàny Ifaty izy*) ; mais ici la préposition à se trouve en quelque sorte incluse dans le verbe *mankàny*, qui veut dire aller à. Dans d'autres exemples, tels que *miditra ala*, *mivoaka ny vavahady*, *miàkatra ny tëndrombôhitra*, il est probable que les verbes sont pris transitivement, à peu près comme les verbes français monter, descendre, entrer, etc.

(b).—L'ACCUSATIF LIMITATIF.

267.—Un substantif sans article s'emploie souvent pour limiter la sphère d'un mot ; ex : *manambàka fiandrianana azy*, le tromper quant à son rang de noble ; *voadra fo*, changé quant à (ou dans) son cœur.

268.—Cet idiotisme mérite une attention particulière, non qu'il s'y trouve rien de bien spécial à la langue Malgache, mais parce qu'il s'y trouve employé d'une façon constante. Son emploi le plus ordinaire consiste à limiter l'application d'un adjectif. Ainsi un homme peut être *tsara*, bon, tout simplement ; ou bien sa bonté peut être limitée dans toutes les directions imaginables, et il peut être *tsara tarehy*, bon quant à son aspect, *tsara fitafiana*, bon quant à ses vêtements, bien habillé ; *tsara fanahy*, bon quant à son caractère, etc. à l'infini.

269.—Il existe un emploi semblable de l'accusatif en Grec et en Latin ; ex, en Grec : *neunias kalos ten psykhen* = *zatovo tsura fanahy* ; et en Latin : *os*

humerosque Deo similis, semblable à un Dieu pour son visage et ses épaules. En Latin, on a souvent recours à l'ablatif en pareil cas : *facie pulchra*, belle de figure. Cf. en Grec et en Malgache 1 Tim. vi, 5 ; 2 Tim. iv, 3. En Hébreu le même idiotisme se retrouve ; ex : *yepheth mareh* (= *tsara tarehy*) ; *yishre lebh* (= *mahitsy fo*).

270.— Etant donnée l'application constante de cet idiotisme en Malgache, il est bon de l'examiner plus en détail, et de montrer comment un accusatif imitatif peut s'employer avec différentes parties du discours.

1°.—AVEC L'ADJECTIF.

Lava fe, long quant aux jambes ; *haingan-tongotra*, rapide à la course (litt. quant aux pieds) ; *marofy taizo*, ayant un nourrisson malade ; *kiraro kely loha*, un soulier à bout pointu ; *tera-bady*, désigne le mari d'une femme récemment accouchée ; *izaho lehibe lamba*, mon lamba est grand ; *zaza tsy an-trano reny*, un enfant dont la mère ne vit pas à la maison (enfant d'un premier lit ou d'une femme divorcée).

Il faut remarquer que cette forme de discours supplée au défaut de cas possessif dans le pronom relatif (§ 311) ; ex : *mamangy ny tera-bady izahy*, nous sommes venus visiter le mari de l'accouchée ; *mitondra fanafody ho an' ny marary maso aho*, j'apporte un remède pour celui qui a mal aux yeux.

Les racines verbales employées comme substantifs d'action, s'emploient souvent comme accusatifs limitatifs ; ex : *tsara rafitra*, bien bâti (bon quant à la construction) ; *ratsy dotra*, mal cuit (en parlant de briques) ; *tsara tsabo*, bien soigné ; *maly la*, obstiné dans la dénégation ; *tsara avakavaka*, soigneusement distingué.

Il en est de même des noms verbaux en *f* ; ex : *tsara filaza*, bon dans sa façon de parler ; *mateti-pihavy*, venant souvent ; *diso fiteny*, arronné dans son discours ; *vita fanekena*, ayant terminé une arrangement ; *vita fihavanana*, en termes amicaux avec ; *Imerina vita fienemana*, l'Imerina a été divisée en six provinces.

Les verbes aussi peuvent prendre la valeur des substantifs, (même sans article, § 230 a) et peuvent s'employer à limiter l'application d'un adjectif. C'est ainsi que nous avons : *be manenjika*, très persécuté ; *maro manompo*, ayant beaucoup de serviteurs ; *hataonay tsara lazaina amin' ny Mpanjaka*, nous verrons que l'affaire soit favorablement représentée à la Souveraine, (litt. soit bonne dans la façon d'être présentée). On trouve parfois aussi le même usage pour les relatifs ; ex : *ela niainana*, long quant à la durée de son existence ; *tailuna andrenesana*, être dans l'erreur quant à ce qu'on a entendu ; (litt. crochu quant à l'entendement) ; *taloha nihetezana*, ayant eu les cheveux coupés depuis plus longtemps que d'autres.

Les numéraux prennent un substantif de la même façon que les substantifs ordinaires. Ainsi *sobiky telo* veut dire : trois paniers ; mais *telo sobiky* veut dire : trois panerées. De même dans la phrase : *ny Mainity enin-dreny*, les six tribus Noires, (litt. six quant à leur mères). *Roa lahy, telo lahy*, s'emploient pour dire deux hommes, trois hommes ; *ny Roa ambin' ny Fola vavy*, était l'ancienne dénomination des femmes du roi. Comme indications de temps, nous avons : *telo volana, efa-bolana, zato taona*, pour trois mois, quatre mois, cent ans.

2°.—AVEC LES VERBES.

Mivadi-po, renverse quant au cœur, c. à d. être excité ou très troublé ; *mi-hata-maso*, ouverte quant aux anneaux, (en parlant d'une chaîne) ; *miava fanahy*, changer de disposition ; *mits'hu-jaza*, cesser d'enfanter, *misolo voina ny sakai-zany*, prendre la peine d'un ami ; de même encore, *mitsangan-tandroka, midin-gin-drambo, mihosim-potaka*, etc.

Les verbes passifs ont leur signification limitée de la même manière ; ex : *tupa-doha*, ayant la tête coupée ; *resy lahatra*, vaincu dans la discussion ; *voavoa*

fo, converti ; *voakapo-tandroka*, frappé sur les cornes ; *voatsangan-kiady*, ayant un signal protecteur élevé dans le voisinage ; *azu tsarovan-keloka izahay*, ne vous souvenez pas de nous quant à notre crime ; *tsy re tsuitsaika ny fahafutesuna*, la marche légère de la mort qui arrive ne s'entend pas ; *fanatitra alatsa-dra*, une offrande sanglante (litt. épandue quant à son sang).

Les verbes relatifs peuvent être traités de même : *izany no tsy niovary fanahy*, c'était pour cela qu'il ne changeait pas de dispositions ; *ny anton' ny namin-drako fo taminy*, la raison pour laquelle j'avais pitié de lui.

(c).— L'ACCUSATIF INSTRUMENTAL.

271.—C'est là un idiotisme fréquent en Malgache, comme en Hébreu. Il ressemble à l'accusatif limitatif, en ce qu'aucune préposition ne vient exprimer son rapport avec le verbe ; mais au lieu d'indiquer vaguement une relation quelconque, "quant à," etc., il exige en Français la préposition *par*, ou *avec*. On montrera beaucoup de phrases idiomatiques qui peuvent fournir des exemples : *namely sábatra anao izy*, il t'a frappé avec le sabre ; *raha misy minia mamely olona zava-maranitra, fomban' ny fiadiana*, si quelqu'un frappe volontairement un autre avec un instrument de fer, etc. ; de même : *mamely vy olona*, frapper quelqu'un avec un fer ; *manoso-tsolika azy*, l'joindre avec de l'huile ; *mandrako-tsihy azy*, le couvrir avec une natte ; *manamby vola azy*, l'engager à prix d'argent. De même encore au passif : *nalainay basy aman-defona*, pris par nous avec des canons et des piques.

DU SUBSTANTIF COMME VOCATIF.

272.—Un vocatif se reconnaît :

(a) A la présence de *ry*, *ray*, *aray*, *re*, ou quelquefois *ra* devant le substantif, ou de *ô*, à la suite.

(b) A l'omission de l'article (v. § 233 a).

273.—Parfois la troisième personne s'emploie au vocatif ; ex. : *ny andriana ô*, en s'adressant à un noble ; on entend souvent des expressions comme les suivantes : *izy roa lahy ô ! izy mivady ô ! ralehilahy ô !* De même dans le discours prononcé par Radama II lors de son accession au trône, nous trouvons : *miasa ny mpiasa, mandria ny vady, mandria ny zanaka* ; ceci toutefois pourrait être considéré comme un sens optatif plutôt qu'un véritable vocatif. Cf. *Misaora an' i Jehovah ny miaramilany rehetra*, etc. (Sal. OIII, 21, 22).

CHAPITRE XIX.—L'ADJECTIF.

274.—La place d'un adjectif qualificatif est immédiatement après son substantif ; ex. : *voankazo mamy*, des fruits doux ; *rano lalina*, de l'eau profonde.

275.—Quelquefois cependant un mot étroitement uni avec le substantif peut intervenir entre le qualificatif et lui ; ex. : *ny vakoa-dRanavalom-njuka rehetra*, tous les sujets de la Reine Ranavalona. M. Baker donne un exemple de cet usage dans la phrase *ny satroky ny lehilahy fotsy*, qu'il prétend devoir être traduite : le chapeau blanc de l'homme. Mais il y a par trop d'ambiguïté dans une phrase de ce genre pour qu'il y ait lieu d'en encourager l'emploi, et

pour la plupart des auditeurs, elle suggérerait : le chapeau de l'homme blanc. Pour éviter l'équivoque, on peut dire : *ny satroka fotsin' ny lehilahy* ; ou bien *ny satroka fotsy an' ny lehilahy*, de même que nous trouvons des phrases comme *salopy maro an' ny Frantsay*, (§ 259).

276.—Plusieurs adjectifs peuvent évidemment s'employer pour qualifier un seul substantif ; ex. : *saka fotsy kely tsara tarehy anankiray*, un certain joli petit chat blanc.

277.—Les conjonctions corrélatives *sady* et *no* (à la foiset ...) sont utiles pour relier entre eux des adjectifs appartenant à un même substantif ; ex. : *lehilahy sady hendry no be haréna*, un homme à la fois sage et riche.

No tout seul, ou *no ho*, peuvent s'employer de la même manière, *sady* étant supprimé ; ex. : *ity no fivavahana madio no tsy maloto*, ceci est la religion à la fois pure et sans mélange, (Jac. I, 27, ancienne version) ; *fu izaho malahelo no ho vehivavy*, car je suis à la fois pauvre et femme ; *lehilahy soa no tunora*, un homme à la fois excellent et jeune (Kab. p. 8) ; *olona mifanao azo am-po no ampy amin' ny atony*, un homme d'un caractère aimable, et jouissant d'une certaine fortune.

278.—Lorsque l'adjectif, au lieu d'être placé après le substantif, se trouve placé devant, il en résulte une distinction des plus importantes ; ex. : *olona maro*, beaucoup de gens ; mais *maro olona* veut dire : ayant beaucoup de gens ; *vola be*, beaucoup d'argent ; *be vola*, riche. V. pour l'explication plus détaillée de ce point ce qui a été dit de l'accusatif limitatif (§§ 267-270).

COMPARAISON DES ADJECTIFS.

279.—La forme redoublée, dans un adjectif, en modifie ou en affaiblit la signification : *fotsy*, blanc ; *fôtsifôtsy*, blanchâtre ; *maramara*, tacheté (§ 68, etc.) ; en ajoutant *dia* entre les deux répétitions de l'adjectif, on obtient le résultat opposé, et la signification se trouve augmentée, ex. : *fôtsy dia fôtsy*, extrêmement blanc.

280.—Il ne se fait aucun changement de forme dans l'adjectif pour indiquer les degrés de comparaison. Les signes du comparatif sont : *noho*, *kokoa noho*, *lavitra noho* ; le superlatif s'indique par *amin'* ou *indrindra amin'*. Ainsi le positif et le comparatif se séparent chacun en trois et le superlatif en deux divisions, comme suit :

(1) POSITIF :—

SIMPLE : *Tsara*, bon.
 EMPHATIQUE : *Tsara dia tsara*, extrêmement bon.
 ATTÉNUÉ : *Tsaratsara*, assez bon.

(2) COMPARATIF :—

SIMPLE : *Tsara noho*, meilleur que ...
 EMPHATIQUE : *Tsara lavitra noho*, beaucoup meilleur que ...
 ATTÉNUÉ : { *Tsara kokoa noho*, tant soit peu meilleur que ...
 { *Tsaratsara kokoa noho*, un peu meilleur que ...

(3) SUPERLATIF :—

SIMPLE : *Tsara amin' ny...rehetra*, le meilleur de tous ...
 EMPHATIQUE : *Tsara indrindra amin' ny...* le tout à fait meilleur de ..

281.—Les verbes peuvent également s'adjoindre *kokoa*, comme terme de comparaison ; ex. : *maholala rariny kokoa*, avoir un sentiment plus exact de la justice ; *manan-jara kokoa*, être plus heureux que .. ; *manao ahoana kokoa hianao* ? te portes-tu mieux ?

282.—En supprimant *noho* et *amy*, ainsi que le substantif suivant, chacune des formes ci-dessus énumérées peut être employée absolument, les objets à comparer étant suppléés par la pensée ; ex. : *tsaratsara kokoa io*, celui-ci est meilleur (s.e. que tel autre) ; *tsara indrindra iny* ; celui-ci est le meilleur (s.e. de tous).

283.—La forme simple de l'adjectif peut également s'employer comme superlatif ; ex. : *iza no tsara* ? quel est le bon ? c.à.d. celui qui l'emporte sur les autres, le meilleur.

284.—Un idiotisme à peu près semblable est ce qu'on peut appeler "le superlatif conditionnel," ex. : *mify kou raha mify*, dur, s'il y a quelque chose de dur. (*Angano*, XII.) Voir la même construction avec en verbe, dans *Luc* XXII, 15.

285.—*Tena*, forme une sorte de superlatif, puisqu'il donne à l'idée exprimée par un mot toute l'intensité dont elle est susceptible ; ex. : *tena tsara*, vraiment bon, bon dans toute l'acception du terme ; *tena adala*, un complet imbécile ; *tena hendry*, vraiment sage.

286.—Une autre tournure idiomatique pour exprimer le superlatif se trouve dans les phrases suivantes : *tsy mba hilehiben-javatra* (*Ang.* VIII), non pas de la dimension des choses ordinaires ; c.à.d. d'une dimension extraordinaire ; *tsy hadulân' izay olon'a*, un imbécile fieffé.

CONSTRUCTION DES ADJECTIFS.

287.—Beaucoup d'adjectifs prennent un accusatif comme complément. Ex. : *sâsatra azy aho*, je suis fatigué de lui, *feno azy ny trano*, la maison en est pleine. De même aussi avec *malahelo*, *faly*, *sahy*, *antônona*, *antêmotra*, *tâkona*, *monaina*, et beaucoup d'autres.

288.—Quelques adjectifs peuvent être suivis de verbes passifs ou relatifs. Ex. : *sârotra atao*, difficile à être fait ; *môra alaina*, facile à être cherché ; *môra angalâna*, pris aisément (v. § 335).



CHAPITRE XX.—LE PRONOM.

289.—La population Malgache marque une grande répugnance à se servir des pronoms personnels *izaho*, *aho*, *hianao*, et *hianareo*.

Ainsi on entend constamment *izahay* pour *izaho*, (*nandeha avokoa izahay sy Rainibe*, nous sommes allés, Rainibe et moi). Pour la seconde personne on emploie une grande variété de mots, ex. : *akory izato izy*, ou *izatsy izy*, ou *itsy izy* ? Comment-vous portez-vous ? Dans la conversation plus familière entre hommes, *ilehîroa*, *ilehîty*, *ise*, *ry ise*, etc., sont employés ; et entre femmes, *itena*, *indriako*, *ndrî*, etc., (v. § 240).

290.—*Izaho* s'emploie souvent, -- mais contrairement à la pratique ordinaire, § 174, après un sujet, si la phrase renferme d'autres mots qui lui sont rattachés, *aho*, paraissant insuffisant pour servir de base au discours ainsi développé. Ainsi nous avons : *voatendry avokoa izaho sy izy*, nous avons été désignés, moi et lui ; *ka mainka izaho, tompon' ny trano*, combien davantage alors moi-même, le maître de la maison.

291.—On voit aussi par les exemples ci-dessus, que les Malgaches ne considèrent pas comme une impolitesse de mettre *izaho* ou *izahay* en premier. Ils disent *izaho sy izy*, et non *izy sy izaho* ; *izahay sy ny namanay*, et non *ny namanay sy izahay*.

292.—La forme pleine *izaho* se rencontre souvent en apposition avec le pronom-suffixe *ko*, pour expliquer et souligner son rapport avec le terme lui-même. Ainsi nous avons : *Teniko, izaho Ranavalomanjaka*, mes paroles à

moi, Ranavalomanjaka ; *tsy adidiko, izaho irery ; fa adidiko, izaho sy hianareo* ; non pas par ma seule responsabilité, mais la vôtre avec la mienne.

De même nous avons l'n' de possession suivi de phrases commençant en *izy* ; ex. : *tenin' izy mivady*, paroles du mari et de la femme ; *ny volan' izy mirahavavy*, l'argent des deux sœurs ; *funtatr' izy tompony*, connu par son propriétaire ; *lasan' izy mianaka*, pris par le père et l'enfant ; *eo anelanelan' izy sy ny zanany*, entre lui et ses enfants.

293.—Les autres suffixes pronominaux ont une influence suffisante pour pouvoir se passer du concours des pronoms séparés ; ex. : *teninay mivady*, paroles de ma femme et de moi ; *raharahanareo mpiànatra izany*, c'est une affaire qui vous regarde, étudiants ; *tanintsika Andriamasinavalona*, terre appartenant à nous, tribu d'Andriamasinavalona.

294.—Le pronom *izy* s'emploie souvent dans le sens de "la chose même, — tout à fait cela," etc. ou pour identifier une personne ; ex. : *izy tokoa iz'ny*, c'est cela même ; *izy hianao*, c'est toi-même ; *tsy izy ity*, ce n'est pas cela ; *miditra amin' izay izy* (ou *amin' izay antony*) être à hauteur de, remplir dignement son rôle ; *ny mahizy azy*, ce qui fait une chose ce qu'elle est, ou devrait être ; *efa izay tsy izy*, d'une manière extraordinaire ou anormale.

295.—Pour l'identification, on ajoute souvent à *izy* les démonstratifs ; ex. : *izy iny izy, izy io izy ; izy ity izy ; izy ireto izy ; izy ireny izy*, etc.

296.—Quand plusieurs pronoms désignant l'objet d'un verbe actif sont reliés entre eux par des conjonctions copulatives, le premier seulement est mis à l'accusatif, les autres conservant la forme nominative ; ex. : *Handringana ahy sy hianareo*, nous détruirons vous et moi ; *namôno anareo sy izahay izy*, il a tué vous et nous. Un usage semblable se retrouve après les prépositions, les adjectifs, etc. ; ex. : *aminay sy hianareo*, à nous et à vous ; *antonona anao sy izy*, convenable pour lui et pour vous.

297.—Une pratique générale chez les Malgaches consiste à se montrer économes dans l'emploi des pronoms personnels pour indiquer le sujet, et souvent plusieurs membres de phrases se trouvent ainsi dépendre d'un seul sujet ; ex. : *Hitako ny soa nataonao tamin' Andrianampoinimerina ; ka raha mby tamiko, tsy nanova, fa nanohy sy nampitombo*, etc. (Kab. p. 15). On voit ici quatre attributs successifs sans aucune répétition du sujet.

298.—L'impératif actif supprime ordinairement son sujet ; ex. : *mitenena azy*, parlez, alors ! V. aussi, pour les impératifs passifs, (§ 98).

DE L'ACCUSATIF PRONOM DU PERSONNEL.

299.—L'emploi des formes accusatives du pronom personnel a été déjà expliqué, § 256, c.d.e. On remarquera qu'un accusatif simple s'emploie en Malgache dans beaucoup de phrases où il faudrait, en Français, une préposition avant le pronom ; ex. : *mandlo-bola azy*, offrir de l'argent à lui, ou lui offrir de l'argent ; *manome teny azy*, s'acquitter d'un message envers lui.

300.—Les phrases suivantes, ainsi qu'un bon nombre d'analogues, peuvent à bon droit être regardées comme des verbes composés gouvernant un accusatif : *mānam-bady azy*, être marié à elle (ou à lui) ; *mānan-deka azy*, l'avoir comme subordonné ; *izaho tsy mānan-dēhibē anao*, je ne vous reconnais pas pour mon supérieur ; *māna-mahēry an' Andrianampoinimerina*, ayant Andrianampoinimerina comme soutien, etc.

301.—*Azy* s'emploie quelquefois après les substantifs là où nous serions tentés de mettre le suffixe *ny* ; ex. : *tompon-deka azy*, son officier supérieur, celui dont il est l'aide de camp ; de même *tompon' azy*, pour *tompony* ; *tompon-bady azy*, de l'époux légitime. Dans les dialectes cette façon de parler semble plus commune encore ; ex. : *ny zavatra ahy, ny zavatra azy, ny raha anazy* (V. Webber § 305, et Ann. V. p. 55).

EMPLOI DES PRONOMS-SUFFIXES.

302.—Les pronoms-suffixes, bien qu'en théorie ils ne représentent que des possessifs, correspondent en fait à certains autres cas des langues Européennes. Ainsi ils peuvent indiquer

(1) POSSESSEUR :—

Ny vóla-ko, l'argent de moi, mon argent.

Ny lóha-nao, ta tête.

(2) L'AGENT D'UN VERBE ADJONCTIF (§ 92) :—

Vóasáa-ko, Lavé par moi.

Namalàn-tsika, Pris par nous.

Ny niadia-nay, Notre querelle.

Quelquefois il peuvent s'employer, dans le même sens, avec les adjectifs.

Ex. :

Firy ny òlona izay efa hendri-NAO, combien nombreux sont les gens qui sont devenus sages à cause de vous.

Haràtra-NY sera blessé par cela.

Les suivants sont dignes de remarque : *Lozako*, malheur à moi ; *Maminay*, doux pour nous ; *Zaranao* (ou *zira ho anao*, votre bonne fortune).

(3).—LE MOT GOUVERNÉ PAR UNE PRÉPOSITION.

Misèho ami-ko, apparaître à moi.

Teo àmin-ny, là avec lui.

Eto anòlò-ntsika, ici devant nous.

Voir pour plus de détail, le pouvoir des prépositions.

(4).—Les interrogatifs, adverbess ou pronoms, prennent les pronoms suffixes, dans le sens de "par rapport à" etc. M. Dahle s'appuie sur ce fait pour en conclure qu'à l'origine c'étaient des substantifs.

Ex. : *Inonao izy* ? quelle est sa parenté avec toi ?

Tsinontsinoko akory izy, il n'est pas du tout mon parent.

Ahoanao izany ? qu'est-ce que cela te fait ?

Tsy ahoany (pas : *Tsy nahoany*), cela ne lui fait rien du tout.

Aiza ho aizan' Ambohimanga moa Ifafy, dans quelle direction est Ifafy, d'Ambohimanga ?

303.—Entre enfants, le suffixe *ko* s'ajoute par pléonasme à *izaho* et *ahy* ; ex. : *izàhako*, àhiko, mon moi, mon moi-même.

LES DÉMONSTRATIFS.

304.—Les démonstratifs, lorsqu'ils sont employés comme adjectifs, se placent après le mot ou la phrase qu'ils qualifient, aussi bien que devant. Ex. : *io hazo io*, cet arbre ; *izany raharaha lehibe izany*, cette affaire importante. Ceci est commode dans une longue phrase, parce qu'alors tous les mots groupés sont attachés ensemble par les deux pronoms ; ex. : *IRENY lehilahy kàmoakàmo hitantsika nitatin-andro tènny amòron-dalana IRENY*.

305.—Parfois un démonstratif s'emploie seul, surtout *ity*, *ireo*, *ireny*, *izany*, *izato*. Il en est surtout ainsi dans les fables ; ex. : *niainga, hono, ity Amboadia*, le loup, dit-on, partit pour un voyage ; *endrey ity hianao renoky ny torimaso foana eto* ! (Jon. i. 6). De même encore dans la conversation, *akory izato sakaizako*, comment te portes-tu, mon ami ? Nous trouvons dans les "*Mpi-vahiny*" : *avy izany lehilahy miakanjo vorodamba*, il vint un certain homme vêtu de haillons. Ces phrases n'ont pas la même force démonstrative que quand le pronom est répété (cf. 240, 2).

306.—Les démonstratifs *ity*, *itsy*, *ito*, *iny*, *iry*, *izao*, et *izay*, s'emploient tous en parlant du temps. Ainsi, nous avons : *Tonga ity ny fotoana*, l'époque fixée est arrivée maintenant ; *avy ity ny taona Asaramànitra*, la fête du Nouvel-An est arrivée ; *tamin' ny ampitson' io*, (ou *iny*), le jour suivant ; de même nous avons : *taona ito*, cette année-ci ; *taona itsy*, l'année dernière ; *taona irỳ*, il y a deux

ans. On emploie *taona any* pour dire l'année prochaine. *Iny*, employé pour indiquer le temps, se retrouve dans les combinaisons *fahiny*, autrefois, *androtriny*, ce jour-là, (passé). *Izay* s'emploie pour le passé ou le futur indéfinis ; ex. : *hatrizay hatrizay*, du plus loin possible ; *mandrakizay*, dans l'avenir le plus lointain ; *Amin' izany*, là-dessus, alors ; et un passé, *tamin' izay* ; *miaraka amin' izay* (au passé *niarika tamin' izay*), immédiatement ; *androtrizay* au jour lointain (dont nous avons parlé) etc.

307.—Il y a trois combinaisons familières qui méritent l'attention, parce-que, tout en ressemblant beaucoup, elles ont des sens différents :

Aoka izao, cela suffit.

Aoka izay, assez !

Aoka izany ! Arrêtez-vous, ne continuez pas ce triste récit, je ne peux pas en entendre davantage ; ou bien encore, dans le sens exclamatif : *tezitra loatra, aoka izany* ! *izy*, il était dans une grande colère.

LE PRONOM RELATIF.

308.—Nous avons déjà établi que le pronom relatif *izay* est souvent employé comme démonstratif, et qu'il doit être en réalité considéré comme un démonstratif (v. § 193).

309.—*Izay* s'emploie souvent dans un sens vague et général ; ex. *ento ary izay tianao*, prends tout ce que tu voudras. Les vieilles gens de la campagne disaient volontiers : "*Hotuhin' izay Andriamanitra* ;" mais les chrétiens n'emploient plus cette phrase qui est trop vague et incertaine (cf. § 246, 2).

310.—Dans beaucoup de cas, cependant, il paraît y avoir peu de différence entre *ny* et *izay* ; ex. : *tsy nanampo izay ho velona izy*, il ne s'attendait pas à vivre (= *ny ho velona*) ; *moa nampoizinay akory va izay hanaovany* (= *ny hanaovany*) *hoe* : *ento midina ny rahalahin'vreo* (Gen. xliii, 7).

311.—Le cas d'*izay* ne peut se déduire que du contexte. Souvent quand nous le traduisons par un accusatif, il doit être considéré en Malgache comme un nominatif ; ex. : *lazao amiko iz' hitanao*, dis-moi ce que tu as vu. Ici, par rapport à l'un ou l'autre verbe, *izay* représente un nominatif, comme on le voit la suite en résolvant le tout en une phrase simple : *lazao amiko izy* ; *hitanao izy*.

Pour exprimer les cas obliques (dont, par qui, pour lequel, etc.) les Malgaches ont recours à des tournures idiomatiques variées, ex. : *lazao amiko izy tompon' ity satroka ity*, dis moi à qui est ce chapeau ; *Andriamanitra Izay mitana ny aiko sidy Tompon' ny alehako rehetra* ; Dieu qui tient ma vie, et à qui appartiennent toutes mes actions ; *mamangy ny mirary zanaka izuhay* (§270), nous visitons celui dont l'enfant est malade ; *torio ny teny izay hamonjena azy* ; prêchez la parole par laquelle ils peuvent être sauvés ; *ny tany nihaviany*, la terre d'où il est venu.

312.—L'omission du pronom relatif dans des membres de phrase qui sont en réalité attributifs ou relatifs est une anomalie assez fréquente dans toutes les langues ; et souvent l'emploi ou le rejet de *izay* semble n'être qu'une question de goût et de style. Nous pouvons dire : *very ny vola nataoko tao anaty kitapo*, ou *izay nataoko*, etc. De même dans les phrases suivantes : *nalaky nandany ny vola rehetra noharin-driviny* (ou *izay noharin-driviny*) ; *Afa-baraka lahy ny rainy (izay ?) nikely ain' nihary ho azy* ; *Nanan-karena bevava ny mpandranto (izay ?) nonina tao Tyro* ; *Hitanay tao amin' ny trano (izay ?) vao natnony izy roa lahy*. Le plus sûr est d'omettre *izay* lorsqu' aucune ambiguïté ne peut en résulter.



CHAPITRE XXI.—LE VERBE.

113.—Ce qui a trait à la construction des verbes a déjà été exposé en grande partie à propos du substantif en tant que sujet, objet, etc. L'absence du verbe être a été également indiquée au § 225. Dans certaines combinaisons, *ary* implique l'idée d'existence ; ex. : *tsy mbola ary akory aho tamin' izay*, je n'étais pas même né (pas encore existant) à cette époque ; mais il a aussi un sens secondaire, celui d'achèvement, de perfection ; ex. : *tsy ary nitovy ny olombelona*, tout le monde n'est pas complètement semblable. *Misy* a de son côté le sens d'il y a, mais ne peut pas s'employer avec la même facilité que notre verbe être. *Fisiana* et *tsy fisiana* s'emploient dans le sens d'être et de non être, ex. : *noho ny tsy fisian-drano*, à cause de l'absence d'eau. *Misy* semble avoir eu à l'origine le sens de contenir ; *isi* en Malais signifie plein, et *meng isi*, (= *manisy*) remplir, en Javanais, *isi* se traduit par contenant. Ceci explique ce fait étrange que *misy*, en Malgache, est souvent suivi d'un accusatif ; ex. : *ny trano misy azy*, la maison où il est ; *ny viti misy azy*, la boîte qui le renferme.

Pour les autres emplois de *misy* v. §§ 246, 337.

114.—La première chose à savoir d'un verbe Malgache est s'il gouverne un régime direct ou indirect, ou, en d'autres termes, s'il prend un accusatif simple, ou exige *amy*. Dans beaucoup de cas où en Français, il nous faudrait une préposition après le verbe, les Malgaches emploient un accusatif simple, les verbes ayant en soi la force de la préposition. Ainsi :

Mifady hânina, s'abstenir de nourriture.

Miery azy, se cacher de lui.

Miandry jôdy, être à l'affût des petits oiseaux.

Misangy azy, jouer avec lui.

Mitodika azy, se tourner vers lui.

Mitomany azy, pleurer pour ou à cause de cela.

Mitaingin-tsoavaly, monter sur un cheval.

Miditra et *mivoak'*, prennent parfois un accusatif simple ; ex. : *Miditra ala izy, rao nivoak' ny vimbady izy*, mais d'autres constructions sont plus fréquentes, comme *miditra amin' ny vimbady, eo am-bavahady*, etc. (§ 267).

115.—Souvent le sens de la phrase se trouve modifié par l'emploi de *amy* ; ex. : *mangataka azy*, s'enquérir de quelqu'un, ou lui demander (de faire quelque chose) ; mais *mangataka aminy*, demander de lui ; *miteny aminy*, lui parler ; *miteny azy*, le gronder ; *miresaka azy*, parler de lui ; *miresaka aminy*, lui parler.

116.—Les verbes passifs et actifs sont fréquemment employés pour indiquer une action tentée ou commencée, mais qui n'est pas parvenue à un achèvement complet. Ceci ressemble à l'imparfait des Grecs. C'est ainsi que nous avons :

Namidiky ny soavaliho, fa tsy lafo izy.

J'ai mis mon cheval en vente, mais je n'ai pu le placer.

Nivarotra azy aho, kanjo tsy nisy nividy.

J'ai mis cela, etc.

Nofotsiako hatry naraina ireny, fa tsy nety fotsy izy.

J'ai essayé de les polir toute la matinée, mais ils ne veulent pas devenir brillants.

Nofandrihako ny vorona, fa tsy von.

J'ai essayé de prendre l'oiseau au piège, mais je n'ai pas réussi.

Navitiny ny ondry, nefa tsy voriviny avokoa.

Il a essayé de détourner les moutons, mais il n'a pas réussi à les détourner tous.

Namonjy anao aho, fa tsy nahatratra.

J'ai essayé de vous surprendre, mais il était trop tard.

Nampisotroiko fanafody izy, fa tsy nety.

J'ai essayé de lui faire boire un remède, mais il n'y a pas eu moyen.

317.—Parfois deux verbes sont employés sans être réunis par une conjonction, de telle manière que le second définit plus clairement la signification du premier ; ex. : *novonoiny nahantony tamin' ny hazo izy*, ils l'ont tué en le pendant à un arbre ; *ary novonoiny n'valany ny ranomasina*, ils furent tués en étant roulés par le fleuve jusqu'à la mer (*Mpiv.* p. 5) ; *namono nahafaty*, le frappa d'un coup fatal, ou le tua (*namono* signifie souvent frapper, essayer de blesser) ; *tsy naidina nafindrafindra siny*, (*Jer.* xviii, 11), ne fut pas versé d'une jarre dans l'autre ; *nandositra namonjy ny ainy izy*, il échappa et sauva sa vie ; *nitory teny namely ny mpisotro toaka izy*, il prêchait contre les ivrognes.

318.—L'existence de trois voix permet souvent aux Malgaches d'exprimer leurs idées avec beaucoup de concision, la même phrase contenant à la fois des verbes actifs, passifs, et relatifs dépendant tous d'un même sujet ; ex. : *nantsoiny han'atona azy ny miaramila nafeheziny ka nifantenany telo-polo lahy halefa ho any Solary*, il convoqua les soldats placés sous ses ordres, les fit venir, et choisit trente d'entre eux pour aller à Solary. En réduisant ce texte en phrases simples, on en voit l'absolue correction : *nantsoiny ny miaramila* ; *nifantenany telo-polo lahy ny miaramila* ; *han'atona azy ny miaramila* ; *halefa ny miaramila*. Il faut avoir grand soin de choisir des formes appropriées ; nous ne pouvons pas dire, par exemple : *ity teny ity nofidiko hitory aminareo* ; mais il faut dire *hotorina aminareo*. Dans un hymne on vit figurer, pendant longtemps un vers ainsi conçu : *izay marary, mitsabor*, ce qui est engager les malades à se faire garde-malades ; on a corrigé ce détail en mettant : *izay marary mba tsaboy*. Il est essentiel de toujours avoir présente à l'esprit la phrase simple correspondante, ce qui nous donne aussitôt, pour les phrases ci-dessus : *hotorina*, (et non *history*), *ny teny* ; *tsaboina*, (et non *mitsabo*) *ny marary*.

LE VERBE RELATIF.

319.— La signification générale et l'emploi du verbe relatif ont été déjà donnés au § 145, etc. Il nous reste maintenant à entrer dans le détail. La plupart des exemples qui vont être donnés sont des phrases simples, dans lesquelles le verbe relatif sert d'attribut.

(a). Le sujet d'un verbe relatif peut être UN OBJET DIRECT CONSIDÉRÉ PARTITIVEMENT :

<i>Nanalana ny volany,</i>	Une partie de son argent fut prise (litt. son argent fut pris de—la préposition se trouvant incluse dans ce verbe).
<i>Nandatsahany hoatrinona moa ny karamanao.</i>	Combien a-t-il retenu de tes gages ?
<i>Anomezo telo amin' ireo vao tonga ireo aho.</i>	Donnez-moi trois de ceux qui viennent d'arriver.
<i>Efa nahalaniana* be hiany, hono, ny volany.</i>	Beaucoup de son argent, dit-on, a été dépensé.

(b). Le sujet peut être UN OBJET INDIRECT, c. à d. un objet qui serait précédé de *amy* s'il suivait un verbe actif ou passif. Ainsi :

ACTIF :	<i>Nilaza ny téninao taminy aho</i>
PASSIF :	<i>Voalazako taminy ny téninao</i>
RELATIF :	<i>Nilazako ny teninao izy.</i>

Quelquefois, quand un verbe gouverne deux accusatifs, (§ 256) l'un d'eux (celui que nous considérerions comme l'objet indirect et que nous traduirions : à lui, par lui, etc.) peut devenir le sujet d'un verbe relatif. Ainsi dans la phrase : *maneho azy zava-tsoa aho*, je lui montre une bonne chose, *zava-tsoa* deviendrait le sujet d'un verbe passif (*Zava-tsoa no asihoko azy*) ; mais la personne exige-

* En ce qui concerne les particularités des relatifs dérivés de verbes en *maha*-cf. § 153;

rait un verbe relatif : *anehoako zava-tsoa izy*. Dans la phrase : *mamèly sabatra azy aho*, je le frappe avec un sabre, la personne est considérée comme l'objet direct, et l'instrument, c. à d. le sabre exige un verbe relatif ou un passif en *a*-; ex. : *sabatra no amelézako* (ou *ameliko*) *azy*, c'est avec un sabre que je le frappe.

Tout verbe actif ou passif ayant un objet indirect peut ainsi être changé en un relatif, en faisant de l'objet indirect son sujet. Des exercices pratiques seront utiles pour aider à prendre l'habitude des transpositions de ce genre.

(c) Le nominatif peut être UN MOT OU UN MEMBRE DE PHRASE INDIQUANT LE TEMPS, LE LIEU, LA MANIÈRE, ETC.

On peut les classer ainsi qu'il suit :

(1) TEMPS :—

(POINT DE) : *Ka fàty no isaràhana*, et la mort est l'instant de la séparation.

(DURÉE DE) : *Toy ny tamin' andro hariva, ka kely no ananany azy*, comme le coucher du soleil, ce n'est que pendant un court instant qu'on l'a, ou qu'on en jouit.

(RÉPÉTITION DE) : *Impiry no hanaoviko azy?* Combien de fois faudra-t'il que je le fasse ?

(2) LIEU :—

(REPOS) : *Tràno atsimo sy avàratra, ka izay tsy mahaléna ialôfana*, des maisons au Nord et au Sud l'une de l'autre c'est dans celle qui ne laisse pas pénétrer l'eau que nous nous abritons.

MOUVEMENT VERS : *Izao fanjakàko izao no hiangónan' ny madínika rehéttra*, Ce mien royaume est le lieu où se réuniront tous les petits.

MOUVEMENT DE : *Toa efa nialany, tàpa-bólana, hono, Toamusina*, on dit que Tamatave a été quitté par lui, (qu'il a quitté Tamatave) il y a une quinzaine.

(3) MODE :—

(MANIÈRE) : *Fa izao kosa no itondràko anareo*, Car ceci, au contraire, est la manière dont je vous gouverne.

(APPRÉCIATION) : *Ny mârîka noménao hiany no hanaovako azy*, Le plan que vous m'avez indiqué est celui que j'emploierai pour le faire.

(4) CAUSE :—

(CAUSE OU OCCASION) : *Hàla-boatàvo no niadiany*, Le vol d'une courge a été l'occasion de leur querelle.

(RAISON) : *Ka izàny no amoriako anareo*, Et ceci est la raison pour laquelle je vous réunis.

(MOYEN OU INSTRUMENT) : *Ron-kénan' Imandiavàto, ka ny sisa tsy làny anasan-tôngotra*, La soupe du Mandiavato, avec ce qui en reste, ils se lavent les pieds.

Tsy azo andinganana-tatatra ity filanjana ity, On ne peut pas sauter par-dessus des fossés avec ce palanquin.

(PRIX) : *Sàingy kely no nivarotanao azy*, Etant donné que vous avez reçu peu de chose comme prix de ce que vous avez vendu.

(5) PERSONNE :—

La personne pour qui ou à qui, on fait quelque chose. Ceci toutefois n'est, le plus souvent, qu'une application spéciale de (b) ci-dessus.

Ivaroty kely aho, Vendez-m'en un peu.

Nitondràny vola izy, Ils lui avaient apporté de l'argent.

Ny zanako no anaovako ity, C'est pour mon enfant que je fais ceci.

Nividianako lamba vaovao ny vadiko, J'ai acheté un lamba neuf pour ma femme.

Iv din'ro tsy miteny, ividiàno andevo kely, Si ta femme ne veut pas parler, achète-lui un petit esclave (pour le gronder, etc.)

Ih'rao aho, ka anaovy hanim-py hohaniko, Allez à la chesse pour moi, et préparez-moi un repas exquis que je mangerai.

(6) RAPPORTS INDÉTERMINÉS.

Les exemples ci-dessus montrent quelques uns des rapports les plus généraux manifestés par les verbes relatifs. Mais aucune liste d'exemples ne peut renfermer toutes les variétés de signification qu'on rencontre. Il y a des cas infiniment fréquents dans lesquels la relation entre la personne et la chose indiquée par le verbe ne peut être saisie qu'à l'aide de mots tels que : pour lequel, à l'égard de quoi, par rapport auquel, etc, et c'est là la raison, — parfaitement justifiée, — pour laquelle le P. Webber, les a désignés pour la première fois sous le nom de "relatifs."

Koa nanaovany ditra ny trano, Il a employé la violence en ce qui concerne la maison.

Ny rano nandihizana, L'eau autour de laquelle ils avaient dansé (c. à d. l'eau qui sert à la cérémonie de la circoncision).

Dia aza anaovana famolurana, On peut en faire une parabole.

Ar, nony misy aretina hanamparany ny kitoutonny, dia mibedibedy foana eo izy, Et quand il y a une maladie dont ils peuvent faire l'objet de leurs vaines divinations, ils se répandent en sottises dans le voisinage.

Ary raha vita ny adin' ny olona, dia aza angatahana andro lava, Et quand les procès des gens sont réglés, n'apportez aucun autre délai.

Ny zavatra niantsoan' ny mpanjaka azy, L'affaire pour laquelle la Souveraine les a mandés.

Tsy anaranako havan-tiana hianareo, Imerina, Je ne veux pas favoriser mes parents à vos dépens, i Imerina.

320.— Cette imprécision enlève souvent à la forme relative une partie de son utilité, le même mot pouvant être employé dans des sens presque opposés ; ainsi *nihaviany* peut se traduire tantôt par : à qui, tantôt, par : de qui ; *mahànta izay ihiviany tampoka*, malheureux sont ceux vers qui il vient tout à coup ; *ny tany ihiviany*, le pays d'où il vint. On peut cependant éviter l'ambiguïté en ajoutant un mot qui fait ressortir plus clairement la relation qu'il s'agit d'exprimer ; *inona no nanaovana izany?* est équivoque comme sens ; mais *inona no anton' ny nanaovana izany?* est parfaitement clair. Cette incertitude du relatif se révèle dans plusieurs passages du Nouveau Testament qui sont cependant d'une grande importance doctrinale, tels que Jean. i, 10 et autres passages analogues : *Izy no nan'iovana izao tontolo izao* : C'est par lui que le monde fut créé. Le véritable sens peut évidemment être compris ; mais la plupart des indigènes traduisent : c'est pour lui que le monde fut créé. Il y aurait un moyen de sortir de l'ambiguïté : *Izy no nenti-nanao izao tontolo izao*, il a été l'instrument employé pour créer le monde ; mais les traducteurs de la Bible malgache ont évidemment reculé à employer cette phrase, qui s'appliquerait généralement à de véritables outils plutôt qu'à une personnalité quelconque. La plupart des indigènes, cependant, comprendraient qu'elle est employée au figuré, et en tout cas leurs esprits seraient mieux orientés pour comprendre une affirmation de cette importance.

321.— Il faut noter que l'usage donne parfois une signification spéciale à la forme relative. Ainsi : *miakara ao an-tanàna*, veut simplement dire : montez en ville ; mais *ihikaro ny tanana*, se traduit par : prendre la ville d'assaut ; *midira ao an-tranon-dR inona*, entrez chez monsieur un tel ; *idiro ny tranony*, fouillez sa maison (*maniraka hisara*, disent les Malgaches).

322.— La plupart des exemples donnés ci-dessus sont des phrases simples où le verbe relatif joue le rôle d'attribut. L'emploi du relatif dépendant, aussi bien comme adjectif ou participe (§ 323) que comme substantif (§ 230) ne causera

aucune difficulté à quiconque aura bien saisi la signification et l'usage de cette forme. Elle est entrènement utile dans les phrases adverbiales de temps, de lieu, etc. ex. ; *hipetraka ao amin' izay asainao ipetrahako aho*, je m'assoierai où vous m'avez ordonné ; *amboary tsara ny trano mba hidiranay ruhampitso*, préparez la maison, que nous puissions y entrer demain.

EMPLOI DU MODE INDICATIF DANS LE SENS DU PARTICIPE ET DE L'INFINITIF.

323.—Le mode indicatif peut s'employer dans n'importe quelle voix, et à n'importe quel temps, avec le sens d'un participe ou d'un adjectif. (Cf. § 102, 312).

Ex. : ACTIF : *Zazavávy mandíhy*, des filles dansant, ou des danseuses.

PASSIF : *Vôla nangalarina*, de l'argent volé.

RELATIF : *Antsy handidiana*, un couteau pour couper avec.

Cet emploi en manière d'adjectif est également fréquent avec un substantif sous-entendu.

Ex. :

ACTIF : *Ny mánana*, Les (hommes) possédant, c. à d. les riches.

PASSIF : *Ny natao*, Le (fait) accompli.

RELATIF : *Ny handidiana*, Le (outil) pour couper.

Ce n'est pas seulement, cependant, dans des constructions analogues à celles rapportées ci-dessus, que l'emploi des verbes dans le sens du participe se révèle, mais encore dans beaucoup d'autres formes ; une des phrases les plus répandues dans les *kabary*, etc. est celle-ci ; *manan-dray aman-dreny izahay, manana anao*, en te possédant, nous avons un père et une mère ; de même encore : *He ny hamiramiran' ny tarehin' izy rehetra, nandre ny antso nataonay*. Comme leurs visages ont brillé de joie, en écoutant, (ou quand ils ont écouté) notre invitation !)

324.—Le mode indicatif peut aussi s'employer fréquemment dans les cas où les autres langues ont recours à un infinitif ou à un substantif verbal.

a.—SIMPLEMENT COMME UN SUBSTANTIF, ORDINAIREMENT AVEC L'ARTICLE (§ 230, a).

ACTIF : *Ny mangàlatra*, voler, le vol.

PASSIF : *Ny hohetézana*, se faire couper les cheveux (au futur).

RELATIF : *Ny nanjáirana*, La couture, (au passé) considérée avec toutes les circonstances qui s'y rapportent.

N.B.—Les constructions ci-dessus sont équivoques, à moins que le contexte ne rende le sens évident ; ainsi *ny mangàlatra* pourrait vouloir dire : les voleurs, comme plus haut (§ 323).

b.—COMME DEPENDANT D'UN AUTRE VERBE.

ACTIF : *Asaiko mando izy*, Il a reçu de moi l'ordre de le faire.

Notendreko hankany Betsileo izy, Il été désigné par moi pour aller dans le Betsileo.

PASSIF : *Mananténa hatao kapitény izy*, Il espère être fait capitaine.

Nasotko naléfa izy, J'ai donné l'ordre de le mettre en liberté.

RELATIVE : *Niandry haniráhako izy*, Il attendait d'être envoyé par moi à

325.—Un impératif peut être suivi d'un futur (ou quelquefois d'un présent) dans une voix quelconque.

Ex. : ACTIF : *Ento mody izy*, Emportez-le à la maison.

Alao hankatizy izy, Allez le chercher.

PASSIF : *Ento hosasana izy*, Prenez-le pour être lavé.

RELATIF : *Ento hanàovana akanje izy*, Prenez-le pour en faire un vêtement.

Les exemples indiqués au § 324 (8) montrent que les deux verbes peuvent être au présent, ou au passé, et qu'un futur peut être employé après n'importe quel autre temps.

PHRASES CONDITIONNELLES, IMPÉRATIVES, PROHIBITIVES
ET COHORTATIVES.

326.—Il n'existe pas de forme conditionnelle en Malgache ; et dans les phrases hypothétiques, on emploie l'indicatif avec une conjonction comme *raha* (si, ou quand), *rehefu*, *nony* ; et en Malgache moderne, l'apodose de la phrase est ordinairement indiquée par *dia* ; ex. : *raha tsy niasy nipika tamin' ny tany ny ra, dia mpirahalahy isika*, si pas une goutte de sang n'a jailli par terre, nous sommes frères ; *ary nony ho fady izy, dia nanao hoe : Maty aho ity*, etc. Et comme il était sur le point de mourir, il dit : Je meurs maintenant, etc. ; *raha tsy nekeny ny teniko, dia nijanona aho*, comme il ne voulait pas consentir à mes paroles, je m'arrêtai.

327.—Dans les proverbes et dans beaucoup d'idiotismes, le caractère conditionnel de la phrase est laissé à la perspicacité de l'auditeur ; ex. : *Firain' ny vava, fito saka ; firain' ny haren-boantondro ; ny ation' ny vava tsy araka ny aina*, (si) on s'en rapporte à ce que dit la bouche, il s'agit de sept prairies ; (si) on s'en rapporte à la richesse réelle de quelqu'un ; il ne s'agit plus que de la largeur d'un doigt ; ce que dit la bouche dépasse toujours ce que l'on peut accomplir ; *misikidy finaritra, malain' karary ; misikidy marary, malain' ka fady* ; si, étant en bonne santé, je tire un horoscope, c'est parce que je désire ne pas tomber malade ; si, étant malade, je le fais, c'est que je n'ai point envie de mourir.

328.—Indicatif tenant lieu d'impératif. — Dans la conversation, les Malgaches emploient souvent l'indicatif pour l'impératif ; et l'on entend des phrases comme les suivantes : *ny atimo no aleha*, c'est du côté du Sud que vous devriez aller ; *any ambany, ramatoa, mizaha*, c'est par en bas, madame, qu'il faudrait regarder ; *arindrina ny varavarana*, il faut fermer la porte ; *aterina any amin-dRabe ity*, il faut porter cela à Rabe ; *ny tsara no fidina ho finarana*, le bien est ce qu'on devrait prendre pour modèle.

329.—Le mode impératif s'emploie seulement pour les injonctions positives, et parfois, avec *no*, dans un sens cohortatif (v. § 236, e).

330.—Pour exprimer l'INTERDICTION, on emploie *aza* suivi d'un indicatif présent, dans n'importe quelle voix.

Ex. : ACTIF : *Aza mitény hianao, ne parle pas.*

Aza hianao no mitény alôha, ne vous pas parler le premier.

PASSIF : *Aza ambàranao izao*, que ceci ne soit pas dit par toi.

RELATIF : *Aza analànao itony*, que rien ne soit pris par toi à ces gens-ci.

Aza izaho no anàovanao izany, que ce ne soit pas pour moi que vous fassiez cela.

Aza peut s'employer de même avec les adjectifs. Ex. : *Aza menatra founa isika*, ne soyons pas honteux inutilement. *Aza* s'emploie souvent en dépréciation. Ex. : *Aza tséniko*, que je ne sois pas blâmé ; *Aza fady aho*, ou *Aza mahafady*, excusez-moi.

L'emploi de *azu* mérite d'être souligné dans les phrases suivantes : *azu manam-be izy*, puisse t'il bientôt recouvrer la santé ; *azan' izany*, (= *aza any* ou *azu anie*) *izany, tompoko*, ne faites-pas cela, je vous prie, monsieur ; ou : qu'il n'en soit pas ainsi ! *Aza tsy mino, fu minoa*, ne soyez pas incrédules, mais ayez la foi ; *aza tsy misàtroka*, n'allez pas nue-tête.

331.—LES PHRASES COHORTATIVES peuvent se rendre.

(1).—PAR UN INDICATIF FUTUR, PRÉCÉDÉ DE *AOKA* OU *ANDEHA*.

Ex. : *Aoka hihira isika*, Chantons.

Aoka hosakànantsika izy, qu'il soit arrêté par nous.

Aoka hamonòantsika izy, Tuons-en quelques-uns.

Andéha hampodintsika izy, Renvoyons-le chez lui.

Andéha est quelquefois suivi : par un indicatif présent :

Andéha maka rano, Allez chercher de l'eau.

(2).—PAR UN IMPÉRATIF SUIVI DU PRONOM SUFFIXE :—*ntàika*.

Ex. : *Anarantsika izy*, qu'il soit blâmé par nous, (cf. § 236 c).

DE QUELQUES VERBES AUXILIAIRES : *mahazo*, *mahay*, *mety*, *tia*, etc.

332.—Les verbes désignés ci-dessus sont d'une utilité courante, et il est important de marquer à la fois leur sens et leur construction.

Mahazo, implique permission ou faculté de faire : *tsy mahazo manao izany aho*, je ne peux pas, (ou ne dois pas) faire cela, car quelque chose m'en empêche (ou me le défend).

Mahay implique l'habileté ou la capacité : *tsy mahay manao izany aho*, Je ne suis pas capable de faire cela.

Mety implique le consentement : *tsy mety manao izany aho*, je ne veux pas le faire.

Tia implique le désir : *Tsy tà-hanao izany aho*, je n'ai pas envie de le faire.

333.—Les formes usitées de ces verbes sont les suivantes :

Mode.	Actif.	Passif.	Relatif.
IND.	Mahazo	Azo	Ahazàna
IMP.	Mahazóa		Ahazòy*
IND.	Mahày	Hay	Ahàizana
IMP.	Mahàiza		Ahàizo*
IND.	Métý		Etézana
IMP.	Metéza		Etézo*
IND.	Tía (ta-, te-)	Tiana	Itiàvana
IMP.	Tiàva		Itiàvo*
IND.	Misy		Islana
IMP.	Misla		Islò*

La forme contractée *ta-* s'emploie généralement avec le futur des verbes en *man-*, *maha-*, *mamp-*, ou avec les futurs passifs en *ha* ; la forme *te-* avec le futur des verbes en *mi-*, ou devant *ho*. Ex. : *ta-hunào*, *tà-hampilaza*, *ta-halaliko sary izy*, *te-hilàza*, *te-ho faty*.

334.—Les formes actives et relatives de *mahàzo*, *mahày*, et *mètý* sont ordinairement suivies de la voix active.

Ex. : *Mahàzo manao izy*, il a l'occasion de faire.

Izany no tsy nahàizako nanáo azy, c'est la raison pour laquelle je ne pouvais pas le faire.

335.—Les formes passives *azo* et *hay* exigent un passif ou un relatif.

Ex. : *Azoko soratana*, capable d'être écrit par moi, c.à d. peut être écrit par moi, aucun obstacle ne s'y opposant ; *tsy azoko natao*, je ne pouvais pas le faire ; *misy zavatra maro azonàtsika ifumpiunàrana*, il y a beaucoup de choses que nous pouvons nous enseigner mutuellement ; *tsy hàiko anoratana io penina io*, je ne puis pas écrire avec cette plume ; *azony nanalàna va ireny lamba ireny*, a-t-il eu l'occasion de prendre l'un de ces lambas ?

Le pronom est adjoind en affixe aux auxiliaires, comme dans les exemples ci-dessus. Comparer également la construction de *tiana* : *tiako ho fantatrao*, je désire que tu saches ; *tsy tiako hangalana ireny*, je ne désire pas qu'on en prenne aucun.

336.—Il y a d'autres mots, tels que *laitra*, *sahy*, *zaka*, *takona*, *mora*, *sarotra*, *foy*, qui sont joints avec un passif ou un relatif de la même manière que *azo* ; ex. : *tsy zaka rarana*, se dit d'un homme obstiné, qui n'écoute ni conseil ni blâme ; *tsy zakany notsindriana intsony ny alahelony*, il ne pouvait pas plus longtemps comprimer son chagrin ; *tsy foinao hamidy va ny anao?* ne veux-tu pas vendre le tien ? *sahiko lazaina aminao*, j'ose vous dire ; *tsy laitry ny maso jereao*, trop brillant pour que l'œil puisse le supporter ; *sarotra atao*, difficile à faire ; *tsy tumbo tsatana*, innombrable (§ 288).

* Rarement usité.

Misy.

337.—*Misy* sert souvent à montrer que le verbe qu'il précède s'applique seulement à quelques unes des personnes ou des choses dont il est question (§ 246).

Ex. : *Misia mîdina eto hianareo*, Que quelques-uns de vous descendent ici ?

Misy mi dâinga ny olona, Il y a des gens qui disent des mensonges.

Misy hataoko sâtroka va ? Y a-t-il quelque chose pour faire un chapeau ?

Maintsy, tsy maintsy.

338.—*Tsy maintsy* est une contraction de *tsy mahay tsy*, et quoique nous le traduisions par le verbe "devoir," la construction montre que les Malgaches ne perdent pas de vue son origine négative ; ex. : *tsy maintsy manao hianao tsy akory*, vous devez assurément le faire. Dans quelque phrases idiomatiques on emploie *maintsy* seul : *Maintsy ilay vola naverina tao anatin' ny lasakantsiku fahiny va no nampidirana antsika*, était-ce sûrement, (ou était-il possible que ce fût) etc. (Gen. xliii, 18).

Avy.

339.—*Avy mamangy anao izahay*, nous venons pour te visiter (litt. nous venons te visitant). Avec un temps passé, *avy* se traduit par : venant de... ex. : *vao avy nisakafo izy*, il vient justement de dîner ; *avy namarin' ny nendra izy*, il vient justement de se guérir de la petite-vérole : *vao nody avy tany antsaha izy*, il vient justement de rentrer après un séjour à la campagne.

Aleo.

340.—*Aleo* et son passé *naleo* veulent être suivis de *toy izay* ; ex. : *Aleo mandroso ho futy toy izy miverin-ko may*, il vaut mieux continuer et courir la chance d'être tué que de fuir avec la certitude d'être brûlé vivant (suivant l'ancienne loi militaire des Malgaches).

Tokony.

341.—*Tokony* devant un futur donne l'idée d'une chose qui doit ou pourrait être faite : *tsy tokony handeha izy*, il ne devrait pas aller ; *tokony hankaty hianao, raha antsoiko*, vous devriez venir ici, si je vous appelle.

Manao.

342.—*Manao* fait partie d'un grand nombre d'idiotismes, dont on trouvera des exemples en bonne quantité dans le "*Malgache pour les commençants*," du Rév. J. Richardson, pp. 85-87. Quand il est suivi de *ho*, son sens général est celui de considérer, d'apprécier ; ex. : *Manao azy ho adala va hianao*, ou *atao-nao ho adala va izy ?* Le prenez-vous pour un imbécile ? Parfois *manao* ou *atao* avec un verbe ordinaire exprime une relation de cause à effet, (comme nous disons : faire faire q. q. ch. par quelqu'un) ; ex. : *nataon' Andriamanitra hanompo antsika*, ce qui équivalait presque à *nanpanompoan' Andriamanitra antsika* ; *hataoko mahita ialahy, j' aurai soin que tu soies puni*.

CHAPITRE XXII.—L'ADVERBE.

343.—L'adverbe affectant un verbe actif se place ordinairement après l'objet ; ex. : *nanànatra azy mafy dia mafy uho*, je l'ai vertement blâmé. Assez souvent pourtant, l'adverbe se place auprès du verbe ; ex. : *aza mamaly sarotra azy hianao*, ne lui réponds pas durement. (Cf. § 276 où on trouve une disposition analogue).

344.—Les adverbes de manière et de degré sont rares, et on les remplace des différentes manières suivantes :

(1).—PAR DES ADJECTIFS OU DES VERBES.

Ainsi nous avons : *mihira tsaro*, chanter bien ; *ento miadana izy*, le conduire doucement ; *madio mangarangarana*, brillant de propreté ; *mena mangàtraka-traka*, d'un rouge éclatant ; *fotsy n.angatsaka*, d'un blanc brillant ; *mainy ngalinga'ny*, noir foncé.

Un idiotisme fréquent et très utile consiste à placer l'adjectif le premier et à employer un substantif modal pour limiter sa signification ; ex. : *tsara mihira izy*, il chante bien (litt. il est bon quant à sa manière de chanter). Cf. § 267, etc.

Le second des deux verbes employés conformément au § 318 peut parfois se traduire très convenablement par un adverbe français ; ex. : *nihoméhy naneso an' Andriamanitra izy*, il riait dédaigneusement de la Providence.

(2).—PAR DES PHRASES A PRÉPOSITION.

Pour former ces phrases, le préfixe *an-* peut être ajouté.

(a).—A DES SUBSTANTIFS RACINE : *an-dràriny*, équitablement ; *am-pitaka*, sournoisement ; *an-jamba*, aveuglément ; *an-korihary*, ouvertement ; *an-tsiloky*, frauduleusement ; *am-bango*, en masse, d'un seul coup ; *an-keriny*, par force.

(b).—A DES SUBSTANTIFS ABSTRAITS : *an-kaméhana*, (de l'adj. *màika*), hâtivement ; *an-kafetséna* (*fetsy*) malicieusement ; *an-katexérana*, en colère, furieusement ; *an-kaméntérana* (*mëntotra*) furieusement.

(c).—A DES SUBSTANTIFS MODAUX OU RELATIFS : *am-pifehézana* (*fehny*), avec autorité, fermement ; *am-pitia*, favorablement.

(d).—A DES NOMS VERBAUX EN-ANA : *an-tsivalànana*, en travers. Il arrive rarement que *an-*s'ajoute au futur d'un verbe actif, comme *an-kamàndrika* (*fandrika*) avec l'intention de tromper ; *an-kamindra*, tour à tour ; *tsy ankijanona*, sans cesse.

(3).—PAR REDUPLICATION.

(a).—En employant la reduplication ordinaire (cf. § 68) ; ex. : *narary izy*, il était malade ; *nararirary izy*, il était légèrement indisposé.

(b).—En répétant le mot dans son entier, ex. : *nanatona nanatona hiany izy*, il s'approcha graduellement.

(c).—En répétant le mot, et en insérant *dia* entre chaque répétition, *nitomany dia nitomany izy*, il pleurait amèrement (cf. § 279).

(d).—Une ancienne manière d'ajouter de la force à l'idée contenue dans le verbe ou l'adjectif se retrouve dans des phrases telles que : *mafy koa raha mafy, fa fialàn' ny aina*, c'est en vérité une chose sérieuse, car c'est la marche d'une vie. Voir pour un exemple de ce genre d'idiotisme, Luc XXII, 15 284) et pour l'usage intensif de *koa*, v. § 214.

CHAPITRE XXIII. — LA PRÉPOSITION.

345. — Quelques unes des prépositions simples et toutes les composées sont traitées exactement comme des substantifs, et sont suivies par le substantif auquel elles appartiennent absolument de la même manière qu'un substantif est suivi par son possessif ; ex. : *amin' ny tin ny*, par ou avec la main ; *araky ny hevitra*, dans ma pensée (selon mon jugement) ; *anolom' ny viravarana*, devant la porte.

Hatra est ordinairement joint avec *amy* : *hatramin' ny atsinanana ka hatramin' ny andrefan'ny*, de l'Est à l'Ouest ; ou bien il s'ajoute à des adverbes de lieu, ex. : *hatrêto*, jusqu'ici ; *hitràny*, jusque là ; quelquefois il est simplement suivi d'un substantif qui est précédé lui-même de *ny* ou de *izay*, ex. : *hatry ny omaly*, depuis hier ; *hitr' izay niainako*, depuis ma naissance.

Ambara et *mandraka* se contractent ordinairement et s'unissent à des substantifs modaux d'habitude, ou avec des adjectifs ou des phrases précédées de *fahy* ; ainsi : *ambàra-piveriko*, (*vérina*), jusqu'à mon retour ; *ambàra-pahamenatrao* (*henatra*), jusqu'à ce que tu soies honteux ; *mindra-pahafatiko*, jusqu'à ma mort ; *mindra-pihatapitry ny taona*, jusqu'à la fin de l'année. Il faut noter avec soin l'emploi des suffixes et ne pas commettre des erreurs comme *mandra-pahafaty aho*, *mandra-pihatapitra ny taona*.

Avec les verbes transitifs, un objet peut suivre de la façon ordinaire ; ex. : *mindra-pimpony azy*, jusqu'à ce qu'il le fasse ; *ambàra-pantoiny ny trosin' olona aminy*, jusqu'à ce qu'il paye ce qu'il doit aux gens. Parfois mais rarement, un substantif relatif est employé avec *ambàra* ou *mandraka* ; ex. : *ambàra-pa-naoviny azy*, jusqu'à ce que tu le fasses. L'agent peut être omis, et le sujet seul maintenu ; ex. : *mandra-pihazo ny vokitra* ; pour compléter la phrase, il faudrait avoir recours à un suffixe, et dire : *mandra-pahazonao ny vokitra*.

Ho veut être suivi par le pronom *azy* (*ho azy*, pour lui ; litt. pour être sien) ; avec les autres mots, il exige *an'* ; ex. : *ho an' ny zanako*, pour mon enfant ; *ho an' dRabe*, pour Rabe ; *ho an' tena*, pour soi-même (cf. § 219, note).

Noho, *afa-tsy*, sont suivis d'un nominatif, et ils exigent toujours l'article devant le substantif qu'ils gouvernent ; ex. : *afa-tsy izaho* ; *noho ny finoana*, et non *noho finoana*.

An' (appartenant à) prend le possessif de la manière ordinaire : *an' ny zanako ity*.

Akàiky gouverne quelquefois un accusatif (*akàiky azy* ; v. § 287) ; mais la règle est loin d'être absolue, puisqu'on entend souvent : *akàikiny*, *akàikinao*, etc. Il se peut que *akàiky* et *tandrify* soient des prépositions composées l'a- et tan- étant des préfixes ; mais s'il en est ainsi, leurs racines n'ont point encore été déterminées.

Anaty, *ambony*, *ambany*, prennent souvent un substantif sans article ; ex. : *anaty rano* ; *ambony rihana* ; *marary ambany tsihy* ; *ambiny helika*, etc.

En Malgache ancien, *aman'* et *amin'* sont interchangeables ; c'est ainsi que nous avons : *maty aman-keloka*, mort à cause de son crime ; et *vola amin-karena*, argent et richesse.

Amin' veut parfois être suivi du pronom à la troisième personne, comme dans les phrases telles que les suivantes : *amin' izy mivady*, *amin' izy roalahy*, *amin' izy tompony*, etc. Cf. § 292.

Amin' et *noho* peuvent gouverner toute une phrase ; ex. : *tamin' izy mivady mbola teto aminao*, pendant que l'homme et sa femme étaient encore avec vous ; *noho izy tsy nety nino ny teniko*, parcequ'il ne voulait pas croire mes paroles.

Noho est souvent réuni avec *ny amin'* ; ex. : *noho ny amin' dRainibe*, à cause de l'affaire de Rainibe, etc.

REPLACEMENT DES PREPOSITIONS.

346.—Pour remplacer celles de nos prépositions qui marquent le mouvement vers ou de, on emploie les verbes *avy*, *miala*, *manàtona*, *mamàky*, etc.

Vao tonga avy tany Toamàsina izy, il vient justement d'arriver de Tamatave.

Noroàhiny hiala tao an-trano aho, J'ai été chassé par lui hors de la maison.

Akisàho hanàtona ahy ny rato, Poussez la pierre vers moi.

Néntiny namàky ny tanàna aho, J'ai été conduit par lui à travers la ville.

Mandeha mitety rohitra izy, Il va de village en village.

347.—Beaucoup de verbes qui n'expriment pas le mouvement s'emploient de même.

Manodidina azy, autour de lui.

Misòlo ahy, au lieu de moi (litt. me remplace).

Manàraka ny hévitro, conformément à mon opinion.

Miàraka aminy, avec lui, l'accompagnant.

Mandritra ny andro, tout le long du jour.

Nataony manolo-koditra, il le portait sur la peau.

Nitazana nanatrika ny efitra izy, il regardait du côté du désert.

Notendrena handimby azy, désigné à sa place.

Mangamanga ny masony azon' ny divy, ses yeux brillaient par l'effet du vin.

Vonjeo tsy ho azon' ireny aho, Sauvez-moi de ces gens-là.

Sintòny ho afaka amin' ity honahona ity aho, Faites-moi sortir de cette fondrière.

348.—Les exemples suivants, instructifs en eux-mêmes, montrent de quelle façon les prépositions ont été traduites dans la Bible Malgache :

Gen. xxii, 7, *hatao fanatitra*, pour un sacrifice.

„ xxiv, 45, *nilanja . . . teny an-tsorony*, sur son épaule.

Ex. xii, 8, *hampiarahina amy*, avec.

„ xiv, 16, 22, *mandia ny tany maina*, sur un terrain sec.

Mat. v, 22, *helo mirehitra afo*, géhenne de feu.

„ viii, 9, *manan-dehibe*, par ordre.

mamely est souvent traduit par contre

ho afaka, ou *hahafahana*, „ „ de.

hamonjy, „ „

pour, ou pour le compte de.

349.—Beaucoup de verbes qui exigent une préposition en Français sont suivis en Malgache par un accusatif direct, le verbe étant censé contenir la préposition (cf. § 314).

Miéry azy, se cacher de quelqu'un,

Misàngy azy, jouer avec lui.

Mandànga azy, dire un mensonge à lui.

350.—La voix relative permet souvent de n'avoir pas recours à l'emploi d'une préposition, la relation exprimée par la préposition se trouvant fréquemment incluse dans le verbe relatif, (v. §§ 151, 319).

Nitondràny rano aho, j'étais la personne à laquelle il apportait de l'eau.

351.—Beaucoup de verbes qui gouvernent deux accusatifs exigeraient en Français une préposition devant l'un des deux (§ 256).

Ex.: *Manoso-tsolika azy*, le barbouiller d'huile.

352.—Pour la manière dont on exprime *par* devant l'agent d'un verbe passif ou relatif, et *de*, devant un cas possessif, (v. § 259, etc.)

FIN.



